THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class BS1235

Book .M47

PRESENTED BY

ÉTUDE

HISTORIQUE, MORALE ET RELIGIEUSE

SUR LES DEUX PREMIERS LIVRES

DU PENTATEUQUE

LA GENÈSE ET L'EXODE

Par Jh MILHAUD, d'Aix.

שאל אביך ויגדך זקניך ויאמרו לך

Interroge ton père, il te l'apprendra,
et tes vieillards, ils te le diront.

(*Deutéronome*, ch. XXXII, v. VII).

AIX

TYPOGRAPHIE ILLY, RUE DU COLLÈGE, 20

1865

221
1961

ÉTUDE

SUR LES DEUX PREMIERS LIVRES

DU PENTATEUQUE

LA GENÈSE ET L'EXODE

ÉTUDE

HISTORIQUE, MORALE ET RELIGIEUSE

SUR LES DEUX PREMIERS LIVRES

DU PENTATEUQUE

LA GENÈSE ET L'EXODE

Par J^h MILHAUD, d'Aix.

שאל אביך ויגדך זקניך ויאמרו לך
Interroge ton père, il te l'apprendra,
et tes vieillards, ils te le diront.
(*Deutéronome*, ch. XXXII, v. VII).

AIX
TYPOGRAPHIE ILLY, RUE DU COLLÉGE, 20
1865

BS1235
.M47

Deinard-Schiff

A MES CHERS ENFANTS.

Arrivé à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, je dirai comme le saint patriarche Isaac : J'ignore le jour de ma mort, Dieu seul le connaît. Il peut en approcher ou en éloigner le terme suivant sa puissante et sainte volonté. Quels que soient ses impénétrables décrets sur mon sort, je veux, avant d'être séparé de vous, vous rappeler les principes que j'ai tâché de vous inculquer pendant votre jeunesse.

Vous trouverez ces principes consignés dans l'humble travail que je vous dédie aujourd'hui. Ne perdez jamais de vue ces principes, conservez-les dans votre mémoire, gravez-les dans votre cœur. En vous y conformant, vous serez heureux dans le présent et dans l'avenir, et mon âme s'en réjouira. Tels sont les vœux d'un père qui vous chérit, et qui aspire à vous tracer les voies qui conduisent au bonheur dans ce monde et dans celui d'une éternelle durée.

J. MILHAUD.

PRÉFACE

La Bible, ce monument sacré de notre sainte croyance, de nos lois civiles, morales et religieuses, ce livre que l'on a qualifié avec juste raison de livre des livres, ne saurait être trop médité par tous ceux qui sont pénétrés du sentiment de la véritable croyance, telle que nous l'ont enseignée nos pères. Ils trouveront dans ce sublime et remarquable document, tout ce qui pourra concourir à leur édification, à la découverte de la vérité de nos dogmes et à la sage direction de leur conduite dans le monde. Il éclairera leurs pas dans le sentier de la vie, comme jadis la colonne de lumière qui allait à la tête d'Israël dans sa marche pénible du Désert et qui ne le quitta qu'en lieu de sûreté et de repos.

Parmi les vingt-quatre livres qui composent l'ensemble de la Bible, nous avons choisi les deux

premiers du Pentateuque, la Genèse et l'Exode, comme renfermant les principaux éléments de la foi israélite et les fondements de la morale universelle.

Les premiers mots de la Genèse nous révèlent l'existence d'un Dieu unique, puissant et éternel, qui tira le monde du néant et le soumit à des règles qui en assurent la conservation. Tout fut créé en un instant par la puissante volonté de l'Eternel.

Pendant six jours, Dieu assigna à toutes ses créatures la place qu'elles devaient tenir dans le monde et les fonctions qu'elles devaient y exercer.

Toutes les créatures se conformèrent aux ordres du Souverain arbitre de leur existence et le monde apparut dans l'éclat de sa perfection. Dieu, témoin de la grandeur de son œuvre, qui ne laissait rien à désirer, cessa d'opérer et consacra le septième jour au repos, non qu'il éprouvât le besoin de restaurer ses forces, car elles sont inépuisables. לא ייעף ולא ייגע « Il ne se lasse pas, ne se fatigue pas. » (Isaïe, ch. XL). Mais le texte sacré, en employant cette expression figurée, a entendu donner aux hommes une leçon utile sur l'emploi du temps qui ne doit être ni tout travail ni tout repos, mais l'un et l'autre, proportionnés à leur force matérielle et à leur position sociale.

Après le grand acte de la création universelle, la Genèse nous initie dans celle d'Adam, le pre-

mier homme, dans le privilège que Dieu lui accorda sur toutes les autres espèces, tant par sa forme extérieure que par l'intelligence dont il le favorisa, et qui l'assimilait en partie à celle de son créateur, en le formant à son image, c'est-à-dire doué d'un rayon de sa puissante lumière. Outre cet avantage départi à Adam, Dieu le laissa libre dans la détermination de sa volonté, dans le choix du bien et du mal, sauf à lui faire subir les conséquences qui résulteraient de sa bonne ou mauvaise conduite dans le monde.

Adam abusa de sa liberté, séduit qu'il fut par sa femme et par son mauvais penchant qui l'entraînèrent à la désobéissance de la volonté du Souverain maître, en mangeant d'un fruit qu'il lui avait sévèrement prohibé.

Adam, en perdant son innocence, perdit le bonheur dont il avait joui auparavant. Dieu le condamna aux travaux pénibles de la terre, qui ne devait lui donner sa subsistance qu'à la sueur de son front.

Les descendants d'Adam, sauf quelques hommes vertueux de la race de Seth, abusèrent à leur tour de leur libre arbitre et se plongèrent dans toutes sortes d'iniquités. Un déluge universel en fit justice, en les anéantissant. Un seul sage et sa famille furent préservés du naufrage. Ce fut l'intègre Noé, issu de la lignée de Seth, troisième fils d'Adam et héritier de ses saines doctrines. Dans

la même lignée furent les dix premiers patriarches dont la sagesse leur valut une longue existence sur la terre. Noé qui vécut après eux jouit aussi d'une très-longue vie et fut digne, par ses vertus, de conserver l'espèce humaine sur la terre. Tous ses descendants ne furent pas doués des mêmes vertus. Le faux culte des idoles reprit son empire, égara les imaginations et corrompit de nouveau les mœurs. Pour les punir, Dieu confondit leur langage et les dispersa sur toute la terre. Mais déjà à cette époque avait apparu un génie extraordinaire, dont les profondes connaissances lui firent découvrir la source de la vérité et les erreurs des hommes de son siècle. Tel fut l'incomparable Abraham, qui a mérité, à juste titre, le nom de père des croyants.

Abraham, pénétré de la vérité de l'existence d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, chercha à la répandre parmi ses concitoyens, même au péril de ses jours. En récompense de son zèle en faveur de la vérité, Dieu le bénit et lui promit une nombreuse postérité, du sein de laquelle il choisirait un peuple qui serait l'objet de sa prédilection et le dépositaire des véritables doctrines.

La même promesse fut adressée aux dignes successeurs de ce saint patriarche : Isaac et Jacob furent, à leur tour, bénis par le Seigneur, à raison de leur vertueuse conduite. Jacob, dési-

gné plus tard sous le nom d'Israël, à cause de ses éminentes vertus, ce fut de lui que surgit le peuple élu par Dieu. Les douze fils d'Israël furent le noyau de ce peuple qui, par la suite, fut divisé en douze tribus, représentant le nombre des enfants d'Israël. Joseph, l'un d'entre eux, ayant hérité du droit d'aînesse, à l'exclusion de Ruben, comptait deux tribus, celle d'Ephraïm et celle de Manassé. Il mérita cette distinction par sa noble conduite. Devenu premier ministre du roi d'Egypte par sa science et ses vertus, il fut le bienfaiteur de sa famille ainsi que du pays qu'il administrait avec sagesse. Ses frères, qu'il avait attirés en Egypte, pour pourvoir à leurs besoins, furent heureux pendant son vivant.

Mais après la mort de Joseph et celle du roi son protecteur, un nouveau roi monta sur le trône de l'Egypte; il méconnut les services que l'ancien ministre avait rendu au pays. Il fut non-seulement ingrat, mais il persécuta durement tous les descendants d'Israël qui, sous le règne précédent, étaient devenus nombreux et puissants. Il craignit qu'un jour ils ne se joignissent à ses ennemis pour lui faire la guerre et d'échapper par là à son service. Dans cette crainte naturelle aux tyrans, il chercha les moyens de réduire leur population par des travaux accablants et des mesures atroces. Mais protégés par Dieu, les enfants d'Israël ne cessèrent

de se multiplier et de remplir la terre par leur nombre, en opposition aux tentatives criminelles de leur ennemi, qui se désespérait de l'insuccès de ses violences employées jusqu'alors, pour atteindre son but. Déçu de son espoir, Pharaon redoubla ses rigueurs, qui ne servirent qu'à combler la mesure de ses forfaits et à amener sa propre perte.

Ce fut au moment de la plus forte persécution que Dieu fit naître le libérateur de son peuple, destiné à le délivrer de l'oppression égyptienne. Moïse était cet enfant prédestiné. Echappé par miracle des eaux du fleuve, où sa mère l'avait déposé, suivant l'ordonnance cruelle du despote, Dieu inspira à la fille du tyran le désir de sauver cet enfant, qu'elle imagina être un enfant des Hébreux, que son père inhumain cherchait à faire périr; en entendant pleurer l'enfant, son cœur s'émut de pitié et elle résolut de le mettre à couvert du danger imminent qui menaçait sa vie. Un bienfait en amène toujours un autre. Après avoir sauvé l'enfant, elle l'affectionna vivement, l'adopta pour fils et le fit élever à la Cour de son père, en donnant à cet enfant un nom qui rappelait sa belle action qui l'avait sauvé des eaux. Entouré de maîtres éclairés, l'intelligence précoce du jeune Moïse ne tarda pas à se développer, à la satisfaction de sa bienfaitrice. Les prestiges de la Cour ne firent

pas oublier à Moïse la déplorable situation de ses malheureux frères; il les visitait souvent pour les consoler et venger les insultes dont on les abreuvait. Le mérite et les vertus de Moïse le rendaient digne d'être placé à la tête d'Israël, que Dieu voulait sauver de la servitude de l'Egypte, ainsi qu'il l'avait promis à ses pères. Il confia à Moïse cette mission dans une vision prophétique, qui ne lui laissa aucun doute sur les intentions divines au sujet de la délivrance de ses frères. Il fit en leur présence, par ordre de Dieu, des miracles, qui prouvaient sa haute mission. Le peuple y ajouta foi et bénit le Seigneur qui avait eu pitié de sa misère, en se rappelant les promesses qu'il avait faites à Abraham, à Isaac et Jacob. Moïse se transporta ensuite auprès de Pharaon, accompagné d'Aaron, son frère. Ils demandèrent à Pharaon, au nom du Dieu des Hébreux, la permission d'accorder aux enfants d'Israël la faculté de s'absenter de l'Egypte pendant trois jours, pour aller offrir des sacrifices dans le désert. Pharaon eut l'audace de déclarer qu'il ne reconnaissait pas l'Eternel et qu'il ne permettrait pas à Israël de sortir de ses Etats.

Moïse, après avoir fait des miracles en présence de Pharaon, le menaça de la colère de Dieu, en lançant contre lui et contre son peuple de terribles châtiments, qui finiraient par vaincre sa résistance, au point qu'il serait forcé de prier

les Israélites d'évacuer promptement son royaume. Cette menace et cette prédiction de Moïse contre Pharaon, ne tardèrent pas de s'accomplir, ils permirent à ceux qui étaient esclaves hier de sortir le lendemain libres et indépendants à la vue de leurs ennemis.

Les Israélites sortant triomphants de l'Egypte et ayant à leur tête Moïse, leur divin conducteur, prirent la route du désert de la mer Rouge et campèrent sur le rivage de cette mer.

Pharaon, dont Dieu avait de nouveau endurci le cœur incorrigible, regretta bientôt d'avoir permis aux Israélites de quitter l'Egypte. Il poursuivit après eux avec une nombreuse et puissante armée. Il les atteignit au bord de la mer Rouge, espérant qu'elle leur servirait de tombeau. Le contraire arriva. Dieu qui protégeait Israël fit souffler un vent impétueux qui sécha le fond de la mer et permit à Israël de la traverser à pied sec. Pharaon, témoin de ce miracle, qui aurait dû lui ouvrir les yeux, en fit peu de cas et poursuivit Israël à travers les flots. Mais la dernière heure de ce méchant roi, de ce cruel tyran était arrivée, la mer l'engloutit avec toute sa troupe. Pas un seul n'échappa.

Israël, délivré pour toujours de son implacable ennemi, dont la mer Rouge venait de faire justice en punition de ses forfaits, continua sa route dans le Désert, entouré de la protection divine

qui lui vint sans cesse en aide. Après trois mois de marche dans ce désert, il arriva à celui de Sinaï, pour y adorer l'Eternel, contracter avec lui une alliance perpétuelle et recevoir cette loi de justice et de vérité, destinée à faire son bonheur en observant ses sages prescriptions, source de félicité et de lumière.

Tels sont les fruits et les enseignements que l'on recueille de la lecture des deux livres qui ont servi de texte à nos réflexions et à notre admiration par leurs intéressants et merveilleux récits.

Si notre modeste travail offre quelques pensées utiles à l'édification de nos coréligionnaires et à l'encouragement de notre jeunesse dans l'étude de nos livres sacrés, nous nous en réjouirons, en bénissant le Seigneur de nous l'avoir inspiré et d'avoir soutenu nos forces pour l'achever.

ÉTUDE

SUR

LA GENÈSE & L'EXODE

Un point essentiel et incontestable de la vraie croyance israélite est de reconnaître que le pentateuque, ou les cinq livres de notre sainte loi, a été dicté par Dieu à Moïse depuis le premier jusqu'au dernier mot. Moïse, après l'avoir écrit, reçut l'ordre de Dieu de le placer auprès de l'arche sainte, sous la surveillance des prêtres, chargés de l'instruction religieuse du peuple. Cette sage précaution avait pour but de garantir ce monument sacré de notre origine et de nos lois, de toute altération qui aurait pu en fausser le sens, en introduisant des dispositions contraires à son esprit et à la volonté divine, qui avait prescrit de n'y rien ajouter ni d'en rien retrancher.

לא תספו על הדבר אשר אנכי מצוה אתכם ולא תגרעו ממנו

Des critiques hardis et mal inspirés, ayant trouvé dans le texte sacré certains passages faisant allusion à des faits et à des évènements survenus après la mort du saint législateur, en ont conclu qu'une main

étrangère à celle de Moïse les y avait insérés. Cette opinion, bien que fondée en apparence, a été victorieusement réfutée, en lui opposant que Moïse, inspiré par Dieu, avait pu par son secours prévoir même ce qui devait arriver après lui et tracer ainsi le récit de sa mort. C'est ainsi qu'il a prévu et dépeint les malheurs d'Israel dans la longue captivité qu'il supporte depuis si longtemps avec tant de résignation.

Acceptons donc avec confiance, dans son intégrité primitive, la loi que nous a transmise Moïse de la part de Dieu et redisons sans cesse avec certitude et conviction : תורה צוה לנו משה מורשה קהלת יעקב

Le premier mot du pentateuque nous apprend que le monde n'a pas toujours existé, qu'il a eu un commencement, que l'Eternel l'a créé par un acte libre et spontané de sa volonté, et au moment que lui a inspiré son immense sagesse.

A sa voix, la matière sortit du néant le plus absolu, informe et inerte, mais propre à recevoir toutes les qualités que son créateur allait lui imposer. Pendant six jours Dieu la modifia, la transforma, et elle devint telle que nous la voyons aujourd'hui, de formes variées et infinies. Après six jours, le mouvement qui avait mis la matière en travail cessa, et le monde apparut à la satisfaction de son sublime architecte. Tout étant terminé le sixième jour, le septième fut par le créateur béni et consacré au repos, pour qu'en ce jour l'homme eût présent dans sa mémoire le souvenir de la création, comme base de toute croyance religieuse et comme signe de l'alliance contractée plus tard avec Israel.

L'Ecriture sacrée, après nous avoir fait connaître l'ensemble de la création de l'univers, nous trace complaisamment celle de l'homme, comme créature privilégiée sur la terre et comme une image en petit du monde, par les phénomènes qui caractérisent son existence et les diverses phases de sa vie. C'est par ses rapports de ressemblance avec le monde que nos docteurs qualifient l'homme de petit monde ou microcosme : עולם קטן

Au sixième jour, le dernier acte de la création universelle fut celui de l'espèce humaine. Avant de donner l'existence à Adam, premier homme, Dieu avait voulu tout préparer sur la terre pour le recevoir et pour suffire à ses besoins. Il le forma d'abord d'une argile choisie, le favorisa de la plus belle des formes, de la structure la plus parfaite, et l'anima ensuite de son souffle divin. Au don précieux de la vie, Dieu ajouta celui d'une portion de son intelligence, destinée à le diriger dans le sentier de la vie et à reconnaître les bontés et les merveilles de son Créateur.

Dieu avait créé tous les animaux, mâle et femelle, pour la reproduction de leur espèce. Il les présenta à Adam qui leur donna des noms conformes à leur nature et qu'ils ont conservés pendant longtemps tels que nous les trouvons dans le texte sacré. Adam était seul et n'avait pas de compagne auprès de lui ; Dieu résolut de lui en donner une qui lui servit d'aide et pour propager sa race dans le monde. Pour rendre cette compagne agréable à ses yeux, il la tira de sa propre substance, en lui enlevant pen-

dant qu'il dormait une de ses côtes dont il forma la femme, qui fut appelée Eve, nom qui signifie : mère de tous les vivants.

Après que Dieu l'eut présentée à Adam, celui-ci dit : C'est l'os de mes os et la chair de ma chair, elle mérite le nom de Ischa qui est le féminin de Isch ; ce qui a fait croire que la langue hébraïque était la langue primitive que parlait le premier homme.

Adam et Eve, comme créatures de prédilection, furent placés par Dieu dans un jardin remarquable par ses belles productions, surtout par ses beaux fruits tant à la vue qu'au goût. Quatre grands fleuves traversaient ce lieu enchanté. Dieu leur permit de manger des fruits de tous les arbres de ce jardin à l'exception de celui de la connaissance du bien et du mal, qui se trouvait au milieu de ce jardin. Quel était cet arbre à l'usage duquel Dieu avait attaché la peine de mort? L'Ecriture nous l'a laissé ignorer, crainte de l'avilir à nos yeux, comme la cause de la faute de nos premiers parents. Parmi les commentateurs, les uns disent que c'était le froment, d'autres la vigne, d'autres le figuier, et d'autres enfin le pommier. Cette dernière opinion, qui a prévalu, est appuyée sur un passage du Cantique des cantiques s'exprimant ainsi : תחת התפוח עוררתיך שמה חבלתך אמך שמה חבלה ילדתך

Je t'ai réveillé sous un pommier, où ta mère t'a enfanté, celle qui t'a donné le jour. (*Cant. 8. 5.*)

Ajoutons à ces opinions celles de plusieurs de nos rabbins modernes, qui expliquent ce récit de la Ge-

nèse d'une manière allégorique, suivant l'usage familier aux prophètes de se servir du langage figuré pour faire plus d'impression sur le peuple. Quoi qu'il en soit, nous devons croire que le premier homme commit une faute grave, séduit par sa femme qui l'entraîna à la désobéissance aux ordres de leur Créateur, qui n'avait d'autre but que celui de les rendre heureux. L'un et l'autre, également repréhensibles, en ont supporté le châtiment, la femme par les incommodités de la grossesse et les douleurs de l'enfantement, l'homme par les rigueurs du travail de la terre, qui devait lui donner sa nourriture et qui, au terme de sa vie, était destinée à couvrir ses restes mortels, retournant en poussière.

N'oublions pas de rappeler que, suivant la tradition, Adam ne fit qu'un court séjour dans le jardin d'Eden, qu'il n'y demeura que quelques heures et, que ce même jour, il s'écarta de son devoir envers Dieu, ce qui a justifié la vérité de ce verset qui dit que le penchant de l'homme est mauvais dès son enfance : כי יצר לב האדם רע מנעריו

La même tradition nous dit qu'Adam reconnut de suite son péché et qu'il pria Dieu de lui pardonner. Sa prière ayant été exaucée, il composa en action de grâces le psaume que l'on chantait au temple de Jérusalem le samedi et que nous récitons encore généralement le même jour dans nos prières.

Adam, malgré le pardon de sa faute, ne put plus atteindre l'arbre de la vie qui était aussi dans le jardin d'Eden ; un obstacle invincible lui en interdit l'approche ; cet arbre qui était le symbole de la sa-

gesse, il nous est permis aujourd'hui de l'aborder, en nous conformant à nos divines lois qui en sont l'expression véritable : עץ חיים היא למחזיקים בה ותמכיה מאשר

La sagesse est un arbre de vie pour ceux qui la possèdent ; ceux qui s'appuyent sur elle sont heureux.

Adam et sa femme étaient nus avant d'avoir mangé le fruit défendu. Ils n'étaient pas honteux de leur nudité ; le sentiment de la pudeur leur étant alors inconnu ; mais, après avoir pris connaissance du bien et du mal, ils sentirent l'inconvenance de leur situation et en rougirent. Ils s'empressèrent alors de se couvrir avec de larges feuilles de figuier ; mais cette couverture était insuffisante pour les garantir du contact d'un air froid, auquel ils n'étaient pas encore habitués, après avoir joui d'une température douce et favorable dans leur premier séjour.

Dieu, après leur avoir pardonné leur faute, leur inspira l'idée de se vêtir d'une tunique de peau qui les mit à l'abri de la rigueur du froid. Il les bénit en même temps et leur recommanda de croître, de multiplier, de remplir la terre et d'en faire la conquête, les assurant que tous les animaux leur seraient soumis et n'oseraient pas les attaquer, ayant imposé sur eux leur crainte.

Les paroles de Dieu ayant rassuré le cœur d'Adam, il eut connaissance de sa femme qui devint enceinte. Elle enfanta un fils auquel elle donna le nom de Caïn, disant qu'elle l'avait acquis au Seigneur, croyant qu'il serait dévoué à son service. Elle prévit mal, ce fils étant devenu la honte de sa famille. Elle fut mieux inspirée à la naissance de son second

fils en l'appelant Abel, qui signifie vanité, et dont la mort précoce fut le fruit de la jalousie de son frère Caïn, ainsi que nous allons le dire.

Les deux fils d'Adam étant devenus grands, Caïn se livra au travail de la terre et Abel à l'élève des troupeaux. Tous les deux rendaient à Dieu l'hommage qu'il a droit d'exiger de ses créatures. Caïn lui présenta en offrande des fruits de la terre, et Abel du meilleur produit de ses troupeaux. L'offrande d'Abel fut mieux accueillie de Dieu que celle de Caïn, ce qui l'irrita et le rendit jaloux de son frère. Dieu chercha à le calmer en lui disant de se méfier de son mauvais penchant, et qu'en lui résistant, il parviendrait à le vaincre. Caïn fit peu de cas de ce salutaire avis. Poussé par la haine qu'il avait conçue contre son frère, il chercha les moyens de se défaire de lui en lui donnant la mort. Étant ensemble dans la campagne, il mit à exécution son criminel projet en le tuant. Dieu fut indigné de cette infâme action et demanda au meurtrier où était son frère Abel. Caïn eut l'audace de répondre qu'il n'était pas le gardien de son frère. Cet insigne mensonge acheva d'irriter la colère de Dieu qui, par un éclatant démenti, lui dit : Le sang de ton frère que tu as tué crie vengeance, tu seras maudit avec la terre qui s'est ouverte pour recevoir ce sang innocent que tu as versé. En punition de ton crime, tu seras errant dans le monde que tu as souillé par ton infâme action. Caïn tourmenté par le remords qui accompagne toujours le crime, accablé des reproches et des menaces que Dieu venait de lui adresser, revint à de meilleurs sentiments, il reconnut

son crime et pria le Seigneur de le lui pardonner. Mon crime est grand, lui dit-il, mais il n'est pas au-dessus de ta grande miséricorde, daigne avoir égard à mon repentir, car, si ta Providence m'abandonne, que deviendrai-je ? Tout ce qui me rencontrerait chercherait à me tuer, et la vie me deviendrait insupportable.

Le Seigneur, touché du repentir de Caïn, qu'il savait être sincère, le rassura et lui promit de le venger sept fois de celui qui le tuerait.

Pour preuve de sa promesse, il le marqua d'un signe qui le mettait à couvert des dangers qui pouvaient le menacer.

Cependant le meurtrier d'Abel n'osa plus paraître dans sa famille, on l'y aurait vu avec horreur, il prit le chemin d'une terre d'exil où il s'établit. Caïn, dans son exil, prit une femme, soit par besoin, soit par devoir. Cette femme ne pouvait être qu'une de ses sœurs qui se dévoua à le suivre. Il eut un fils de cette union qu'il appelait Hanoch.

Espérant multiplier sa famille, Caïn fonda une espèce de ville à laquelle il donna le nom de son fils Hanoch, sans doute à cause de son affection pour lui. Il eut d'autres enfants et des petits-enfants. L'Ecriture nous signale parmi ces derniers, Lamech, premier bigame, dont le discours qu'il adressait à ses femmes, Adah et Sïla, est pour nous une véritable énigme. Lamech eut d'Adah, sa femme, Jabal et Jubal ; le premier fut le chef et l'instituteur de ceux qui, comme les peuples nomades, logent sous des tentes avec leurs troupeaux. Le second fut l'inven-

teur des instruments de musique. Sïla enfanta Tubalcaïn qui fut l'inventeur et le maître de l'art de battre et de forger le fer et de toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer.

Ici s'arrête l'histoire sacrée touchant la génération de Caïn, qui, par ses mœurs perverses, périt entièrement lors du déluge. Elle nous donne ensuite plus de détails sur une autre branche de la postérité d'Adam, celle de laquelle devait surgir le peuple de Dieu. Après la mort d'Abel, Adam ayant eu connaissance de sa femme, elle enfanta un fils auquel elle donna le nom de Seth, en disant que Dieu le lui avait donné en place d'Abel, qu'avait tué Caïn. Adam était âgé de cent trente ans à la naissance de Seth. Il eut par la suite un grand nombre d'enfants et de filles, et mourut à l'âge de neuf cent trente ans.

Seth succéda à Adam en autorité et en sagesse, c'est dans sa lignée que se sont conservées les véritables doctrines qui ont illustré les saints patriarches qui ont succédé après lui et nominativement désignés dans le texte sacré.

La race de Seth, fidèle pendant longtemps aux sages traditions de ses pères, est qualifiée par l'Ecriture de Fils de Dieu en opposition avec celle de Caïn désignée par fils de l'homme. La première, séduite par la beauté des filles de la dernière, commit la faute de s'allier avec elle en épousant ses filles. La pureté de ses mœurs en souffrit et la corruption des enfants de Caïn pénétra dans son sein. Dieu en fut pour ainsi dire attristé, voyant que l'espèce humaine devenait de jour en jour plus perverse, il résolut de

l'anéantir. Un seul homme par ses vertus trouva grâce à ses yeux, ce fut Noé, digne d'être sauvé et de conserver la race de l'homme sur la terre.

Dieu ne veut pas la mort du pécheur, il veut seulement qu'il rentre dans la bonne voie et qu'il vive. Ce fut dans cette intention que le Seigneur accorda un délai de cent vingt ans au siècle corrompu contre lequel il allait prononcer la sévère sentence que lui dictait sa justice.

La génération incorrigible que l'arrêt divin allait condamner à périr, avait commis toutes sortes d'iniquités ; l'énormité et le nombre de ces crimes menaçaient l'ordre social, qui ne se soutient que par la justice qui en est la base. Cette génération était devenue indigne d'exister plus longtemps sur la terre ; le déluge allait en faire justice.

Mais dans cette génération justement punie, se trouvait un homme juste, intègre, suivant sans cesse les voies du Seigneur, dont il ne s'était jamais écarté à aucune époque de sa vie. Ce sage mortel qui voyait avec douleur la mauvaise conduite de ses contemporains et qu'il avait cherché vainement à ramener vers le bien, était le saint patriarche Noé que Dieu jugea digne de soustraire au malheur général pour en faire le régénérateur de l'espèce humaine.

Dieu qui ne confond jamais l'innocent avec le coupable, avant de faire éclater le châtiment qu'il préparait, se révéla à Noé et lui dit que dans son siècle il n'avait trouvé que lui seul de juste, et que pour le sauver du déluge qui allait détruire toute l'existence terrestre, il fallait qu'il construisît un grand

vaisseau ou arche, dans laquelle il ferait entrer sa femme, ses trois enfants et leurs femmes, où se rendraient aussi tous les animaux terrestres par couple, mâle et femelle, et sept couples de ceux réputés purs, par leur nature les plus convenables à la nourriture de l'homme, afin de conserver leurs espèces sur la terre. Il lui recommanda en outre d'introduire dans l'arche les aliments nécessaires à la nourriture de tous. Noé se conforma à l'ordre de Dieu. Au moment prédit par Dieu à Noé, les cataractes du ciel s'ouvrirent, les sources du grand abîme rompirent leurs digues et se déchaînèrent, et un déluge affreux se répandit sur la terre et la submergea dans tous les sens. Ce déluge qui commença le dix-septième jour du second mois de l'année, selon les uns au printemps, selon les autres en automne, dura pendant quarante jours. Aucune éminence ne fut à l'abri des eaux, elles s'élevèrent à quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Rien ne put résister à ce grand désastre justement mérité par la méchanceté des hommes. Tout ce qui avait vie sur la terre fut anéanti, et il ne resta que Noé, sa famille et les animaux qui étaient avec lui dans l'arche.

La miséricorde divine succéda enfin au châtiment, Dieu se rappela Noé et toutes les âmes vivantes qui l'accompagnaient dans l'arche ; il fit souffler un vent salutaire sur les eaux, qui les calma progressivement, au point qu'elles commencèrent à diminuer et finirent par disparaître au bout de cent cinquante jours. Elles avaient séjourné un an et dix jours sur la terre. L'arche, faute d'eau pour la porter, s'était

arrêtée sur le mont Ararat, situé, à ce que l'on croit, dans l'Arménie.

Quoique la terre fut devenue praticable suivant les épreuves faites par Noé et par sa propre vue, il ne voulut sortir de l'arche que par ordre de Dieu. Cet ordre ne tarda pas à lui arriver. Il n'hésita pas à s'y conformer et fit sortir avec lui tous les habitants de l'arche. Son premier soin en sortant, fut de rendre grâces à Dieu de l'insigne faveur qu'il lui avait faite en le sauvant du déluge. Il lui exprima sa reconnaissance par des sacrifices d'animaux purs dont, pour ce service prévu, il avait septuplé le nombre. L'offrande de Noé fut agréable aux yeux du Seigneur, qui lui promit que le déluge désormais ne reparaîtrait plus sur la terre pour la ravager, que pour preuve de cette nouvelle alliance qu'il contractait avec lui, il ferait paraître son arc dans la nuée, toutes les fois que celle-ci menacerait d'un violent orage. A la vue de ce signe je me souviendrai de mon alliance, dit le Seigneur à Noé.

Dieu bénit ensuite Noé et ses trois enfants, Sem, Cham et Japhet, et leur dit : croissez et multipliez sur la terre ; j'ai inspiré votre crainte et votre terreur à tous les animaux qui l'habitent ; ils vous seront soumis et n'oseront pas vous attaquer ni résister à l'empire que je vous ai donné sur eux ; vous pourrez disposer de toutes les espèces propres à votre service et à votre nourriture et en faire usage comme du produit du champ. Mais en vous faisant cette dernière concession que je n'avais pas accordée aux hommes dans les premiers jours de la création, pour

la conservation des espèces, j'entends que vous n'u-serez pas de cruauté envers ces êtres animés qui sont aussi mes créatures, en leur coupant un de leurs membres pour le manger, pendant qu'ils sont encore en vie ; ce serait un acte de voracité et de cruauté qui vous assimilerait aux bêtes féroces, qui, privées d'intelligence, ne consultent que leur appétit qu'elles veulent satisfaire, sitôt qu'elles en sont dominées. Telle ne doit pas être votre conduite, vous que j'ai favorisés du don de la raison.

En devenant inhumains envers les bêtes, vous le deviendrez envers vos semblables, que vous devez aimer comme vous-mêmes ; malheur à celui qui verserait le sang de celui que j'ai créé à mon image ! La justice humaine s'armerait contre le meurtrier, pour le retrancher de la société, et à défaut de preuves aux yeux des hommes, moi qui connais la vérité, je susciterai contre le vrai coupable, des moyens de le perdre, soit par un évènement qu'il ne pourra pas prévoir, soit par la rencontre d'une bête féroce qui le dévorera.

Vous devez également respecter votre propre sang et ne pas vous priver volontairement de la vie. Votre vie n'est pas à vous, elle est à moi qui vous l'ai donnée, c'est un simple dépôt que je vous ai confié et que vous devez garder jusqu'au moment où je le réclamerai. Je le laisserai en vos mains tant que vous serez dignes de le posséder.

Outre ces préceptes essentiels et indispensables au maintien de l'ordre social, les Noachides ou descendants de Noé étaient obligés d'en observer d'autres

non moins importants, tels que le culte d'un seul et unique Dieu à l'exclusion des images et des superstitions idolâtres. Le blasphème leur était expressément défendu, ainsi que le vol, les unions illicites de toute nature, la médisance, la calomnie et la haine du prochain. Ils devaient enfin obéir à l'autorité légalement établie, comme condition du bon ordre dans la société. C'est par l'observation de ces maximes que nos saints patriarches méritèrent les faveurs divines et le respect de leurs contemporains. La révélation sinaïque vint plus tard confirmer à leurs descendants ces sublimes principes, suivis de toutes leurs conséquences, propres à les rendre efficaces en rendant aussi heureux ceux qui s'y conformeraient.

Noé et ses enfants qui ne s'étaient jamais écartés des règles que Dieu venait de leur tracer, les transmirent à leurs descendants pour leur servir de base dans leur conduite dans le monde qui venait d'être régénéré, et que le Seigneur leur avait promis de protéger en y maintenant les règles établies par sa sagesse, dans l'ordre des saisons et des phénomènes journaliers, utiles aux progrès de la végétation.

Noé était âgé de six cents ans à l'époque du déluge, il vécut encore trois cent cinquante ans. Sem, son fils et l'héritier de ses sages doctrines, avait quatre-vingt-dix-huit ans avant le déluge, et vécut six cents ans. L'Ecriture nous fait connaître longuement la généalogie de celui-ci jusqu'à Moïse et Aaron. Cette généalogie fait remonter l'origine d'Israel au berceau du genre humain. C'est ce qu'a eu en vue le texte sacré, en montrant l'antique et noble origine

du peuple choisi par Dieu pour proclamer la vérité dans le monde. Quant aux deux autres fils de Noé, Cham et Japhet, l'Ecriture est sobre de détails ; elle se borne à nous signaler leurs lignées, les colonies qu'elles fondèrent, connues lors de la rédaction du pentateuque ; nous reviendrons sur les descendants de Sem, comme se rattachant directement à l'histoire du peuple hébreu et à la source de son origine.

Noé et ses enfants, à leur sortie de l'arche, s'établirent du côté de l'orient, près de l'endroit ou s'était arrêtée l'arche. Favorisés par Dieu qui les avait bénis, leur population s'accrut prodigieusement, au point que leur premier établissement devint insuffisant à leurs besoins. Ce fut en menant paître leurs troupeaux, qu'ils découvrirent la vallée de Sennaar, où ils se fixèrent, comme leur présentant toutes les ressources qu'ils pouvaient désirer. Là ayant encore à leur tête leur digne père qui les dirigeait dans la voie du bien, ils vivaient en communauté dans l'harmonie la plus parfaite. Les productions spontanées de cette fertile vallée leur fournissaient tout ce qui était nécessaire à leur nourriture et à celle de leurs troupeaux. La propriété n'étant pas alors divisée, ils ne connaissaient pas la distinction du tien et du mien qui plus tard devait troubler la concorde qui régnait chez eux et les disperser sur plusieurs points du globe, comme nous allons bientôt le voir.

L'état de ces hommes qui avaient échappé à la catastrophe du déluge, dura pendant très longtemps. Dans leur bien-être et dans la paix qui en était la suite, leur population s'accrut progressivement d'une

manière prodigieuse. Devenant alors passablement nombreux, les productions naturelles de la terre ne purent leur suffire, ils furent forcés de la cultiver pour y trouver leur substance. Chacun s'adjugea une partie de terrain pour y exercer la culture qui y convenait le mieux.

Le patriarche Noé qui était expert dans les travaux des champs, les assistait de sa longue expérience et de ses vastes connaissances dans l'art agricole. Il est probable que cet habile patriarche que l'Ecriture a qualifié d'homme de la terre, exploitait alors la vigne en grand, dont le produit est si nécessaire et si agréable à l'homme, en soutenant ses forces et en réjouissant son cœur, lorsqu'il en use avec modération, mais pernicieux par son abus. Noé, qui ne connaissait pas encore la vertu et le vice du vin, en ayant bu plus que de raison, eut bientôt à regretter les suites de son inexpérience sur ce point, qui occasionna sa malédiction contre son fils Cham qui lui avait manqué de respect en le voyant étendu dans sa tente dans une attitude contraire à la décence. Telle était la situation des descendants de Noé.

Vers la fin de la vie de ce patriarche, leur population allant chaque jour en augmentant, la plaine de Sennaar était devenue impuissante à pourvoir suffisamment à tous les besoins, comme par le passé, à moins d'en perfectionner la culture qui supplée toujours à la nature du terrain. On eut donc alors recours aux travaux de la terre et à l'emploi des instruments aratoires, connus avant le déluge et conservés par Noé qui en avait été peut-être l'inventeur.

La prévision de ses parents, lors de sa naissance, porterait à croire que Noé ne fut pas plus tard étranger aux découvertes et inventions agricoles. Le nom de Noé signifie consolation ; ses parents, en l'appelant ainsi, prévirent qu'il adoucirait les pénibles travaux des hommes cultivant la terre que Dieu avait maudite à la suite du péché d'Adam et du crime de Caïn.

La culture de la terre, qui avait été négligée pendant longtemps, amena avec elle la division de la propriété et sa délimitation. Chacun eut son champ qu'il cherchait à fertiliser et à faire produire le plus possible. Les récoltes étant devenues abondantes, on songea au moyen de les conserver. Les tentes qu'ils habitaient n'étaient pas propres à garantir les denrées des rigueurs de l'air et des phénomènes de l'atmosphère. Avant le déluge il existait des villes. Caïn en ayant fondé une, il est possible que plus tard d'autres furent construites. Les habitants de la plaine de Sennaar sentirent le besoin de quitter leurs tentes pour se loger dans des maisons bâties pour mettre à l'abri leurs personnes et tout ce qui leur appartenait.

Ayant tous la même origine, parlant la même langue et vivant dans une intimité parfaite, ils se dirent, l'un à l'autre : venez, nous fonderons une ville qui rappellera notre nom à l'avenir, et au milieu de laquelle nous élèverons une tour d'une prodigieuse hauteur pour nous servir de signal dans le cas qu'en nous égarant de notre domicile nous puissions facilement le retrouver et ne pas être exposés à nous disperser sur la terre..

Ce projet tout naturel et innocent, en apparence, était cependant contraire au dessein de Dieu, qui avait ordonné à l'homme de se répandre dans toutes les régions de la terre habitable. C'était pour être habitée qu'il l'avait créée, לשבת יסדה non pour être déserte. Dieu veut que l'homme habite partout pour connaître ses merveilles et sa puissance sur toutes les créatures. C'est dans ce but qu'ayant favorisé l'homme de la raison, il l'a doué en outre d'un tempérament qui lui permet de vivre dans tous les climats, avantage qu'il n'a pas accordé aux autres espèces.

Les desseins de Dieu finissent toujours par s'accomplir. L'homme propose et Dieu dispose. Les résidents de Sennaar commencèrent à mettre à exécution leur projet; mais comme ils manquaient de pierre pour bâtir, la vallée qu'ils occupaient en étant dépourvue, il fabriquèrent des briques qui leur servaient de pierres et de la boue en place de mortier. Le travail avançait et touchait presque à sa fin, lorsque la discorde se mit parmi les ouvriers qui, cessant de s'entendre, renoncèrent à la continuation de leurs travaux. La division parmi ces hommes ne s'arrêta pas là, elle devint telle qu'ils se séparèrent et formèrent diverses colonies sur la terre, qui toutes différaient de langage. La ville projetée et achevée plus tard, prit le nom de Babel à cause de la mésintelligence des premiers ouvriers et de la confusion des langues qui en résultèrent.

Il y avait dans ce temps un homme remarquable par son adresse à la chasse et par ses facultés intel-

lectuelles, il sut captiver par ses services et par ses ruses l'estime et les sympathies de ses compatriotes. Ce fut le premier roi qui régna dans le monde. Il établit le siége de sa royauté à Babel ou Babylone, qu'il acheva de construire quelque temps après la confusion des langues. Ce fut la capitale de son empire. Il paraît, d'après l'Ecriture et la tradition, que Nemrod n'usa pas de son autorité avec la sagesse et les vertus d'un bon roi ; pour élargir sa puissance et favoriser ses inclinations désordonnées, il rétablit le culte criminel des idoles en persécutant ceux qui attaquaient ses funestes doctrines. Assur, un de ses sujets les plus éminents, ne pouvant souffrir sa tyrannie, émigra du pays et fonda la ville de Ninive, qui devint si célèbre sous les rois de Syrie.

Le patriarche Abraham ne fut pas épargné dans les persécutions de Nemrod, qui voyait dans ce saint personnage, un adversaire sévère de sa conduite et de sa fausse croyance.

L'idolâtrie qui avait disparu après le déluge, par les soins et la sagesse de Noé, poussa de nouvelles racines après lui. Nemrod qui régnait alors, rétablit le culte des idoles, qui favorisait sa politique et ses vicieuses inclinations. Il trouva des serviteurs complaisants qui le secondèrent dans la coupable entreprise qui flattait ses passions désordonnées et entraînèrent le peuple, toujours disposé à suivre l'exemple du chef de l'Etat, afin d'obtenir ses bonnes grâces, étant d'ailleurs enclin vers des cérémonies extérieures qui frappent son imagination et égarent sa raison, et corrompent son cœur.

Le sage Abraham déplorait assurément les égarements de son siècle, et cherchait à les dissiper, en prêchant publiquement l'existence d'un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre.

Cette doctrine sapait dans sa base le culte de Nemrod. Ce dernier fut outré de la hardiesse du patriarche et ne pouvant le vaincre par le raisonnement, il chercha à le perdre en le faisant jeter dans une fournaise ardente, d'où par un miracle céleste, le juste sortit sain et sauf. Ce prodige éclatant ouvrit les yeux à la famille du patriarche, qui auparavant adorait les faux dieux. Ce miracle transmis par la tradition de nos anciens Docteurs, est appuyé sur un passage du texte sacré, où Dieu dit à Abraham, qu'il l'a fait sortir de Ur, en Chaldée.

Le mot Ur, en hébreu, peut signifier plaine ou flamme ; c'est dans ce dernier sens que l'a expliqué la tradition, qui n'a rien d'étrange eu égard au grand mérite du saint patriarche que Dieu a daigné qualifier de son ami. Nous reviendrons sur la vie de cet éminent personnage en parlant de la génération de Sem, d'où il était issu.

Dix générations s'étaient écoulées depuis Adam jusqu'à Noé, dans la lignée de Seth, la seule qui devait se perpétuer dans le monde, celle de Caïn ayant péri par le déluge à cause de ses méfaits.

Le même nombre de générations se succédèrent depuis Noé jusqu'à Abraham, par Sem, un des trois fils de Noé, le plus digne d'entre eux, comme ayant conservé les saines traditions de son père et de ses aïeux.

L'Ecriture nous fait connaître le nom et la durée de la vie des descendants de Sem, jusqu'à Abraham, le plus illustre de cette race et dont nous allons faire connaître le mérite et les éminentes vertus.

L'espèce humaine régénérée à la suite du déluge, avait à peine trois cents ans d'existence. Abraham avait connu Noé et était âgé de cinquante-huit ans à la mort de ce patriarche qui vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge. L'un et l'autre avaient été témoins de la confusion des langues et de la dispersion des hommes de leur siècle. Ce fut de cette époque que data la nouvelle corruption des mœurs et l'oubli de la véritable croyance. Nemrod, un des hommes de ce temps et que l'on croit avoir été un des instigateurs de la tour de Babel, parvint par son talent et par ses ruses à s'emparer de l'autorité souveraine, en prenant le titre de roi, inconnu jusqu'alors. Soit par erreur, soit par politique, soit pour favoriser ses vicieuses inclinations, ce premier monarque rétablit le faux culte des idoles. Le peuple qui suit d'ordinaire l'impulsion donnée par le chef du gouvernement, abonda dans les funestes pensées de son roi et adopta son culte erroné. Parmi ce peuple, plongé dans l'erreur, fruit de l'ignorance qui régnait dans ce temps à demi barbare, une heureuse exception se manifesta comme une lumière au milieu des ténèbres. Abraham, fils de Tharé, de la descendance de Sem, naquit en l'année mil neuf cent quarante-huit de la création. Il avait deux frères, Nachor et Haran. Ce dernier mourut jeune et

laissa deux enfants, Lot et Sara, qu'Abraham prit pour épouse et qui fut d'abord stérile.

Tharé, père d'Abraham, attribuant la mort précoce de son fils Haran et la stérilité de Sara, sa fille, à la mauvaise influence du climat de la Chaldée et non à la volonté divine, qu'il méconnaissait alors comme les hommes de son siècle, résolut de quitter la Chaldée pour aller à la terre de Chanaan où l'air était meilleur; mais trouvant peut-être le trajet trop long, il s'arrêta en route à Haran, en Mésopotamie où il mourut plus tard, à l'âge de cent soixante-quinze ans.

L'enfant en général, suit l'exemple et les opinions religieuses de ses parents, comme aussi il imite la conduite des personnes qu'il fréquente. Abram sut se garantir de cet entraînement où la plupart des jeunes gens succombent. Jeune encore et doué d'une intelligence supérieure et précoce, il sut s'élever à la hauteur de la vérité et reconnaître les erreurs de ses contemporains et celles de ses proches.

Cet esprit d'élite dans ses profondes méditations, frappé de l'ordre qui régnait dans le monde et du magnifique spectacle qu'il offrait à ses yeux, en conclut que tant de merveilles ne pouvaient être le produit du hasard qui n'a rien de constant et de régulier, qu'il fallait nécessairement qu'une première cause toute puissante, éternelle, sans commencement et sans fin, eût présidé à la création de l'univers et lui eût imposé des règles invariables pour sa conservation; que c'était à cette première cause ou le véritable Dieu que les hommes devaient adresser leurs

hommages, et non à des êtres créés, bien qu'ils fussent placés dans une région élevée et exerçant une grande influence sur les productions terrestres, qu'ils animent et vivifient : Tels que sont le soleil, la lune et les planètes, qui ne sont que les agents du souverain maître de l'univers, obéissant à ses ordres sans pouvoir s'en écarter.

Abram, par ces sublimes principes appuyés sur la raison et à la portée des esprits les plus vulgaires, qui ne sont pas tout à fait dénués de bon sens, frappait l'idolâtrie au cœur, sapait ses fondements et démontrait le néant de son culte. Abram ne gardait pas la vérité pour lui seul, il la proclamait partout où la Providence conduisait ses pas. Sa foi vive et ses profondes convictions lui faisaient mépriser les dangers que lui suscitaient de puissants antagonistes, plongés dans l'erreur et aveuglés par des doctrines superstitieuses. Nous l'avons vu persécuté par Nemrod, qui l'accusait de blasphémer contre les idoles. La persécution, loin de le rebuter de ses saines doctrines, ne fit que réchauffer son zèle à les propager. De nombreux prosélytes le suivirent à son départ de Haran, par l'ordre du Seigneur qui lui commanda de quitter ce pays souillé d'idoles, pour aller s'établir à Chanaan, qu'il destinait en héritage à sa postérité. Abram était alors âgé de 75 ans. Tout autre que lui aurait quitté avec regret un pays où se trouvaient des parents, des amis, des disciples auxquels il était attaché, pour aller s'aventurer dans un long pèlerinage, qui n'était pas sans danger à ce siècle à demi barbare, où l'étranger n'était pas toujours

accueilli avec faveur. Ces considérations capables d'impressionner un homme ordinaire, n'eurent aucune force sur l'esprit de notre patriarche.

Son dévouement à la volonté de Dieu, fit taire les craintes qu'il aurait pu avoir dans cette circonstance, qui fut la première des épreuves qu'il eut à subir et qui toutes avaient pour but de le montrer aux hommes, comme un parfait modèle de sagesse et de croyance.

Dieu qui sonde les cœurs et qui connaît ceux qui se dévouent sincèrement à son service, ne laisse pas sans récompense l'homme qui se dirige dans la bonne voie et s'inspire de la vérité, en combattant l'erreur qui dégrade l'esprit et corrompt le cœur. Abram, par sa conduite et par ses paroles, donnait à son siècle et à la postérité, cette sage leçon qui était la base de sa doctrine. Dieu lui en sut gré et le favorisa de ses divines inspirations, en l'assurant qu'il bénirait ceux qui le béniraient, et en maudissant celui qui le maudirait, c'est-à-dire qu'il faisait du bien à ses nombreux amis et en punissant ses ennemis qui ne seraient qu'en faible minorité. A cette promesse Dieu ajouta celle de multiplier sa race, qui serait un jour puissante et l'objet de l'admiration de toutes les familles de la terre, qui seront à leur tour bénies à cause de toi, lui dit le Seigneur. Abram s'empressa de se conformer à la volonté de Dieu, qui lui ordonnait de se dépayser. Il sortit de Haran, accompagné de Sara, sa femme, et de Loth, son neveu, et de toutes les personnes de sa maison qui étaient, suivant la tradition, les hommes qu'il avait conver-

tis à sa croyance avec le concours de Sara, sa femme. Le texte dit : les âmes qu'ils avaient faites à Haran.

En quittant Haran, Abram se dirigea du côté du midi, pour se rendre dans le pays que Dieu lui avait indiqué. Dans toutes les stations où il s'arrêtait dans sa route, il dressait un autel au Seigneur et y invoquait son nom, en présence des gens de sa maison, afin de les fortifier dans la bonne voie de la véritable croyance. C'était ainsi qu'Abraham honorait et glorifiait le Seigneur, qui, de son côté, n'oubliait pas son fidèle serviteur.

Une seconde et pénible épreuve attendait Abram dans son pèlerinage. A peine fut-il arrivé à Chanaan que la famine s'y déclara, faute sans doute de pluie, dans ce pays couvert de nombreuses collines auxquelles l'eau est d'absolue nécessité. L'Egypte, mieux partagée à cause des eaux du Nil qui servent à arroser son territoire, était alors, comme elle l'est souvent, dans l'abondance. Abram s'y rendit avec le personnel de sa maison. Bien que confiant dans la protection divine, il jugea prudent de quitter momentanément Chanaan assiégé par la famine. La raison qui est aussi une inspiration céleste, lui dictait cette prudente mesure. Mais en se rendant en Egypte, Abram ne fut pas sans crainte au sujet de Sara, sa femme, qui était d'une beauté remarquable, comparativement aux femmes égyptiennes au teint noirâtre, ses craintes étaient fondées et ne tardèrent pas à se réaliser. Sitôt qu'il fut arrivé en Egypte, les serviteurs du roi Pharaon virent Sara et firent au roi l'éloge de sa

beauté, ce qui excita les désirs du roi, qui, au mépris des lois de l'hospitalité, la fit enlever, croyant d'ailleurs qu'elle était la sœur d'Abram et non sa femme. Cette action de Pharaon, contraire au droit des gens, attira contre lui la colère divine qui le frappa de douloureuses et nombreuses plaies, à cause de son inconvenante action. Pharaon reconnaissant par là, la punition de sa faute, quoiqu'il n'en eut pas abusé, restitua à Abram sa femme et, pour le consoler des chagrins qu'il lui avait causés, s'excusa auprès de lui et ajouta à son excuse de riches présents.

L'épreuve qu'Abram subit avec résignation à son arrivée en Egypte finit par avoir pour lui un heureux résultat, grâce à la protection divine qui l'entourait. Abram en se rendant en Egypte y avait amené ses troupeaux. Ses soins les firent prospérer dans ce pays de riches pâturages. Par son industrie, ses connaissances et son expérience dans ce genre de commerce augmentaient le nombre de ses gros et menus bétails, au point que lorsqu'il quitta l'Egypte, sa fortune s'était accrue en troupeaux et en métaux précieux. La famine ayant cessé à Chanaan, Abram y retourna en suivant la même route qu'il avait prise pour se rendre en Egypte. Il tendit ses tentes comme auparavant entre Béthel et Hai, dans le même endroit où jadis il avait bâti un autel pour y adorer le Seigneur, qui alors lui promit que la terre de Chanaan serait un jour l'héritage de sa postérité. Loth qui avait suivi son oncle Abram en Egypte et qui en sortit avec lui, fut aussi favorisé dans le progrès de

ses troupeaux qui devinrent fort nombreux et donnèrent lieu à des querelles entre ses bergers et ceux d'Abram qui se trouvaient gênés dans leur dépaissance, dans le même endroit. Abram vit avec peine la discussion de ses bergers avec ceux de son neveu. Craignant la suite de cette mésintelligence, qui aurait pu devenir sérieuse, dans ses rapports avec son neveu, par amour de la paix, il fit taire son affection pour lui, en lui proposant de se séparer. Nous sommes frères, dit Abram à Loth, bannissons toutes sortes de contestations entre nous et vivons en paix comme par le passé. La paix dans les familles est le premier des biens, sans elle le désordre y règne et le bonheur en fuit. Il vaut mieux être séparés que de vivre ensemble sans harmonie. Séparons-nous donc, et pour te donner une preuve de mon affection, je te donne le choix de la contrée qui te conviendra le mieux, et de laquelle je me tiendrai éloigné, afin d'éviter toute collision parmi nos bergers. Loth accepta la proposition de son oncle et s'établit dans les villes de la plaine du Jourdain dont le sol était très-fertile, avant la destruction de Sodome et de Gomorhe.

Loth fut mal inspiré dans le choix qu'il fit du voisinage de Sodome, infestée de vices. Il faillit deux fois être victime de son imprudent et malheureux choix. Il ne dut son salut qu'au courage et au mérite d'Abram, qui le délivra des mains des rois qui l'avaient fait prisonnier, en combattant contre celui de Sodome, et ensuite lors de la punition méritée de cette ville où il fut préservé, en faveur des vertus de

son oncle. Nos sages, en blâmant le choix que fit Loth dans cette occasion, dirent avec raison :
אוי לרשע אוי לשכנו Malheur à l'impie, malheur à son voisin.

Abram continua d'habiter la terre promise à ses descendants. Cette terre d'une température douce et moyenne, propre au développement des facultés morales et matérielles, suivant le dicton de nos Rabbins :
אור ארץ ישראל מחכים

L'air de la terre d'Israël rend intelligent. Après qu'Abram fut séparé de Loth, Dieu le favorisa de nouveau de sa parole, en lui confirmant d'une manière expresse la promesse de donner en héritage à ses descendants le pays qu'il n'habitait alors qu'en qualité d'étranger. « Parcours cette terre dans toute son étendue et dans tous les sens, elle t'appartient et à ta postérité après toi, lui dit le Seigneur. Cette postérité que tu crains de manquer, parce que tu n'as pas eu d'enfants jusqu'à présent, sera aussi nombreuse que les étoiles du ciel et le sable qui borde le rivage de la mer. » Abram plein de confiance dans la promesse divine, établit sa résidence dans la plaine de Mambré, voisine d'Hébron, qui était une des plus anciennes villes du monde, ayant été fondée par Harba, père de quatre géants, avant Tanés, capitale de la Basse-Egypte. Ce fut dans ce nouveau domicile qu'Abram, comme d'habitude, dressa un autel au Seigneur pour lui rendre hommage et faire connaître au monde sa puissance et son unité.

La sagesse d'Abram, malgré ses épreuves, avait déjà porté ses fruits. Il était riche, puissant, honoré

dans son pays, bien qu'il fut étranger, on recherchait avec empressement son amitié et son alliance ; en le qualifiant de chef divin. On vit plus tard le roi des Philistins venir dans sa tente, accompagné de sa cour et du général de son armée, solliciter son alliance dans le présent et dans l'avenir. Cette alliance fut scellée par des dons réciproques qu'ils se firent.

Sans avoir le titre de roi, Abram en avait les moyens et la puissance. Quatre cents serviteurs dévoués formaient le personnel de sa maison dont il pouvait disposer à son gré, sans pourtant faire usage de leur force, que pour une cause juste et non pour satisfaire une vaine ambition, comme nous allons bientôt le voir.

Une guerre sérieuse et sanglante éclata entre divers petits souverains de ce temps, qui se coalisèrent de part et d'autre. Ils étaient quatre d'un côté et cinq de l'autre. Les premiers avaient à leur tête Codorlaomor, roi d'Elam, qui voulut soumettre les cinq autres, qui avaient été ses tributaires pendant treize ans, et qui, à la quatorzième année, se révoltèrent pour se soustraire au joug de Codorlaomor. Parmi les rois révoltés au nombre de cinq, était celui de Sodome et des villes voisines. Codorlaomor et ses affiliés, après avoir vaincu plusieurs peuplades qui étaient sur sa route et qui s'étaient vraisemblablement déclarées contre lui, vint attaquer le roi de Sodome et ses adhérents, les vainquit, fit de nombreux prisonniers et s'empara de leur butin. Loth qui habitait Sodome fut du nombre des prisonniers et de ceux qui furent dépouillés de leurs biens. Un homme échappé du camp des vaincus vint annoncer cette fâcheuse nou-

velle à Abram, à sa résidence de la vallée de Mambré. Abram toujours vivement attaché à Loth, malgré leur séparation qui avait interrompu leurs anciens rapports, s'empressa de venir à son secours et de le délivrer de la captivité. A cet effet, il arma les gens de sa maison qui étaient au nombre de quatre cents, et, avec l'aide de ses alliés Aner, Escol et Mambré et par une savante tactique, il tomba sur l'ennemi pendant le milieu de la nuit au moment où il s'y attendait le moins, le battit complètement et délivra Loth et les autres captifs de Sodome, et s'empara de tout le butin qu'avait fait l'ennemi.

Abram, loin de s'énorgueillir de sa victoire, attribua le succès qu'il venait d'obtenir à la protection de Dieu et lui en rendit hommage, en donnant à son pontife Melchissédec, roi de Jérusalem, la dîme du butin qu'il avait fait. Ce pontife du Dieu souverain bénit Abram au nom de son Dieu, maître du ciel et de la terre, après avoir loué l'Eternel qui avait livré ses ennemis dans ses mains. Il donna en même temps à Abram la nourriture nécessaire à sa troupe affamée et fatiguée à la suite d'une longue et pénible expédition. Qui était ce grand personnage, qui réunissait la double qualité de roi de Salem et de pontife du Dieu souverain? On a fabriqué plusieurs fables plus ou moins absurdes sur son origine. L'opinion la plus répandue est celle de nos docteurs, qui soutiennent qu'il était un fils de Noé, dépositaire de la vraie croyance.

Abram, après la victoire qu'il venait de remporter sur Codorlaomor et ses alliés, pouvait craindre

que le chef de cette coalition, qui avait fait ses preuves à la guerre, contre diverses peuplades qu'il avait vaincues et soumises à sa domination, ne cherchât à se venger de l'affront de la défaite qu'il venait de subir, en venant avec de nouvelles forces prendre sa revanche. D'un autre côté, il craignait que par sa victoire il n'eût épuisé la source des faveurs célestes. Enfin, ses sentiments humanitaires lui faisaient regretter le sang qu'il venait de verser, quoique c'eût été par un motif légitime, ayant eu pour but de délivrer son neveu d'une dure captivité. Mais, Abram avait en horreur la guerre, comme un crime de lèse-humanité. Telle était la nature des craintes qui préoccupaient son esprit par amour de ses semblables.

Dieu rassura Abram sur tous ces points, en lui disant : Ne crains rien, je suis ton bouclier pour te garantir de l'ennemi, ne t'inquiète pas sur ce qui vient de se passer, tu as rempli un devoir qui mérite une ample récompense.

Abram en remerciant Dieu de l'assurance qu'il venait de lui donner, ne lui cacha pas sa perplexité touchant son avenir. Tes bontés, lui dit-il, m'ont comblé de bien et de fortune, mais à quoi me serviront mes richesses, étant privé d'enfants? Elles passeront aux mains de l'intendant de ma maison, qui, étranger à ma famille, n'a avec elle aucun rapport de parenté. Cependant j'estime cet ancien serviteur, par sa longue et constante fidélité, et à défaut d'enfants, lui seul peut être mon héritier. Dieu daigna encore rassurer Abram sur ce sujet, et dans la même vision lui annonça qu'Eliézer, son serviteur, ne serait

pas son héritier, mais que ce serait un enfant qui sortirait de ses entrailles, qui hériterait de sa fortune en même temps que de ses sages doctrines. Dieu le fit alors sortir de sa tente et lui dit : « Porte tes regards vers les cieux, contemple les étoiles et tâche de les compter, tu les trouveras innombrables. Eh bien, telle sera ta postérité, qui leur sera égale en nombre et en quantité, comme le sable qui entoure la mer. » Abram eut confiance en Dieu, qui apprécia la sincérité de sa foi, comme un sentiment de justice et d'équité. Une nouvelle révélation vint quelque temps après éclairer l'esprit d'Abram sur l'avenir de la postérité que Dieu venait de lui promettre, et dont il désirait connaître le sort. « Pour répondre à ton désir et à ta sollicitude pour tes descendants, sache, lui dit le Seigneur, qu'ils habiteront pendant quatre cents ans un pays étranger, soumis et assujettis à une dure servitude, sous l'oppression de maîtres cruels, qui leur imposeront de pénibles travaux, jusqu'à ce que ma justice venant à leur appui, les venge des maux qu'ils auront soufferts, en les rendant libres et enrichis de la dépouille de leurs ennemis. » Abram reçut avec résignation la nouvelle des malheurs qui devait atteindre ses enfants, pendant quatre siècles. Ce fut encore une nouvelle épreuve que Dieu lui faisait subir, loin d'affaiblir sa foi et sa confiance en Dieu, elle ne fit que les raffermir. Abram accepta sans murmure la captivité limitée de ses descendants, il en prévit même la nécessité pour leur bonheur à venir. Il connaissait les erreurs du monde pour le culte des idoles, qui révoltait sa raison. Ses

enseignements n'étaient pas toujours et partout écoutés. L'erreur est difficile à déraciner des cœurs qu'elle domine ; lorsqu'elle s'y est infiltrée, elle prend alors les allures de la vérité et en usurpe la place. Abram prévoyait dans sa sagesse que tant que ses descendants ne formeraient pas un corps de nation, ils se mêleraient avec les peuples idolâtres et en adopteraient les mœurs et le culte erroné. Il ne vit de remède à ce mal que la tyrannie des maîtres, auxquels ils seraient soumis et qui, par leurs excès, réveilleraient dans leur cœur le sentiment religieux, véritable consolation dans le malheur et utile frein dans la prospérité, en mettant un terme à l'orgueil humain. Dieu qui connaissait les sentiments élevés d'Abram, contracta avec lui une alliance célèbre dans les fastes de notre religion. Cette alliance eut lieu suivant l'usage antique, qui consistait à partager un ou plusieurs animaux, dont on plaçait les pièces l'une vis-à-vis de l'autre et au milieu desquelles passaient les parties contractantes. Ce fut suivant cette pratique que le Seigneur commanda à Abram de prendre un veau, une vache, un bélier, un petit pigeon et une tourterelle, de partager les trois premiers en deux, en laissant intacts les deux oiseaux.

Abram se conforma à l'ordre de Dieu et tout fut préparé pour la cérémonie de l'alliance. La nuit approchait, le soleil allait se coucher, tout à coup d'épaisses ténèbres couvrirent et obscurcirent l'horizon, une terreur profonde s'empara d'Abram qui fut alors plongé dans un profond sommeil. Dans cette extase prophétique, Abram vit d'abord l'oiseau de

proie s'élancer sur les pièces pour les dévorer. Abram pour garantir ces pièces mit cet oiseau en fuite. N'était-ce pas là le symbole de notre nation depuis sa captivité? en butte aux tyrans qui cherchaient à la détruire et à laquelle le mérite de notre saint patriarche a servi de bouclier. A cette apparition succéda celle de la vue d'un tison enflammé qui passait au milieu des pièces, non pour les consumer, mais pour attester l'approbation de l'Éternel à cette alliance. A dater de ce jour Dieu adopta la postérité d'Abram pour son peuple et marqua les limites qu'elle possèderait dans la Terre Promise, lorsque le moment serait arrivé d'en chasser les Cananéens, indignes de l'occuper, à cause de la corruption de leurs mœurs.

Dieu avait promis à Abram une nombreuse postérité dans l'avenir ; cette promesse qui ne pouvait manquer de se réaliser, allait commencer à s'effectuer. Abram habitait depuis dix ans la terre de Canaan et n'avait point d'enfants. Sara, sa femme, qui était avancée en âge, avait été jusqu'alors stérile, elle s'en inquiétait autant pour son mari que pour elle, elle conçut la généreuse pensée de faire épouser sa servante Agar, à son mari, dans l'espoir qu'il en aurait des enfants, qu'elle adopterait. Abram suivit le conseil de sa femme et épousa Agar, sa servante. Celle-ci devint bientôt enceinte et fière de sa grossesse, elle oublia les égards qu'elle devait à sa maîtresse. Piquée de cette ingrate conduite, Sara en prévint Abram et lui reprocha même de ne pas prendre sa défense auprès de sa servante. Abram

comprit la juste plainte de Sara et obligea Agar de s'absenter pour quelque temps de sa maison.

Agar se mit en route et rencontra dans son chemin un envoyé de Dieu ou bien un prophète, que nos docteurs disent être Sem, fils de Noé. Adressant la parole à Agar, il lui demanda d'où elle venait et où elle allait. Sa réponse fut qu'elle fuyait les mauvais traitements de sa maîtresse. « Retourne, lui dit cet envoyé céleste, auprès de Sara, ta maîtresse, et conforme-toi à ses volontés. Ce sera le moyen de réparer les torts que tu as eu envers elle, en oubliant tout ce qu'elle avait fait en ta faveur. » Agar suivit le sage conseil qu'elle venait de recevoir, et retourna auprès de sa maîtresse. Peu de temps après, elle accoucha d'un fils qui combla Abram de joie et auquel il donna le nom d'Ismaël : *Dieu entendra* mes prières pour sa conservation. L'envoyé du Seigneur avait déjà prédit à Agar cette naissance et le nom que porterait l'enfant, lui annonçant sa nombreuse postérité, sa puissance et sa domination partout, jusqu'à ce que abusant de sa force, elle serait dominée à son tour. Telle est la loi des destinées humaines, les individus comme les nations s'élèvent parfois aux plus hautes régions de la puissance, qui leur échappe par leur faute, fruit de leur orgueil.

Abram par sa sagesse avait dû se préserver de ce vice, qui est presque toujours le partage de ceux auxquels la fortune sourit. Il rapportait à Dieu tout ce qui lui arrivait d'heureux dans le monde comme tout ce qui pouvait le contrarier. Dieu lui tint compte de ses bonnes dispositions en le bénissant dans le

présent et dans l'avenir, jusqu'à sa dernière génération.

Dieu apparut de nouveau à Abram et lui dit : « Je suis le Dieu tout puissant, me suffisant à moi-même, sans le secours d'aucune de mes créatures, qui sont toutes sous ma dépendance et soumises à mon action, qui peut les conserver comme les détruire suivant ma volonté, toujours conforme à la justice et à l'équité. Grand, fort et redoutable, j'ai droit aux hommages de l'univers que j'ai créé et qui ne saurait exister sans moi et sans mon secours incessant. Ces vérités, Abram, te sont connues et sont la base de tes doctrines, continue à les professer comme tu l'as fait jusqu'ici, tu trouveras par elles la perfection en suivant mes voies qui y conduisent. Tu as reconnu jusqu'ici ces vérités qui sont la base de ta doctrine et qui t'ont valu mon estime et mon affection. Continue de marcher devant moi dans tes sages voies et tu deviendras parfait, auprès de moi et de tes semblables. Pour te donner une nouvelle preuve de mon amour dont tu t'es rendu digne, je vais contracter avec toi une nouvelle alliance, qui rendra ta postérité fort nombreuse et à laquelle je donnerai en héritage la terre que tu habites maintenant en qualité d'étranger. Cette postérité deviendra mon peuple de prédilection qui ne reconnaîtra que moi pour Dieu et que je distinguerai de tous les autres peuples, par une marque gravée dans sa chair, comme signe d'une alliance perpétuelle. Tous ceux de ta race qui seraient rebelles aux conditions de cette alliance, cesseraient d'être comptés parmi les fidèles de mon

peuple et deviendraient indignes de ma protection spéciale.

« Toi, Abram, donne l'exemple à ta famille et à tous ceux de ta maison, en consacrant la cérémonie de cette alliance, qui consiste à être circoncis d'un excédent inutile de votre chair qui peut vous empêcher d'atteindre la perfection.

« Le nom d'Abram que tu portes sera désormais celui d'Abraham, comme père d'une multitude de peuples qui sortiront de tes entrailles. Celui de Sara, ta femme, sera changé en celui de Sarah, d'une signification plus générale. Je la bénirai, elle cessera d'être stérile et tu auras d'elle un fils qui constituera ta véritable race, de laquelle sortiront des princes et des rois. » — Abraham était alors âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans et Sarah de quatre-vingt-dix. Il regarda cette bonne nouvelle comme un miracle éclatant de la part de Dieu, auquel il ne s'attendait pas. Sa reconnaissance envers Dieu fut égale à son étonnement et se croyant indigne de cette nouvelle promesse de sa part, il se borna à lui demander de conserver la vie à son fils Ismaël. « Je t'ai exaucé, lui dit le Seigneur, à l'égard d'Ismaël ; il vivra et sa race sera nombreuse et puissante, douze chefs de tribus seront à la tête de ses peuples. Mais l'heureux avenir d'Ismaël n'empêchera pas que dans cette année tu n'aies un fils de Sarah que vous appellerez Isaac, auquel je maintiendrai l'alliance que j'ai contractée avec toi et qui jouira des bénédictions que je t'ai données.» A la suite de cette consolante vision, Abraham se conforma à l'ordre de Dieu, en opérant sur lui-même l'acte de

la circoncision, qu'il fit subir à Ismaël, son fils, alors âgé de treize ans et à tous les hommes au service de sa maison.

Peu de temps, après avoir exécuté l'ordre de Dieu, Abraham fut favorisé d'une nouvelle vision divine. L'Ecriture se borne à nous dire que le Seigneur lui apparut dans les plaines de Mambré, sans nous faire connaître le sujet de cette apparition. Nos docteurs y ont suppléé d'une manière allégorique, en disant que ce fut de la part de Dieu une visite bienveillante, pour s'informer de son salut après sa circoncision et lui témoigner sa satisfaction sur son dévouement à ses ordres. Au moment de cette marque de bonté de la part de Dieu, Abraham était assis à la porte de sa tente au plus fort de la chaleur du jour ; il était là pour attendre les passagers, pour leur offrir gratuitement l'hospitalité. Dans cette attente il éleva ses yeux et vit trois hommes qui s'approchaient de lui, s'adressant à l'un d'eux, Abraham lui dit : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, daigne t'arrêter ici et ne pousse pas plus loin ta route. » Quelle humilité ! quelle confiance de la part d'Abraham, envers des hommes qui avaient besoin de lui et qu'il ne connaissait pas !

Telle fut la générosité de ce saint patriarche qui savait bon gré aux personnes qui lui procuraient le plaisir de faire le bien. « Je vais, dit-il à ces passants, ordonner que l'on apporte de l'eau pour laver vos pieds, et qui servira à vous délasser de la route que vous venez de faire et ensuite vous vous reposerez à l'ombre des arbres qui entourent ma tente. Après

ce repos nécessaire à votre santé, je prendrai du pain pour votre repas, pour satisfaire votre appétit et soutenir votre cœur souffrant d'une longue fatigue.

« Je vais de ce pas à la bergerie choisir un veau que j'ordonnerai au domestique de préparer, et je chargerai Sarah, ma femme, de pétrir des gâteaux de farine; du lait et du beurre vous seront servis suivant le goût de chacun de vous. » — Ces étrangers, confus des bontés d'Abraham et en le remerciant, acceptèrent ses offres et lui dirent : « Fais comme tu as projeté. » Tout étant préparé, ils firent leur repas à l'ombre d'un bosquet, ayant auprès d'eux Abraham, qui était debout derrière eux pour les servir. Après un pareil accueil, ils demandèrent à voir Sarah, pour lui témoigner leur remerciement et les vœux qu'ils formaient en sa faveur. Sarah était alors à sa tente d'où elle s'écartait rarement, par modestie et par bienséance. Ils adressèrent à Abraham l'expression de leur reconnaissance, en lui prédisant que dans un an, sa femme Sarah lui donnerait un fils. Sarah qui était placée de manière à pouvoir entendre cette prédiction, qu'elle ne considérait que comme un simple souhait, dit en elle-même que ce ne pouvait être qu'une plaisanterie, que son âge ne lui permettait pas de croire que ces paroles fussent sérieuses. Elle était dans l'erreur, la nouvelle donnée à son mari était une inspiration divine révélée à Abraham, laquelle devait forcément s'effectuer, malgré l'âge avancé de sa femme, car rien n'est impossible à Dieu, lorsqu'il veut favoriser ses fidèles adorateurs.

Abraham et Sarah étaient dignes d'un pareil mi-

racle opéré en leur faveur. Sarah fut blâmée sur les doutes qu'elle avait conçus sur la possibilité de son enfantement. Après le repas et l'heureuse nouvelle donnée à Abraham, les trois étrangers portèrent leur regard sur Sodome, pour se diriger du côté de cette ville; deux d'entr'eux se rendirent à Sodome.

Ici l'Ecriture les qualifie de messagers. Abraham ne voulut pas les laisser partir sans les accompagner.

Le récit que nous venons de tracer fait naître naturellement la question de savoir quelle était la qualité de ces trois étrangers, qui reçurent un accueil si bienveillant de la part d'Abraham qui, malgré son grand âge, les combla de tant de prévenances jusqu'à les servir à table et les accompagner à leur départ, au fort de la chaleur d'un climat brûlant.

Cette question a exercé la sagacité des savants versés dans la connaissance des Saintes Ecritures. Trois opinions sont en présence à ce sujet :

La première, à la tête de laquelle se trouve le célèbre Maimonide, explique ce récit biblique comme l'expression d'une vision prophétique qu'eut Abraham après qu'il se fut conformé à l'acte de la circoncision, à ce grand acte de dévouement qui lui donnait de nouveaux titres à l'affection de Dieu. L'époque de la naissance d'Isaac lui fut annoncée dans cette vision par un des trois anges qui s'étaient présentés à lui sous la forme de trois voyageurs, qu'Abraham accueillit avec tant de bienveillance, ainsi qu'il le pratiquait toujours en toute occasion.

La seconde opinion, soutenue par Aben-Esra et Ral-

bac, prend ce récit à la lettre. Ces doctes commentateurs croient que ces trois étrangers étaient trois prophètes de ce temps, chargés chacun d'une mission divine qu'ils allaient exécuter et qu'ils effectuèrent.

La troisième opinion, qui est la plus généralement reçue, est celle de nos anciens docteurs qui disent que c'étaient trois anges revêtus des formes humaines, comme ceux qui se présentèrent à Agar, à Jacob, à Gédéon et à Manohé, sous la figure d'homme. Tous s'accordent à dire que ces étrangers mystérieux avaient chacun une mission spéciale à remplir auprès de Sarah, de Loth et de Sodome, où deux seulement d'entr'eux se rendirent pour s'acquitter de leurs missions.

Les habitants de Sodome et des villes adjacentes étaient couverts d'iniquités. Le cri de leurs victimes monta jusqu'au ciel. Dieu en juge équitable et impartial voulut s'assurer, avant de prononcer son arrêt, de la sincérité des plaintes, promettant son appui en cas d'innocence et menaçant de sa sévérité si le crime était avéré. La vérité, qui ne tarda pas à se manisfester, mit à découvert les vices infâmes de la généralité des gens de Sodome. Deux messagers célestes étaient arrivés dans cette ville, l'un avait pour mision de présider à sa destruction, l'autre de garantir Loth et sa famille des malheurs qui allaient survenir. Les deux messagers divins arrivèrent à Sodome au coucher du soleil. Loth était dans ce moment assis sur la porte de la ville, non comme juge, suivant l'usage d'alors, mais pour attendre les voyageurs dans

l'intention de leur offrir l'hospitalité, à l'exemple de son oncle Abraham. Ayant aperçu les deux messagers qui allaient entrer dans Sodome, Loth courut au-devant d'eux, les salua respectueusement, en s'inclinant à terre, et en les priant d'accepter sa table et son lit jusqu'au moment de leur départ. Ils refusèrent d'abord son offre, mais à force de sollicitations ils l'acceptèrent. Les gens de Sodome ayant appris que Loth avait donné asile à deux étrangers, s'attroupèrent en masse devant sa maison et le sommèrent de leur livrer les deux étrangers, pour assouvir sur eux leur passion brutale. Loth mit tout en œuvre pour les engager à se retirer et à ne faire aucun mal à des personnes qui étaient venues se mettre à l'abri sous son toit. A cette sage remontrance, il ne reçut que des injures et des menaces. On allait se porter à des violences contre lui, et il ne dut son salut qu'aux deux messagers qui, voyant le danger qu'il courait, le ramenèrent dans la maison et en fermèrent les portes. On chercha à les enfoncer, mais vainement, au point qu'ayant été frappés d'aveuglement, ces forcenés perdirent de vue la place où était la porte principale de la maison. La scène scandaleuse qui venait de se passer mit à découvert, aux yeux des deux messagers, les vices invétérés des habitants de Sodome. Ils déclarèrent alors à Loth leur mission divine, qui était de détruire Sodome et ses dépendances, et de le sauver lui et sa famille de la destruction; qu'il fallait qu'il prévînt tous les gens de sa maison des désastres qui allaient renverser la ville, en les engageant d'en sortir.

Les gendres de Loth, qui ne valaient peut-être pas mieux que leurs compatriotes, se moquèrent de cet avis, qu'ils ne crurent pas sérieux.

Au lever de l'aurore les deux anges pressèrent Loth de quitter la ville avec sa femme et ses deux filles qui lui restaient, sous peine de subir le sort des autres habitants. Loth parut un moment hésiter et retarder son départ ; les anges chargés de le protéger se saisirent de lui et l'amenèrent hors la ville, en lui recommandant de s'éloigner de la plaine et de fixer son séjour à la montagne. « Sois diligent dans ta marche, lui dirent-ils, et ne regarde pas en arrière pour être témoin du malheur des autres et pour ne pas être atteint comme eux par le feu du ciel qui va les dévorer. » La femme de Loth ne s'étant pas conformée à cette prescription fut asphyxiée par le feu céleste. Son corps devint aussi sec qu'une statue de sel.

Les crimes de Sodome et de ses voisins allaient recevoir leur juste châtiment, comme il arrive toujours à ceux qui s'écartent des voies de la justice et des sentiments gravés dans la conscience.

Dieu fit pleuvoir des cieux un déluge de feu et de soufre qui renversèrent Sodome et Gomorrhe et toutes les villes de la plaine, jadis si florissantes. Toute végétation disparut à la suite du fléau.

La seule petite bourgade Ségor échappa à la catastrophe, à la prière de Loth qui s'y réfugia. La mort subite de sa femme et les désastres incalculables du pays jetèrent l'épouvante dans le cœur de Loth, qui craignit que Ségor subit le sort des autres villes,

malgré l'assurance de l'ange qui avait promis que ce petit endroit serait garanti par rapport à lui. Loth, effrayé, sortit de Ségor avec ses deux filles et fut se loger dans une caverne pour être à l'abri du danger qu'il redoutait. Les filles de Loth croyaient que dans tout ce qui venait de se passer la race humaine avait péri comme au déluge. Pénétrées de cette fausse idée, elles imaginèrent le moyen de repeupler le monde en communiquant d'une manière intime avec leur père afin de faire revivre par là sa race.

Le dessein des filles de Loth, contraire aux lois naturelles et sociales, ne pouvait s'accomplir qu'en privant leur père de sa raison ; pour cela elles eurent recours au vin qu'elles lui firent boire pour l'enivrer. Privé, dans cet état, de discernement, il satisfit involontairement au désir de ses filles qui, toutes deux devinrent enceintes, et enfantèrent chacune un fils. L'aînée donna au sien le nom de Moab, faisant connaître par là qu'elle l'avait eu de son commerce avec son père. La cadette, plus réservée, l'appela Ammon, ou fils de mon peuple. Telle fut la basse origine des Moabites et Ammonites, voisins et ennemis acharnés d'Israël.

Ce récit, rapproché de celui de la naissance d'Isaac, fait ressortir l'origine noble du peuple de Dieu, issu du père des croyants et du plus grand sage de son siècle.

Abraham n'ayant pu obtenir le pardon des villes coupables auprès du Seigneur dont il avait sollicité l'indulgence, fut témoin le lendemain matin du désastre qui fondit sur elles et qui anéantit toutes celles

de la plaine. Il était dans ce moment en prière devant le Seigneur qui avait préservé Loth du malheur général en faveur de lui.

Abraham, par des motifs de convenance, quitta l'endroit où il était et fut s'établir à Gérare, ville des Philistins où régnait Abimélech, leur roi.

Sarah, femme d'Abraham, suivit son mari à Gérare et se déclara sa sœur au lieu de sa femme. Abimélech, croyant pouvoir l'épouser, la fit enlever; mais Dieu qui connaissait les intentions pures de ce roi le prévint, en songe, que Sarah était mariée à Abraham et qu'il fallait la lui rendre, sous peine de mort, qu'Abraham prierait pour lui et qu'alors sa vie serait en sûreté. Abimélech obéit à Dieu et fut comblé de ses faveurs.

Abimélech, plein d'estime pour les vertus d'Abraham, et reconnaissant que ce sage patriarche était entouré de la protection divine, chercha à s'unir avec lui par une étroite amitié. Il se justifia d'abord de sa conduite à l'égard de Sarah, qu'il avait cru être sa sœur, ainsi qu'elle l'annonçait et que lui-même l'assurait; que, dans cette croyance, il pensait que sa qualité de roi lui donnait le droit de la prendre pour femme; que Dieu à qui rien n'est caché, connaissant l'innocence de ses sentiments, le détourna de son projet d'union avec elle et ne lui permit pas de l'approcher. Abraham, de son côté, se justifia auprès d'Abimélech de la qualification de sœur donnée à sa femme : « Elle est véritablement ma sœur du côté de mon père et non de celui de ma mère. Ma destinée étant de parcourir diverses places, pour

la nourriture de mes troupeaux, je craignais de rencontrer des hommes qui, dépourvus de la crainte de Dieu, attentassent à ma vie pour s'approprier ma femme; c'est pourquoi j'avais recommandé à ma femme de dire partout que j'étais son frère. » Les explications fournies de part et d'autre furent acceptées avec confiance des deux côtés. Abimélech voulut prouver à Abraham toute son estime en lui faisant de riches présents en troupeaux et en esclaves des deux sexes. Il lui donna aussi mille pièces d'argent pour l'achat d'un voile destiné à couvrir la face de Sarah, afin de la garantir de tout danger extérieur à cause de sa beauté. Abraham, de son côté, pria Dieu en faveur d'Abimélech et de sa maison, qui furent guéris par cette prière des infirmités dont ils étaient atteints.

Dieu, qui avait promis à Sarah la naissance d'un fils qu'elle aurait dans un an, réalisa sa promesse. Sarah ayant conçu, enfanta un fils à Abraham âgé alors de cent ans. Huit jours après la naissance de cet enfant si désiré, Abraham le circoncit, ainsi que Dieu le lui avait ordonné. Abraham donna le nom d'Isaac à l'enfant qui venait de lui naître et dont Dieu avait désigné le nom par avance. La naissance miraculeuse d'Isaac combla de joie ses parents. Sarah, sa mère, exprima toute celle qu'elle ressentait en disant: « Dieu m'a réjouie, il n'y avait que lui qui pût dire à Abraham que Sarah allaiterait un fils dans sa vieillesse. » L'enfant nourri par sa mère grandit et son tempérament robuste permit de le sevrer, se trouvant alors à l'abri des dangers de la première en-

fance. Abraham fit un grand festin pour célébrer cet heureux moment.

Le bonheur d'Abraham était complet, deux rejetons étaient destinés à perpétuer sa race et à hériter de ses vertus et de ses richesses. Il jouissait dans le pays de l'estime et de la considération de tous les habitants et en particulier de l'amitié du roi, qui, pénétré de son mérite, voulut bientôt contracter avec lui une alliance dans le présent et dans l'avenir. Rien ne paraissait manquer à la félicité de ce saint patriarche, mais dans ce bas monde la douleur est souvent à côté de la joie. Celle d'Abraham fut troublée par une querelle survenue entre ses deux enfants, qui paraissait d'abord n'être qu'un jeu et qui cependant avait un motif sérieux. Il s'agissait entre le fils d'Agar et celui de Sarah de l'héritage de leur père. Chacun faisait valoir ses droits, Ismaël comme premier né d'Abraham, Isaac comme fils de sa véritable femme. Sarah, présente à cette discussion enfantine, la prit au sérieux et craignit pour l'avenir de son fils. Elle fit part de ses craintes à Abraham en lui imposant l'obligation de congédier sa servante et son fils, qui avait la ridicule prétention d'être préféré à Isaac dans sa succession. Abraham qui affectionnait ses deux enfants reçut avec peine cette communication, surtout l'exigence de Sarah d'écarter Ismaël de chez lui. Un père ne se sépare pas sans peine de ses enfants, et Abraham était embarrassé dans la conduite qu'il devait suivre dans cette délicate occasion. Dans sa perplexité, Dieu vint à son aide. « Ne crains pas, lui dit-il, d'obéir aux intentions de Sarah, elles sont

conformes à ma volonté et c'est moi qui les lui ai inspirées, car c'est Isaac qui constituera ta véritable postérité. Quant au fils de ta servante, ne t'en inquiète pas, je le protégerai et j'en ferai le chef d'une nombreuse nation, ainsi que je te l'ai déjà promis. »

Cette inspiration divine ayant calmé l'esprit d'Abraham, il se hâta de remplir les intentions de Sarah. Il se leva de bon matin et fit préparer du pain et de l'eau, il plaça l'enfant et les provisions sur les épaules d'Agar, jusqu'à ce qu'elle fut arrivée à l'endroit qu'il avait dû lui indiquer. Agar ne connaissant pas la route qu'elle devait suivre, s'égara dans le désert de Beersabé. La chaleur de ce désert excitant la soif, l'outre d'eau qu'elle portait fut bientôt épuisée, et l'enfant privé de boisson était presque mourant. Le voyant dans cette triste situation, sa sensibilité de mère ne lui permit pas d'être témoin de sa mort. Elle eut soin de le placer à l'ombre d'un arbre et s'éloigna de lui à une distance égale à la portée d'un arc. Abandonné ainsi de sa mère qui manquait de cœur, l'enfant ne put retenir ses larmes et y donna cours en poussant de grands soupirs. Dieu eut pitié de sa position déplorable et ayant ouvert les yeux d'Agar, lui fit entrevoir un puits où elle puisa de l'eau et en abreuva son enfant, qui revint à la vie protégé par Dieu. Les forces et la taille d'Ismaël se développèrent et le rendirent fort à manier l'arc. Il établit sa demeure au désert de Pharan. Sa mère, qui était égyptienne, lui donna pour épouse une femme de son pays.

En ce même temps le roi de Gérare, accompagné

de Pichal, chef de son armée, vint trouver Abraham et lui dit : « Dieu est avec toi et te protége dans tout ce que tu fais, mon désir est de contracter avec toi une alliance solide qui s'étende jusqu'à ma troisième génération, j'espère que tu l'approuveras et que tu me la garantiras sous serment, tu connais les services que je t'ai rendus et le bon accueil que t'a fait mon pays d'après ma volonté, tu es trop juste pour ne pas te rappeler la bienveillance avec laquelle j'ai usé envers toi, les hommes tels que toi ne sont jamais ingrats. » Abraham, attaché de cœur à Abimélech, accepta sa proposition et lui jura d'observer l'alliance qu'il désirait et qui fut contractée immédiatement. Abraham cimenta cette alliance par un présent de bœufs et de brebis qu'il fit à Abimélech. En dehors de ce présent, Abraham disposa en particulier sept brebis femelles, dont Abimélech lui demanda la signification : c'est pour servir de témoignage au puits que j'ai creusé dans cet endroit, qui prit alors le nom de Bersabé, ou le puits des sept ou celui du serment. Abraham s'établit à Bersabé, y planta un bosquet et y prêcha l'existence d'un seul Dieu, maître du monde. Abraham pouvant proclamer en liberté ses saines opinions dans la terre des Philistins, y fit un long séjour.

Dieu avait depuis longtemps promis à Abraham une longue et heureuse vieillesse. Cette promesse ne pouvait manquer de se réaliser, le Seigneur ne promet jamais en vain le bien qu'il destine à ceux qui en sont dignes.

Abraham, arrivé à l'âge de cent-trente-sept ans,

conservait la force et la vigueur de la jeunesse qui ne l'abandonna qu'au terme de sa carrière, pleine de vie et de félicité, juste salaire de ses vertus.

Aux avantages d'une santé robuste, ce saint patriarche joignit ceux de l'estime générale de ses concitoyens, bien qu'étranger chez les Philistins. Abimélech, leur roi, lui avait voué une amitié inaltérable, scellée par une alliance longue et solide. Protégé par ce roi et respecté de son peuple, Abraham prospéra dans son industrie qui s'accrut à raison de la facilité qu'il trouvait dans un pays ami et abondant en pâturages. Du côté de sa famille, Abraham éprouvait toutes les satisfactions qu'un bon père peut désirer. L'harmonie était rétablie entre ses deux fils. Ismaël était établi depuis longtemps et avait déjà de nombreux enfants.

Isaac non encore marié, se livrait assidûment à l'étude, guidé par son père et par les hommes marquants de cette époque, tels que Sem et Héber, qui vivaient encore. Sous de tels maîtres, Isaac ne pouvait que marcher dans les voies de son digne père. A tant de motifs de satisfactions, ajoutez ceux d'une conscience pure, exempte de tout blâme et sincèrement dévoué à son Dieu et à ses semblables. Telle était alors l'heureuse position d'Abraham. Dieu pour montrer au monde la foi solide du patriarche et son dévouement sans bornes à ses volontés, choisit le moment de sa plus grande prospérité, pour le soumettre à une dernière épreuve qui aurait pu ébranler sa croyance, si elle avait été moins enracinée dans son cœur. Dieu savait que son fidèle serviteur sortirait

victorieux de cette nouvelle et dure épreuve, et que son sublime dévouement serait un puissant motif pour le bénir de rechef dans sa personne et dans sa postérité. Ce fut dans cette pensée que Dieu, dans une vision prophétique, commanda à Abraham de lui offrir son fils Isaac en sacrifice. « Prends, lui dit-il, ton fils unique Isaac, que tu aimes tendrement et va à la terre de Moria, à l'une des montagnes que je t'indiquerai, pour m'être offert en holocauste. » Cet ordre sévère pour un père sensible comme l'était Abraham, fut reçu par lui avec une entière soumission. Dieu lui avait donné Isaac par miracle, c'était sa propriété avant la sienne dont il pouvait disposer à son gré. Pénétré de cette sublime pensée, Abraham fit taire ses affections, pour n'accepter que son devoir envers le Souverain maître de notre vie. Il se hâta donc de suivre l'ordre qu'il venait de recevoir et sans hésiter, il se leva de bon matin à la première lueur de l'aurore. Il prépara sa monture, prit avec lui deux de ses domestiques avec Isaac, son fils, et du bois qu'il fendit, qui fut porté par Isaac et destiné pour l'holocauste. Abraham, de son côté, prit du feu et un couteau et tous ensemble s'acheminèrent vers l'endroit que Dieu lui avait désigné. Au troisième jour de marche, Abraham aperçut de loin le lieu indiqué, il dit à ses domestiques : « Arrêtez-vous ici avec l'âne qui avait servi de monture, et moi et l'enfant nous irons nous incliner devant Dieu et nous retournerons ensuite vers vous. »

Abraham ne voulut pas que ses domestiques fussent témoin de l'acte déchirant qui devait avoir lieu

et dont ils n'auraient pas compris la signification, vu les bornes de leur intelligence. Les préparatifs faits par Abraham faisaient sentir à Isaac que son père allait offrir un sacrifice au Seigneur; le bois, le feu et le couteau ne lui laissaient aucun doute, mais ce qu'il ne comprenait pas, c'était l'absence de l'agneau qui devait servir de victime, il en demanda la raison à son père qui, touché de cette demande, eut recours à une réponse à double entente. « Dieu, lui dit-il, pourvoiera à l'agneau et à défaut tu le remplaceras. » Isaac comprit alors qu'il y allait de sa vie, il n'en fut point affecté, il allait obéir à la volonté de son père, inspiré par Dieu auquel il devait son existence. Le sacrifice de sa vie était pour lui un devoir sacré. Pénétré de ce pieux et sublime sentiment, Isaac se laissa attacher par son père, qui le plaça sur l'autel qu'il venait de construire et qui devait lui servir de bûcher. Le sacrifice allait être consommé, le couteau était prêt à frapper la victime, un instant suffisait, pour que le malheureux père fut privé de son fils chéri, immolé de ses propres mains. Mais la justice divine dans sa sagesse en avait ordonné autrement. Dieu qui a en horreur les sacrifices humains et qui n'avait voulu qu'éprouver la foi d'Abraham et son entière soumission à ses ordres, lui envoya un ange pour arrêter son bras prêt à frapper son fils. « Abraham ! lui dit le messager céleste, ne touche pas à l'enfant, garde-toi de lui faire la moindre blessure, l'expérience est maintenant faite et il est reconnu que tu possèdes la crainte de Dieu au-dessus de toutes ses créatures, même de celles qui, comme moi, en-

tourent son trône. C'est pourquoi le Seigneur te bénira et multipliera ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. »

Abraham ne devait pas quitter le mont Moria sans y faire un acte de dévotion. Dieu lui ménagea la vue d'un bélier, dont les cornes étaient embarrassées dans un buisson. Abraham le prit et le fit monter en holocauste en place de son fils. Le dévouement que venait de manifester Abraham fut si agréable à l'Eternel, qui daigna du haut des cieux lui témoigner sa satisfaction et lui confirmer par serment les paroles et les bénédictions prononcées par son ange. Dieu ajouta à Abraham : « Parce que tu as obéi à ma voix et que tu n'as pas refusé de m'offrir ton fils unique, que je ne t'avais demandé que pour éprouver ton zèle, eh bien ! sache que ce fils sera comblé de mes faveurs et que ta postérité, victorieuse de ses ennemis, sera en honneur et en louange chez toutes les nations de la terre. »

Ainsi que nous l'avons dit, ce fut sur le mont Moria que cette scène remarquable, par son objet et son heureux résultat, venait de se passer. Abraham dans l'intime conviction que Dieu effectuerait la promesse qu'il venait de lui faire, appela cette place le *Seigneur verra,* c'est-à-dire que de cette terre où fut plus tard construit le temple de Jérusalem, sa gloire se manifesterait et que sa providence comblerait de faveur sa race.

Abraham quitta Moria et fut retrouver ses domestiques, qui s'étaient arrêtés au pied de la montagne.

Tous ensemble retournèrent à Bersabé, lieu de leur demeure.

En suivant l'ordre chronologique, le récit de la mort de Sarah aurait dû être placé immédiatement après ce qui s'était passé à Moria. Le texte sacré a voulu nous faire connaître auparavant la famille du frère de notre patriache, de laquelle naquit Rebecca, qui devait être plus tard la femme d'Isaac.

Peu après son retour de Moria, Abraham apprit la triste nouvelle de la mort de Sarah, sa femme. Cette mort fut devancée, suivant la tradition, par l'émotion qu'éprouva Sarah en apprenant le danger qu'avait couru Isaac, prêt à être sacrifié par son père. Le sentiment maternel bouleversa son existence et en trancha le fil. Sarah avait vécu cent vingt-sept ans et habitait Hébron dans la terre de Canaan où elle mourut. On ignore pourquoi elle n'était pas avec son mari à Bersabé. L'on croit qu'Abraham étant dans l'intention de quitter le pays des Philistins pour venir fixer sa demeure dans la Terre Promise, envoya sa femme à Hébron pour chercher une place propice à l'exploitation de ses nombreux troupeaux, et qu'arrivée à Hébron elle y expira. Dès qu'Abraham apprit la mort de sa vertueuse femme, il vint à Hébron pour y manifester sa douleur et donner cours à ses larmes, sur ce déplorable événement. Après avoir payé ce tribut à la mémoire de sa femme, Abraham s'occupa de sa sépulture. Il assembla à cet effet les principaux du pays, et leur dit : « J'habite votre pays et ne suis pourtant qu'un étranger ; je ne possède aucun terrain pour y porter mon mort, dai-

gnez m'en accorder un parmi vous où je puisse établir un tombeau de famille pour y déposer les restes de ma regrettée femme, auprès de laquelle je serai moi-même enseveli. » L'assemblée accueillit avec bienveillance sa demande et lui dit : « Tu es parmi nous un chef éminent, choisis le meilleur de nos sépulcres, personne ne s'oppose à ce que tu y ensevelisses ton mort. » La sépulture était en honneur chez les anciens. La plupart des familles avaient leur tombeau particulier qui leur rappelait le souvenir de leurs parents auxquels ils devaient être réunis un jour, et, par respect pour la figure humaine créée à l'image de Dieu, on embaumait les morts pour les garantir des funestes effets de la putréfaction, si prompte dans les climats chauds. Abraham satisfait de la réponse de l'assemblée des Hitéens, la remercia en s'inclinant à terre. Il la pria en même temps d'engager Ephron, fils de Sohar, de lui céder moyennant finances et espèces de bon aloi, la grotte de Marpéla qui était à l'extrémité de son champ. L'on pense assez généralement qu'Abraham donna la préférence au sépulcre du champ d'Ephron aux autres places du pays à cause de l'idée que l'on avait alors, qu'Adam et Ève y avaient été ensevelis, comme plus tard y furent placés après leur mort Abraham et Sarah, Isaac et Rebecca, Jacob et Léa. Nos docteurs ont adopté cette opinion. Quoi qu'il en fut, Ephron, qui faisait partie de l'assemblée des Hitéens, se prêta volontiers à la demande d'Abraham et avec des paroles en apparence généreuses, fixa le prix de sa propriété à quatre cents sicles d'argent, qu'Abraham lui pesa

en monnaie de cours. Ainsi fut consommée la vente de ce champ et tout ce qui en dépendait, en présence de l'assemblée des Hitéens qui reconnut Abraham en possession de ce champ. Ces formalités remplies, Abraham s'empressa de rendre les derniers devoirs à sa vertueuse et digne femme, aux funérailles de laquelle assistèrent les hommes les plus marquants du pays, qui avaient connu les éminentes qualités de l'épouse du saint patriarche.

La mort de Sarah fit un vide immense dans la maison d'Abraham, elle en était l'ornement, la lumière et souvent l'oracle, que le Seigneur inspirait. Isaac en perdant sa mère, perdit les soins dont elle l'entourait, ainsi que l'ardente affection et le vif amour qu'elle lui vouait. Isaac avait besoin d'une épouse qui le consolât de la perte de celle qui lui avait donné le jour. Isaac avait alors quarante ans et Abraham cent ans de plus. Dans cet âge avancé, ce saint patriarche sentit la nécessité d'établir son fils, privé du secours de sa mère et plongé dans une noire inquiétude. Abraham aurait pu choisir dans le pays qu'il habitait, une femme pour son fils, parmi les plus puissantes maisons de la contrée, qui se seraient estimées heureuses d'être alliées avec lui, mais il ne voulut pas mêler son sang avec celui de la race impure des Cananéens. Il savait que les enfants sucent, avec le lait, les bons et mauvais principes de celle qui leur donne le jour et les initie dans le monde.

Le caractère et les mœurs des filles de Canaan répugnaient à ses principes de morale et de piété. Isaac, par la suite, en fit la funeste expérience ; le

mariage d'Esaü avec les filles du pays lui causa tant à lui qu'à Rebecca d'amères inquiétudes.

Ce fut au sein de sa propre famille qu'Abraham porta ses vues pour marier Isaac ; mais cette famille, qu'il avait quittée depuis longtemps, était très éloignée de lui, elle habitait Haran, en Mésopotamie. L'âge très-avancé d'Abraham ne lui permit pas d'entreprendre un long voyage pour se rendre auprès de sa famille, pour lui demander une de ses filles en mariage, il se fit représenter par Eliézer, son ancien et fidèle serviteur, qui amena avec lui des chameaux chargés d'objets précieux, destinés à des présents pour la famille de son maître ; il fut suivi en même temps de plusieurs domestiques.

Abraham fit promettre sous serment à Eliézer, avant qu'il partît, qu'il n'irait pas ailleurs que dans sa famille prendre une fille pour son fils Isaac, et que dans le cas où la jeune fille refuserait de le suivre, il serait alors absous de son serment. Eliézer s'étant mis en route, arriva à Haran, ville de Nachor, frère d'Abraham. Il mena le soir ses chameaux, près d'une fontaine où les filles de la ville venaient alors puiser de l'eau. Eliézer qui avait appris d'Abraham d'attribuer à Dieu tout ce qui avait rapport aux destinées humaines, pria le Seigneur de le favoriser dans la mission que lui avait confiée son maître. Dans sa prière, il demandait à Dieu la faveur de trouver parmi les jeunes filles qui venaient puiser de l'eau au puits où il était, une d'entr'elles qui fut sage, bonne et prévenante, au point que s'il lui demandait à boire, elle s'empresserait de se conformer à sa

demande en lui offrant de plus, de puiser de l'eau pour ses chameaux. Cet acte de bienveillance serait pour lui une preuve que cette fille était digne de devenir l'épouse du fils de son maître. Cette épreuve de la part d'Eliézer dépendant du hasard, n'était pas tout à fait conforme aux instructions d'Abraham, d'aller dans sa famille demander une femme pour son fils, car il aurait pu arriver que la fille dont il signalait le mérite, fut étrangère aux parents de son maître. Mais Dieu qui protégeait Abraham, vint en aide à son serviteur dans l'accomplissement de sa mission. La première fille qui se présenta au puits, fut Rebecca, fille de Béthuel, fils de Nachor, frère d'Abraham. Elle portait une cruche sur son cou, qu'elle remplit et s'en fut ensuite. Eliézer courut après elle, l'atteignit et lui demanda de lui faire boire un peu d'eau à sa cruche, elle s'empressa de satisfaire à sa demande, elle vida sa cruche et puisa de l'eau pour ses chameaux, comme elle le lui avait offert.

Eliézer fut émerveillé de la bonté de la jeune fille, qui venait de lui donner une marque si éclatante de son bon cœur. Il augura alors du succès de son voyage, en voyant dans cette jeune fille des qualités propres à rendre heureux le fils de son maître. Mais avant de faire la moindre démonstration, il voulut s'assurer de son origine et savoir à qui elle appartenait, afin de ne pas s'écarter des ordres de son maître : « Quelle est ta famille, demanda le délégué d'Abraham à Rebecca, dont la beauté égalait la bonté de ses bonnes manières? » « Je suis, dit-elle, la fille

de Béthuel, fils de Nachor, frère d'Abraham. » Certain alors de la réussite de sa mission, il remercia le Seigneur de lui en avoir préparé les voies en lui donnant l'entrée dans la maison du frère de son maître. Il donna de suite à Rebecca une preuve de sa satisfaction, par un présent qu'il lui fit de bracelets et de boucles d'or. Avant de se rendre chez Béthuel pour lui demander Rebecca en mariage pour Isaac, il demanda à celle-ci s'il y avait dans la maison de son père le nécessaire propre à le recevoir avec sa suite. Rebecca ayant répondu affirmativement, prit le chemin de sa maison et apprit à sa famille tout ce qui s'était passé entr'elle et l'étranger venu de Canaan et qui était encore devant le puits. Laban, frère de Rebecca, ébloui par le riche présent fait par cet étranger à sa sœur, vint le trouver au puits et lui dit : « Béni du Seigneur, pourquoi restes-tu en dehors de la ville, viens à la maison, j'ai tout préparé pour te recevoir avec ta suite, ainsi qu'une place pour tes chameaux. » Eliézer et ses hommes suivirent Laban dans sa maison, l'on donna du fourrage aux chameaux et aux ânes et de l'eau pour laver les pieds des hommes ; usage pratiqué par ceux qui voyageaient dans le désert. Après ces préliminaires on servit la table pour les hommes. Avant de manger, Eliézer voulut faire connaître l'objet de sa mission ; s'adressant alors à la famille de Béthuel, lui dit : « Je suis le serviteur d'Abraham, le Seigneur a comblé mon maître de toutes sortes de biens et l'a favorisé en outre d'un fils, que lui a donné Sarah, sa femme, dans une extrême vieillesse. Ce fils mira-

culeux est l'héritier de son immense fortune. Arrivé aujourd'hui à l'âge de quarante ans, son père a jugé qu'il était temps de le marier et m'a envoyé ici pour vous demander votre fille en mariage. C'est dans sa famille qu'il m'a recommandé d'une manière expresse et solennelle, de prendre une femme pour son fils Isaac. Eh bien, cette femme je la trouve dans votre fille Rebecca. J'ai fait l'épreuve de ses vertus et elles ont répondu à mon attente. C'est ornée de ces mêmes vertus, que j'avais prié Dieu en arrivant à la fontaine de me présenter une fille pour le fils de mon maître. Ma prière a été exaucée par l'arrivée de Rebecca. J'ai trouvé en elle tout ce que j'avais désiré trouver; extérieur agréable, manières prévenantes, activité, dévouement, qualités et signes d'un bon cœur. C'est donc Rebecca que je vous demande et que Dieu semble avoir destinée pour femme au fils de mon maître. Si vous accueillez ma demande, dites-le moi de suite, car en cas de refus je chercherai ailleurs. » Le père et le frère de Rebecca lui répondirent: « Nous voyons, d'après ce que tu viens de raconter, que ce mariage est marqué par le ciel et que nous n'avons rien à y objecter; nous n'avons qu'à demander à Rebecca son consentement, condition indispensable pour l'établissement d'un bon ménage. » Rebecca interrogée à ce sujet dit: « J'irai avec cet homme. » Les parents auraient désiré la garder encore quelques jours chez eux, mais Eliézer leur fit sentir l'urgence de son prompt retour auprès de son maître, afin de lui annoncer le succès de son voyage. Le serviteur d'Abraham, avant de partir, fit de magnifiques pré-

sents à Rebecca et à sa famille. Celle-ci fit accompagner Rebecca par Débora, sa nourrice, et la combla de bénédictions au moment de son départ. Eliézer prit Rebecca et partit. Avant d'arriver, il vit de loin Isaac qui se promenait dans le champ et s'avançait devant lui; Rebecca lui demande : « Quel est cet homme qui vient au-devant de nous ? » Eliézer lui répondit : « C'est le fils de mon maître. » Elle s'inclina alors modestement sur son chameau, et, par bienséance, couvrit sa face d'un voile. A son arrivée, le serviteur d'Abraham rendit compte du résultat de sa mission à Isaac qui prit Rebecca et l'établit dans la tente de Sarah, sa mère ; elle devint ensuite sa femme qu'il affectionna tendrement et qui le consola de la perte de sa mère. Après l'établissement d'Isaac, Abraham se rappela que Dieu lui avait promis de le rendre père d'une multitude de peuples. Pour que cette promesse se réalisât, il était nécessaire, il était même indispensable que ce saint patriarche, quoique à un âge très avancé, prit une nouvelle femme pour que les desseins de Dieu en sa faveur s'accomplissent. Ce fut dans ce but qu'il épousa Cethura, dont l'origine nous est inconnue. Nos docteurs croient que c'était la même qu'Agar, qu'Abraham fit venir dans sa maison après la mort de Sarah. Abraham eut de Cethura six enfants qui devinrent par la suite chefs de peuplades, à l'exemple des douze enfants d'Ismaël qui furent tous chefs de tribus. Abraham dota largement les enfants de sa concubine et les établit dans diverses contrées de l'Orient. Isaac hérita de sa grande fortune. Abraham rempli de jours et rassasié de vie

s'éteignit sans souffrance ; son âme fut rejoindre celle des hommes justes qui l'avaient précédé dans le ciel ; il mourut âgé de cent soixante-quinze ans. Isaac et Ismaël qui s'étaient réconciliés du vivant de leur père, l'ensevelirent dans la grotte de Marpéla, à côté de Sarah, sa femme. Après la mort d'Abraham, Dieu bénit Isaac, qui fixa sa demeure au puits de Lachairoï, ou puits de ma Vision, ainsi que l'avait appelé Agar.

Nous avons raconté les principaux évènements de la vie de notre premier père ; nous allons maintenant résumer les éminentes qualités qui caractérisèrent ce saint et grand personnage, que l'histoire a placé justement au rang et à la tête des plus grands sages de l'antiquité.

Abraham, qualifié avec raison de père des croyants, profondément pénétré des merveilles de la nature, reconnut de bonne heure que ce ne pouvait être l'effet du hasard et qu'une première cause puissante et éternelle avait présidé à la création du monde ; que cette cause ne pouvait être qu'une, qu'immatérielle et indépendante de la matière qui était son ouvrage.

Abraham ne garda pas pour lui seul ces sublimes vérités, il fit tous ses efforts pour les propager dans le monde, entaché alors du faux culte des idoles. Ses saines doctrines et sa sage conduite lui valurent l'affection divine et le choix que fit l'Eternel de sa postérité pour être le dépositaire de la vraie croyance.

Au mérite de ses opinions philosophiques et religieuses, Abraham joignait d'autres qualités qui le faisaient estimer et révérer de ses contemporains. Il

était généreux, désintéressé, charitable et ennemi des discussions qui pouvaient amener un résultat fâcheux. Naturellement pacifique, il ne reculait pas pourtant devant le danger de la guerre lorsqu'il s'agissait de défendre le bon droit ou de venir en aide à ses parents ou à ses amis. L'amour de ses semblables était porté chez lui à l'excès, même pour des hommes peu dignes de son attention. Son intervention en faveur des gens de Sodome en est une preuve évidente. Enfin son dévouement à Dieu, qui était le fruit de ses profondes convictions, lui fit accepter avec résignation les plus dures épreuves auxquelles l'homme peut être soumis. Tant de sublimes qualités lui méritèrent le titre d'ami de Dieu et de serviteur fidèle du Très-Haut.

Telles furent les rares et éminentes qualités du vertueux patriarche dont nous venons d'essayer de tracer le portrait, que notre faible plume n'a pu qu'imparfaitement ébaucher. Une main plus habile pourrait mieux que nous montrer cette grande figure des temps antiques, comme un type accompli de perfection qu'aucun mortel n'a surpassé. Aussi la mémoire de ce sage patriarche a été de tout temps en vénération chez tous les peuples dont plusieurs se glorifient d'être issus.

Pour nous, Israélites, qui sommes fiers de l'avoir pour premier père, bénissons son souvenir et imitons ses vertus, nous serons dignes alors des bénédictions divines promises à sa race.

Isaac, ce noble rejeton d'Abraham que, par une faveur marquée du ciel, Sarah, sa femme, lui donna

quoique âgée de quatre-vingt-dix ans, et après avoir été stérile pendant toute la durée de son mariage, ce fils si désiré et prédit un an d'avance par un messager céleste, combla de joie ses parents. Nourri qu'il fut par sa mère, les facultés matérielles d'Isaac se développèrent rapidement et son intelligence s'accrut en proportion. Abraham, son père, sut mettre à profit les bonnes dispositions de son fils. Il devint lui-même son précepteur et l'initia de bonne heure dans la connaissance de ses sages et saines doctrines. Instruit par un tel maître et témoin de ses vertus, Isaac ne pouvait manquer de devenir sage et éclairé. Il sut, par son application à l'étude et par une sage conduite, répondre à l'attente de son père, en s'élevant aux sublimes connaissances qu'il avait cherché à lui inspirer.

Nos docteurs disent qu'Isaac était le portrait de son père et que tous ceux qui le voyaient étaient forcés de dire : אברהם הוליד אתיצחק (Abraham a engendré Isaac). Nos docteurs ont entendu par-là qu'Isaac était une copie parfaite de son père, tant au physique qu'au moral. Les rares qualités du fils d'Abraham l'ont placé au rang de second patriarche et lui ont mérité la faveur d'être inspiré du ciel et de recueillir les bénédictions promises à Abraham, son père. La première fois que le Seigneur communiqua sa volonté à Isaac fut à l'occasion d'une nouvelle famine qui se manifesta à la terre de Canaan où il habitait. Pour se mettre à couvert de ce fléau, il projeta de se rendre en Egypte, où régnait l'abondance. Son père avait pris ce même parti, dans une

pareille occurrence, oubliant que cette détermination faillit lui être funeste. Dieu, qui veillait sur Isaac, lui ordonna de renoncer d'aller en Egypte et de continuer d'habiter Gérare où il s'était d'abord rendu, comptant sur la protection d'Abimélech, roi des Philistins, allié de son père Abraham. La protection d'Abimélech, sur laquelle il comptait, lui fit plus tard défaut; mais celle de Dieu lui vint en aide, ainsi qu'il le lui avait promis en lui défendant de descendre en Egypte. « Continue, dit Dieu à Isaac, d'habiter l'endroit où tu es, je serai avec toi pour te préserver de la famine, et en te bénissant sur tout ce que tu feras, ma bénédiction s'étendra à ta postérité qui sera un jour en possession de la terre de tes habitations, comme je l'ai assuré à Abraham, ton père, en récompense de ses bonnes actions et de son obéissance à ma volonté et à l'observance de mes préceptes et de mes lois. » Isaac, se conformant à l'ordre de Dieu, habita Gérare. Les habitants de Gérare frappés de la beauté de Rebecca, et croyant qu'elle était la sœur d'Isaac, ainsi qu'il l'avait annoncé lui-même, pensèrent qu'elle plairait au roi et qu'il la prendrait pour femme. Le roi se rappelant ce qui lui était arrivé à l'égard de Sarah, ne fit cette fois aucune démonstration au sujet de Rebecca. Un jour qu'étant à son balcon, voyant qu'Isaac usait de familiarité avec sa prétendue sœur, il reconnut que c'était sa femme. « Pourquoi, dit-il à Isaac, as-tu dit que c'était ta sœur? Il aurait pu arriver que quelqu'un d'éminent parmi le peuple l'eut prise pour femme et tu aurais amené sur nous une faute grave. » Isaac lui répondit

que c'était pour se préserver de la mort qu'il avait usé de cet innocent mensonge, pratiqué auparavant par son père. Pour se rendre raison de la conduite de l'un et de l'autre, sur ce point, il faudrait connaître à fonds les mœurs d'une époque aussi reculée et à demi-barbare.

Ce n'était pas, sans doute, sans motifs raisonnables que nos premiers patriarches employèrent un moyen de salut que nous avons aujourd'hui de la peine à comprendre, dans l'état actuel de notre société. Abimélech qui valait mieux que son siècle et dont Dieu dans une pareille occasion reconnut l'intégrité de son cœur, ordonna à son peuple, sous peine de mort, de respecter la femme d'Isaac ainsi que sa personne. Isaac que Dieu avait béni en lui recommandant de ne pas quitter Gérare pour se rendre en Egypte, fut d'abord heureux et vit sa fortune s'accroître prodigieusement ; la terre qu'il cultivait centupla le produit de la semence qu'il y avait confiée ; ses troupeaux et les gens de son service devinrent nombreux. Sa position grandit tellement qu'elle inspira la jalousie des Philistins ; ils cherchèrent à nuire à Isaac en le chassant du pays, moyen pratiqué par la suite par les ennemis d'Israël, jaloux de son bien-être acquis par sa capacité dans les affaires. Les Philistins, pour satisfaire leur haine contre Isaac, représentèrent à Abimélech, leur roi, que cet étranger trop riche et trop puissant pouvait devenir dangereux pour lui et pour l'Etat. Abimélech naturellement bon commit la faiblesse de se prêter aux insinuations et vœux de ses sujets en ordonnant à Isaac de s'exiler.

Isaac, forcé de quitter Gérare, se réfugia dans la plaine appelée le Torrent de Gérare. Il croyait être à l'abri de la haine de ses ennemis, il en fut autrement. La jalousie des bergers de Gérare, qui voyaient en lui un puissant concurrent, ne le laissa pas tranquille dans sa retraite ; ils poussèrent la méchanceté jusqu'à combler tous les puits qu'avait creusés dans le temps Abraham, son père, et qu'Isaac rétablit en leur donnant le même nom, en l'honneur de la mémoire de son père. Les bergers de Gérare ne se bornèrent pas à ce méfait, ils contestèrent à Isaac la propriété des eaux qu'il avait trouvées pour le besoin de ses troupeaux, en lui disant : « Ces eaux nous appartiennent, tu ne peux pas en faire usage. » Le pacifique Isaac subit avec résignation, en changeant de place, la loi de ses adversaires. Il fit creuser un autre puits ; même opposition de la part des bergers qui cherchaient à faire périr ses troupeaux de soif. Isaac ne se découragea pas, et pour sauver son troupeau il fit creuser un autre puits qui fut plus heureux que les autres, soit par remords des bergers, soit par crainte de leur roi, qu'ils savaient avoir pour Isaac autant d'estime que de considération, comme nous allons le voir.

Isaac donna des noms aux puits que ses serviteurs avaient creusés au Torrent de Gérare, à raison des circonstances qui eurent lieu. Il appela le premier עשק Contestation, le second שטנה Opposition et le troisième רחבות Élargissement, en disant : « Dieu a élargi notre destinée et nous fructifierons sur la terre. » L'on a expliqué symboliquement l'histoire de ces

puits. Les deux premiers étaient l'image d'Israël dans la captivité, en butte à la persécution et aux avanies de ses ennemis qui lui contestaient non-seulement l'eau, mais encore l'air qu'il respirait ; le troisième désigne le progrès et l'émancipation future de l'espèce humaine annoncée par nos prophètes, époque à laquelle un seul Dieu règnera sur toute la terre et la fraternité parmi les hommes.

La famine ayant cessé à Canaan, Isaac revint à Bersabé. Dieu lui apparut dans la nuit et lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, ton père, sois sans crainte, car je suis avec toi, je te bénirai, je multiplierai ta postérité par rapport à Abraham, mon serviteur. » Isaac construisit là un autel, et, à l'exemple de son père, il proclama l'existence d'un seul Dieu. Abimélech reconnaissant ses torts à l'égard d'Isaac, et voyant que Dieu était avec lui dans tout ce qu'il faisait, vint le trouver dans sa demeure à Bersabé, accompagné d'une troupe d'amis et du chef de son armée, pour contracter une alliance avec lui. Isaac ne s'attendait pas à la visite d'un roi qui l'avait chassé de sa capitale ; il le reçut cependant avec tous les égards dus à un souverain ; mais il ne put lui dissimuler sa suprise de le voir arriver chez lui d'après la conduite qu'il avait tenue à son égard en l'obligeant de s'éloigner de ses Etats. La réponse d'Abimélech fut que ce ne fut pas par malveillance qu'il l'avait éloigné de son pays, mais seulement pour satisfaire à l'exigence de son peuple qui croyait que sa grande fortune avait été acquise à son détriment ; mais que reconnaissant maintenant que sa prospé-

rité était le résultat d'un honnête travail et surtout l'effet des bénédictions divines dont il s'était rendu digne, il venait solliciter son alliance pour effacer d'abord ses torts et pour avoir pour appui un homme qui, comme lui, était béni du Seigneur. « Tu ne dois pas oublier, continua à lui dire Abimélech, qu'en t'obligeant de quitter Gérare, nous avons respecté ta personne et tes propriétés et que tu as pu t'établir librement dans les environs de cette ville ; c'est en paix qu'a eu lieu ton départ et à l'abri de toute violence. Pendant ton séjour chez nous tu as reçu de nombreuses preuves de notre bienveillance ; tu es trop juste pour ne pas le reconnaître et pour ne pas accepter une alliance qui cimentera à l'avenir nos bons et anciens rapports. » Isaac, touché de la réponse affectueuse d'Abimélech, s'empressa d'accepter son offre, qui fut suivie d'un splendide festin et de la démonstration pacifique qui accompagna le roi des Philistins et sa suite à leur départ de Bersabé. Cet épisode prouve combien le patriarche Isaac était honoré dans le pays et l'influence qu'il devait y exercer. C'était la réalisation des promesses que Dieu lui avait faites, sinon en totalité du moins en partie, les autres étaient réservées à sa race qui les a recueillies après lui.

Nous avons déjà parlé, au sujet d'Abraham, du mariage d'Isaac avec sa cousine Rebecca, fille de Béthuel et sœur de Laban, l'Araméen ; nous avons maintenant à faire connaître les faits et les particularités qui suivirent cette union.

Isaac, comme nous l'avons dit, était âgé de qua-

rante ans lors de son mariage avec Rebecca qui était beaucoup plus jeune que lui ; elle resta pendant vingt ans stérile et Isaac s'en inquiétait autant qu'elle, tant il affectionnait sa femme, et son plus grand désir était d'en avoir des enfants. Il pria Dieu à ce sujet, et sa prière ayant été exaucée, Rebecca devint enceinte ; mais les cruelles souffrances qu'elle éprouvait dans sa grossesse lui firent presque regretter le désir qu'elle avait eu d'avoir des enfants ; elle pria le Seigneur de lui faire connaître la cause de ses grandes souffrances ; elle ne tarda pas à apprendre, soit par inspiration divine, soit par l'intermédiaire d'un prophète, qu'elle portait deux jumeaux dans son sein qui se heurtaient et s'entre-choquaient : symbole de leurs querelles à venir et qui devaient s'étendre à leurs descendants.

Rebecca étant arrivée au terme de sa grossesse, accoucha de deux jumeaux, ainsi que Dieu le lui avait annoncé. Le premier qui sortit de son sein avait la peau rouge, couverte de poils comme un homme fait, et auquel on donna le nom d'Esaü עשו c'est-à-dire fait. Le second sortit après, saisissant le talon de son frère, pour l'empêcher de sortir avant lui, et qu'à raison de ce on appela Jacob יעקב du mot עקב qui signifie en hébreu TALON. Jacob avait la peau blanche et lisse, comme presque tous les enfants de naissance.

Dans l'état ordinaire des choses, il y a toujours entre deux jumeaux beaucoup de ressemblance ; le contraire arriva aux deux jumeaux de Rebecca. Différents dans leur organisation matérielle, ils ne le

furent pas moins dans leurs facultés morales. Esaü était d'un caractère inquiet et sauvage, aimant à parcourir les champs et se livrant avec passion au plaisir de la chasse, qui s'accordait avec ses tendances cruelles. Son genre de vie lui faisait négliger la culture de son esprit, dont il se souciait peu. Par contre Jacob, son frère, était d'un caractère doux, d'une humeur égale, s'absentant rarement de la maison et se livrant tout entier à l'étude de la sagesse, sous la direction de son père et des hommes éclairés de son siècle, tels que Sem et Heber qui vivaient encore et qui avaient conservé les saines traditions des anciens patriarches.

Ce contraste des deux frères devait un jour les diviser ; c'est ce qui arriva bientôt. Jacob assidu auprès de sa mère et docile à sa voix, jouissait de sa vive affection ; Esaü procurait à son père les produits de sa chasse et les préparant suivant son goût, obtenait par là sa prédilection. L'on s'étonne, avec quelque raison, qu'Isaac, ce digne fils d'Abraham, dont les vertus rappelaient celles de son illustre père, se laissât dominer par la jouissance de sa bouche, au point de donner à Esaü la préférence de son amour. Nos docteurs prévoyant le reproche qu'on pouvait imaginer d'adresser à Isaac, à ce sujet, ont cherché à le justifier en détournant les mots כי ציד בפיו de leur signification littérale, en disant que c'étaient des pièges qu'Esaü par ses discours hypocrites tendait à son père, en simulant une piété exagérée pour captiver ses bonnes grâces. Il avait l'habitude de dresser des embûches aux animaux pour les sur-

prendre, il tâcha d'en faire autant à l'égard de son père. Aben-Esra cherche à justifier Isaac d'une manière plus conforme au texte sacré, mais il se base sur une hypothèse contestable ; il suppose qu'Isaac avait perdu sa fortune et qu'arrivé à un âge avancé et infirme, il avait recours à l'industrie d'Esaü pour se substanter, faute de moyens. Il s'appuie sur la prière de Jacob sortant de Bersabé avec son seul bâton demandant à Dieu du pain pour manger et un habit pour se vêtir.

L'extrême passion d'Esaü pour la chasse et ses courses habituelles pour prendre le gibier rendaient pour lui cet exercice fatiguant et parfois dangereux, comme il arrive pour toutes les passions trop vives. Les provisions lui manquaient souvent dans ses expéditions éloignées de sa demeure, la faim se joignait alors à la fatigue, menaçait son existence et lui offrait la mort en perspective. Ce fut un jour, dans cette dure situation, qu'il arriva dans la maison de ses parents accablé de faim et de fatigue. Il paraît que la position d'Isaac, son père, ne lui permettait pas d'avoir un ordinaire régulier. Jacob, son frère, était réduit à préparer lui-même ce dont il avait besoin, se bornant à des mets fort simples et fort communs : il avait fait cuire ce jour-là des lentilles et en avait fait un ragoût. Esaü, mourant de fatigue et d'inanition, ne trouvant rien dans sa maison pour satisfaire le besoin qu'il avait de manger, demanda à Jacob de lui faire goûter son ragoût, qu'il n'eût pas la force de nommer, le qualifiant de rouge-rouge, ce qui lui valut une seconde fois le nom d'*Edom*, qui

signifie rouge et que ses descendants portèrent sous le nom d'Iduméens.

Le peu de sympathie qui régnait entre les deux frères et le peu d'estime qu'ayait Jacob pour Esaü, à cause de sa mauvaise conduite et de sa vie vagabonde, le portèrent à demander à son frère le prix du service qu'il demandait. Esaü, jeune alors, ne possédait rien, si ce n'est son droit d'aînesse; eh bien! ce fut ce droit dont Jacob lui demanda la cession, pour prix des aliments dont il avait besoin pour restaurer ses forces défaillantes. Esaü, pressé par la faim qui le dévorait, consentit à la demande de son frère et lui vendit sous serment son droit d'aînesse, en retour d'un ragoût de lentilles que Jacob lui donna. Esaü, après avoir mangé et bu, s'en fut courir encore les champs, comme d'habitude, et fit peu de cas du droit qu'il venait de céder à Jacob.

En quoi consistait le droit de l'aîné dans ces temps reculés ? Rien ne prouve que l'aîné eût alors une double part dans les biens de son père ; cette règle ne fut établie qu'après la promulgation de la loi sinaïque. Il paraît qu'avant cette loi le père avait le droit de favoriser celui de ses enfants qui lui paraissait le plus digne, bien qu'il ne fût pas son premier né. C'est ainsi que Jacob accorda le droit d'aînesse à Joseph et non à Ruben, son aîné. Joseph lui-même fut témoin de la préférence de son père pour Ephraïn, à l'encontre de Manassé, quoique l'aîné. Ce n'était donc pas par intérêt pécuniaire que Jacob voulut acquérir d'Esaü son droit d'aînesse ; son but était d'hériter des bénédictions que Dieu avait promises à

son père et qui ne devaient se réaliser que longtemps après lui. Esaü, vendant son droit, n'avait pas foi aux promesses divines. Il n'était d'ailleurs pas digne de la mission qu'exerçaient alors les premiers nés ; cette mission consistait à remplacer le père dans la famille, en cas d'absence ou de mort. L'aîné devenait, dans ce cas, le chef de la famille ; il en avait le droit comme il en avait le devoir, dans sa qualité de maître ; c'était une espèce de magistrature domestique qu'il exerçait au sein de sa famille ; il avait de plus, sous le rapport religieux, la qualité de pontife de sa maison. Esaü n'avait pas les qualités nécessaires pour s'acquitter de cette noble et délicate mission ; sa vie agitée et aventurière qui l'éloignait de sa maison pour courir dans les champs, son peu d'instruction et sa morale relâchée étaient autant d'obstacles qui le rendaient impuissant à diriger la famille, en cas de besoin ; il sentait lui-même son incapacité en cédant à son frère son droit d'aînesse qui n'était, à ses yeux, qu'une charge pénible, dénuée de profit. Jacob, au contraire, était d'un caractère doux, affable et prévenant ; il ne quittait la maison que pour apprendre à connaître le monde et perfectionner son esprit. Son père et ses maîtres, en cultivant son intelligence, avaient gravé dans son cœur l'amour et la crainte de Dieu, base de toute instruction et de toutes les vertus sociales qui l'animèrent dans le cours de sa vie. Avec des dons si précieux, Jacob avait pu désirer le droit d'aînesse dont il était si digne d'accomplir les devoirs. Sa foi vive et ardente dans les promesses faites par l'Eternel à Abraham et

confirmées à Isaac, son père, l'excitait à mériter l'héritage de ces bénédictions et de les transmettre à sa postérité ; c'était là son désir et non une vulgaire ambition de fortune. Ce fut dans cette louable disposition d'esprit qu'il cherchait à obtenir la bénédiction de son père, que celui-ci destinait à Esaü, qui ne méritait pas cette haute distinction.

Isaac avancé en âge, ayant perdu la vue et craignant de quitter bientôt le monde, voulut, avant sa dernière heure, bénir Esaü qui avait su par ses soins ou par ses ruses captiver son excessive amitié ; il l'appela auprès de lui et lui dit : « Étant devenu très vieux et infirme, j'ignore le jour de ma mort, prends tes instruments de chasse et va dans les champs prendre du gibier que tu prépareras à mon goût et que tu m'apporteras pour soutenir mes forces défaillantes, tu recevras ensuite mes bénédictions avant que je meure. » Esaü obéit immédiatement à l'ordre de son père.

Rebecca avait entendu les paroles adressées par son mari à Esaü, vit avec peine que ce dernier allait recevoir les bénédictions paternelles au détriment de Jacob, qu'elle affectionnait plus particulièrement, à cause de ses vertus. Elle imagina un déguisement au moyen duquel Jacob recevrait avant Esaü la bénédiction de son père. Elle prévint Jacob de l'entretien qui avait eu lieu entre son père et Esaü. « Voici le conseil que je vais te donner pour obtenir avant Esaü la bénédiction de ton père : Va à la bergerie et choisis de là deux jeunes chevreaux gras et bons, je les préparerai suivant le goût de ton père et tu les lui pré-

senteras, afin qu'il te bénisse après les avoir mangés. Je placerai sur tes bras et sur une partie de ton corps la peau de ces deux chevreaux qui feront croire à ton père que tu es Esaü ; je vais aussi t'affubler de ses beaux habits afin de rendre le déguisement complet. » Il répugnait à Jacob d'employer un pareil moyen, contraire à la délicatesse de ses sentiments de justice, et craignant ensuite que si son père venait à reconnaître la fraude, de passer à ses yeux comme voulant l'induire à erreur et attirer sur lui sa malédiction au lieu de sa bénédiction. Rebecca qui, sans doute, pensait dans cette occasion suivre les intentions du ciel, qui, lors de sa grossesse, lui avait révélé que le plus grand de ses enfants servirait le petit, rassura Jacob sur ses scrupules et sur ses craintes; elle prit sur elle toute la responsabilité de la mesure qu'elle lui avait inspirée. Jacob n'osa pas insister ; il aurait cru manquer à sa mère de respect en rejetant son conseil. Muni du mets préparé par sa mère et revêtu du déguisement qu'elle avait imaginé, Jacob se présenta auprès de son père qui ne put le reconnaître, étant privé de la vue ; il lui témoigna d'abord sa surprise de la célérité qu'il avait mise à se procurer le gibier. Jacob lui répondit qu'il avait été favorisé par Dieu dans la rencontre du gibier. Cependant Isaac conservait des doutes sur l'identité de la personne qui se présentait à lui inopinément. Pour dissiper en partie ses doutes, il lui demanda s'il était bien son fils aîné Esaü. Jacob lui répondit oui. Cette réponse ne le rassura pas tout à fait, il le fit approcher pour le palper afin de s'assurer si sa peau était

conforme à celle d'Esaü. Rebecca qui avait prévu ce cas, y avait pourvu en plaçant sur les mains de Jacob les peaux des deux chevreaux préparés par elle. Isaac, presque convaincu de la sincérité de la personne, ne put s'empêcher de dire : « Les mains sont celles d'Esaü, mais la voix est celle de Jacob. » Il voulut encore avoir une dernière preuve en flairant l'odeur de ses habits, qui conservaient celle des champs fréquentés par Esaü. Ce nouvel examen mit fin à ses doutes, et, après avoir mangé et bu, il combla Jacob de toutes sortes de bénédictions célestes et terrestres. A peine Isaac eut fini de bénir Jacob qu'Esaü, de retour de la chasse, et après s'être conformé à l'ordre de son père, entra chez lui avec le produit préparé de sa chasse ; il invita son père à se lever du lit où il était couché et de manger du mets qu'il lui apportait, pour recevoir ensuite la bénédiction qu'il lui avait promise. A cette circonstance inattendue, Isaac éprouva une terrible surprise qui lui inspira une forte crainte : il reconnut alors qu'il avait été dans l'erreur en prenant Jacob pour Esaü. « Ton frère, lui dit-il, a usé de finesse ; il a pris la bénédiction que je te destinais. » Esaü poussa alors un grand cri et dit à son père que Jacob avait agi de la sorte en prenant d'abord son droit d'aînesse et ensuite sa bénédiction.

Esaü, après avoir exprimé ses plaintes contre Jacob, pria son père de le bénir aussi lui. Son père qui était plein d'affection pour lui, se serait rendu de bon cœur à son désir, s'il avait pu concilier la bénédiction qu'il avait donnée à Jacob, avec celle

qu'Esaü demandait ; mais il y avait impossibilité de les faire accorder ensemble. « Ton frère, dit Isaac à Esaü, a été béni par moi de la manière la plus ample et telle qu'il pouvait la désirer pour être heureux sur la terre ; je lui ai, en outre, donné la supériorité sur toi et sur tes descendants ; que puis-je donc aujourd'hui faire pour toi, mon fils ? Je ne puis annuler ma bénédiction qui recevra tôt ou tard son effet, j'en ai la conviction qui גם ברוך יהיה » Cette réponse arracha à Esaü des pleurs et de grands cris. Isaac touché des pleurs d'Esaü consentit à le bénir, en lui disant : tu possèderas un pays gras et fertile que tu sauras défendre et conserver par ton épée, après l'avoir conquis par ta bravoure ; mais tu seras sous la dépendance de ton frère et soumis à son autorité ; mais si jamais ses descendants s'écartent des lois divines, dont ils seront dotés un jour, tu pourras alors te plaindre et secouer le joug qui pèsera sur toi ou sur tes descendants.

La fierté d'Esaü fut blessée d'une pareille bénédiction qui l'assujettissait à son frère, contre lequel il conçut alors une haine mortelle, et forma le projet sinistre de le tuer. Il voulut cependant en différer l'exécution jusqu'après la mort de son père, ne voulant pas lui causer du chagrin pendant sa vie. Le respect filial était une vertu d'Esaü remarquée par nos docteurs, qui n'ont pu s'empêcher de le reconnaître, malgré leur légitime antipathie à son égard.

Le respect du père et de la mère est un des commandements du décalogue, c'est le lien qui attache

la famille et qui est une des principales conditions de sa prospérité.

Rebecca voyait avec douleur la division qui régnait parmi ses deux enfants et qui pouvait devenir funeste à l'un ou à l'autre ; elle se reprochait peut-être d'avoir été la cause innocente de leur mésintelligence, à la suite du conseil qu'elle avait donné à Jacob ; mais ces scrupules, à ce sujet, auraient été mal fondés. Elle n'avait été, dans cette occcasion, que l'instrument passif de la Providence dont les voies sont impénétrables, mais qui reposent toujours sur la justice. C'était Dieu qui avait voulu que Jacob reçut la bénédiction d'Isaac avant son frère, comme preuve de sa faveur justement méritée.

Les pensées criminelles d'Esaü ayant été connues de Rebecca, on ne sait comment, elle s'en alarma et prévint Isaac du danger que courait Jacob. Ils convinrent ensemble de prendre des mesures pour mettre Jacob à l'abri des atteintes du courroux d'Esaü. Ils décidèrent d'engager Jacob à se rendre à Haran auprès de Laban, frère de Rebecca ; celle-ci appela Jacob et lui dit :

« Ton frère Esaü, irrité contre toi, a projeté ta mort ; il en est déjà consolé ; fuis sa présence et rends-toi chez Laban, mon frère, à Haran, la nécessité l'exige ; ne m'expose pas à être privée de vous deux en un seul jour, car s'il te tue, la justice vengera sur lui ta mort ; ton absence calmera, j'en suis sûre, la colère de ton frère en oubliant ce que tu lui as fait ; j'enverrai te chercher alors. »

Isaac, à son tour, adressa une allocution pater-

nelle à Jacob l'engageant d'aller chez son oncle Laban et d'épouser une de ses filles : « Le moment est venu de te marier, lui dit-il, et tu dois savoir que ta mère a en horreur les filles de Canaan qui lui ont causé tant de chagrin ; elle préfèrerait la mort à la vie si tu devais prendre pour femme une d'entre elles.

Isaac, en même temps, confirma à Jacob sa bénédiction et en ajouta de nouvelles. « Pars, lui dit-il, le Dieu tout-puissant te viendra en aide et te dotera d'une nombreuse postérité qui héritera un jour de la terre qu'il a promise à Abraham, mon père. »

Esaü, instruit des paroles adressées par son père à Jacob qui, après l'avoir béni derechef, lui avait recommandé vivement de ne pas prendre pour femme une fille de Canaan, comme indigne de son alliance, Esaü reconnut alors la faute qu'il avait faite de s'allier avec elles, et, pour faire un acte agréable à son père, il ajouta au nombre de ses femmes Mahalath, fille d'Ismaël, son oncle. Cette conduite d'Esaü, dans cette occasion, prouve qu'il n'était pas dépourvu, malgré ses vices, de certaines bonnes qualités, ne fusse que son profond respect pour son père, que nous lui avons déjà reconnues. Il avait dû puiser cette vertu dans l'exemple de son père qui s'était dévoué au sien, jusqu'au sacrifice de sa vie, pour lui obéir. C'est une leçon donnée aux pères de famille de fournir de bons exemples à leurs enfants ; ces exemples ne s'effacent jamais entièrement dans leur cœur ; même chez les esprits les plus pervertis, il en reste toujours des traces sensibles.

Revenons maintenant à Jacob qui aimait trop ses

parents pour ne pas suivre leur sage et prudent conseil. Il se disposa à partir comme nous allons le voir.

Jacob sortit de Bersabé pour aller à Haran, non sans regret sans doute. Il quittait des parents qu'il chérissait et un pays béni de Dieu et promis en héritage aux descendants de ses ancêtres ; de plus, il partait seul avec peu de ressources pour un long voyage, n'ayant pour tout compagnon que son bâton, nécessaire à son âge alors assez avancé, mais il avait confiance en Dieu, et son espérance ne fut pas trompée. Jacob étant parti arriva près de Luza au moment où le soleil venait de se coucher. Il aurait pu se rendre encore dans cette ville pour y chercher un gîte, mais il préféra coucher en plein air, habitué qu'il était aux privations. Il prit seulement une des pierres de cet endroit pour y reposer sa tête. Le sage n'a pas besoin d'édredon pour s'endormir. Le calme de ses pensées apporte le sommeil à ses paupières. Jacob ne tarda pas à goûter les douceurs d'un sommeil réparateur, après une longue journée de marche dans un climat ardent. Il était à peine endormi qu'un songe rassurant s'offrit à sa pensée. Il voyait dans ce songe, ou pour mieux dire dans cette vision prophétique, une échelle dont le pied touchait la terre et dont la pointe arrivait jusqu'au ciel. Des anges montaient et descendaient les degrés de cette échelle au sommet de laquelle siégeait la Majesté divine.

Ce fut de cette région élevée que la parole de Dieu se manifesta à lui en ces termes : « Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham et d'Isaac, tes pères ; la terre sur

laquelle tu couches dans ce moment sera un jour le partage de tes descendants qui deviendront nombreux comme la poussière de la terre et se répandront dans les quatre coins du monde et par toi seront bénies toutes les générations de la terre. Quant à toi personnellement, je te bénirai et te garderai partout où tu iras et je ne t'abandonnerai jamais, sois certain que ma promesse s'accomplira. »

Jacob s'éveilla de son sommeil, et, pénétré de crainte et de respect, il s'écria : « La providence de Dieu remplit ce lieu et je l'ignorais ! Que cette place est redoutable, elle ne peut être qu'un temple de la divinité et une porte par où nos hommages arrivent jusqu'à elle. »

Jacob, préoccupé de ce songe mystérieux, se leva de bon matin, prit la pierre qui lui avait servi d'oreiller, l'érigea en monument, répandit de l'huile sur sa partie supérieure, afin de pouvoir la reconnaître plus tard. Il donna le nom de Béthel à cette place qui auparavant portait celui de Luza.

Ce fut dans ce moment que Jacob, plein de reconnaissance envers Dieu pour les promesses qu'il venait de lui adresser, fit vœu de consacrer à son service la dîme de tout ce qu'il pourrait acquérir par la suite.

L'explication de l'échelle que vit Jacob dans son songe a exercé la sagacité de nos anciens docteurs et de nos philosophes religieux. Les premiers l'ont prise littéralement et disent que les anges qui montaient sur cette échelle étaient ceux qui présidaient

aux destinées de la terre de Chanaan, qui l'avaient accompagné jusqu'à Béthel, et que ceux qui descendaient venaient lui servir d'escorte jusqu'à sa destination. Nos sages docteurs ont dû entendre par là que les vertus de ce saint patriarche ne se démentiraient jamais, quel que fût le pays qu'il habitât, et que partout elles lui serviraient de bouclier et de défense. Nos théologiens philosophes ont expliqué symboliquement la vision de cette échelle mystérieuse. Les uns y ont vu une allusion aux phénomènes dans l'ordre physique et moral qui régit le monde sous la dépendance de l'Être souverain. Les autres ont cru y remarquer l'enchaînement des diverses causes agissantes dans la nature au-dessus desquelles il y a une première cause puissante et éternelle qui dirige leur action suivant des lois fixes et immuables qu'elle a établies en créant le monde. D'autres enfin ont regardé cette échelle comme l'image de la fortune qui abaisse et élève tour à tour ses favoris, mais qu'au-dessus de cette puissance capricieuse il y a un pouvoir souverain et tout-puissant qui corrige, réforme et casse tôt ou tard ses arrêts lorsqu'ils ne sont pas conformes à la justice et à l'équité.

Jacob, rassuré par la vision qu'il venait d'avoir, se hâta de quitter Béthel et se dirigea du côté de l'Orient. Son esprit satisfait rendit ses pieds tellement légers, qu'il semblait les porter au lieu d'en être porté. C'est l'expression dont se sert l'Écriture dans cette occasion. Après une longue marche, Jacob arriva près de Haran. Avant d'entrer dans la ville, il vit sur la route trois troupeaux de brebis avec leurs ber-

gers, se reposant auprès d'un puits couvert d'une grosse pierre. Jacob, s'adressant à ces bergers, leur dit : « Mes frères, d'où êtes-vous ? »

L'expression bienveillante dont il qualifia ces hommes est digne de remarque. Ce saint patriarche, ce serviteur du vrai Dieu, ne craint pas de donner le doux nom de frères à des bergers idolâtres. Dans notre siècle de lumières, l'exemple de notre pieux patriarche est loin d'être suivi partout. Il est encore des hommes arriérés et intolérants qui regardent au-dessous d'eux tous ceux qui ne pensent pas comme eux en fait de religion, comme si la différence d'opinion religieuse pouvait effacer l'origine commune qu'il y a parmi les hommes. Pourquoi oublier que nous dérivons tous de la même source, que nous sommes taillés du même rocher et pétris du même limon ? Le prophète qui a dit : חלא אב אחד לכלנו il n'y a qu'un père parmi nous tous, a proclamé un des grands principes de la fraternité humaine. Le grand sanhedrin, en consacrant ce principe dans l'une de ses réponses aux questions de Napoléon Ier, a rendu hommage à la vérité de nos doctrines religieuses sur ce point. Si telles sont nos maximes à l'égard de l'humanité entière, combien le devoir qu'elles nous imposent doit nous pénétrer d'amour pour les Français de tous les cultes ! C'est à la France que nous devons notre régénération politique, c'est elle qui nous a relevés de l'abjection dans laquelle nous plongeaient l'ignorance et le fanatisme des temps passés. Puisse son exemple, qui a été imité dans plusieurs États civilisés, se propager partout et effacer les pré-

ventions injustes que l'on conserve mal à propos contre les descendants d'Israël !

Revenons à notre sujet.

Jacob apprit par la réponse des bergers qu'ils étaient de Haran. Alors Jacob, en parent affectueux, leur demanda s'ils connaissaient Laban et s'il se portait bien. Leur réponse fut affirmative, et ils ajoutèrent que Rachel, sa fille, allait arriver à la tête de son troupeau. Jacob, en homme d'ordre et de sévère moralité, se permit quelques observations envers ces bergers sur l'empressement qu'ils mettaient à faire rentrer leurs troupeaux. « Le jour est encore grand, leur dit-il, faites boire vos troupeaux et ramenez-les paître. » Ils se justifièrent en disant qu'ils étaient obligés d'attendre l'arrivée d'autres bergers pour les aider à enlever la pierre qui était au-dessus du puits, ne pouvant seuls la faire rouler. Pendant cet entretien, Rachel était arrivée avec son troupeau. Dès que Jacob la vit, il lui déclara être son parent, fils de Rebecca, sœur de son père Laban. Après s'être fait connaître, Jacob embrassa tendrement Rachel, et, sans le secours de personne, il enleva la pierre qui était sur le puits et abreuva le troupeau de sa parente. Cet acte de force de sa part prouve assez celle dont il était doué, bien que déjà il fût avancé en âge.

Rachel s'empressa d'aller annoncer à son père l'arrivée de Jacob, son neveu. Laban fut à sa rencontre, l'embrassa affectueusement et l'amena dans sa maison. Jacob fit part à son oncle du motif de son voyage, ainsi que de sa fâcheuse position. Laban

l'occupa pendant un mois, et satisfait de son service, et témoin de son dénuement, lui demanda le salaire qu'il désirait gagner par la suite. Laban avait deux filles, l'aînée s'appelait Léa et la cadette Rachel. Jacob ayant été épris des charmes et de la beauté de Rachel, dit à Laban de la lui donner en mariage et qu'il le servirait gratuitement pendant sept ans. Laban accepta de bon cœur cette offre ; mais ce rusé personnage avait dans sa pensée un projet qu'il mit bientôt à exécution.

Le festin des noces de Jacob avec Rachel eut lieu, mais le soir même Laban ordonna d'amener Léa à la couche nuptiale au lieu de Rachel. Jacob ne s'aperçut que le matin que son beau-père l'avait trompé. Il lui en fit des reproches dont il crut se justifier en disant : « L'usage du pays n'est pas de marier la cadette avant l'aînée, sers-moi sept ans de plus et je te donnerai aussi Rachel. » Jacob, par amour pour Rachel, y consentit, et ce délai lui parut court tant il l'aimait. Ici on se demande comment se fait-il que Jacob, qualifié de parfait, s'attachât aux charmes et aux beaux traits d'une femme ? Ne savait-il pas que

שׁקר החן והבל היפי אשׁה יראת ה היא תתהלל

La grâce est fausse, la beauté est vaine, la femme qui craint Dieu mérite seule d'être louée. Sans doute que Jacob avait reconnu dans Rachel des vertus ornées de la beauté, et que, trouvant réunies chez elle ces deux conditions, son amour pour Rachel n'avait rien que de louable. Si, d'un autre côté, on s'étonne que Jacob épousât deux sœurs, nous dirons que cette union était permise aux descendants de Noé avant

la promulgation de la loi sinaïque. Notre sainte loi a prévu dans sa sagesse les inconvénients qui pourraient résulter de cette sorte d'union. Elle n'a pas voulu que deux sœurs pussent devenir rivales et affaiblir par là le sentiment de fraternité qui doit toujours régner entr'elles. La bonne harmonie entre parents est une des conditions de l'ordre social que la plus grande partie de nos ordonnances religieuses ont pour but de fortifier.

Léa, que Laban, par ruse, avait mariée à Jacob, ne jouit pas auprès de ce dernier de la même tendresse que Rachel, sa sœur ; mais, par compensation, Dieu eut pitié d'elle et la favorisa de la fécondité, tandis que sa sœur demeura longtemps stérile. Le bonheur de Léa inspira de la jalousie à Rachel. Ce vice est fréquent dans les familles lorsqu'il n'y a pas parité de bien-être parmi leurs membres. Rachel, malgré toutes ses vertus, ne fut pas exempte de ce défaut qui dépare en général l'espèce humaine. Pendant que Rachel était stérile, Léa donna à Jacob plusieurs enfants, ce qui augmentait le chagrin de Rachel qui aurait préféré la mort à la stérilité. A la fin et sans doute à la prière de Jacob, Dieu visita Rachel et la favorisa d'un fils qui fut par la suite l'ornement et le soutien de la famille de Jacob. Rachel donna à cet enfant le nom de Joseph, espérant que Dieu la doterait d'un autre fils.

Jacob, devenu père d'onze garçons et d'une fille, pensa, en homme prévoyant, à l'avenir de sa nombreuse famille ; jusque-là il n'avait travaillé qu'au profit de son beau-père qui avait abusé de sa sueur.

« Il est temps, dit-il à Laban, que je travaille dans l'intérêt de mes enfants, afin de les mettre à l'abri de la misère et leur assurer une position dans le monde. C'est un devoir que la nature et la société imposent à un homme sage et prudent. Jusqu'ici j'ai rempli auprès de vous toutes mes obligations et consacré tous mes soins à la garde de vos troupeaux, leur prospérité témoigne du zèle que j'ai mis pendant quatorze ans à votre service. Il est juste que je travaille maintenant pour les besoins de ma maison, vous ne sauriez me blâmer à cet égard. »

Laban qui, par expérience, avait appris à connaître le mérite de Jacob, consentit à l'associer à l'exploitation de ses troupeaux à des conditions que Jacob proposa et qui eurent l'entière approbation de son beau-père. Ces conditions furent que tous les agneaux et les chevreaux blancs qui naîtraient dans leurs troupeaux appartiendraient à Laban et ceux de couleur noire ou tachés de cette nuance seraient le partage de Jacob, qui se contentait par là de ceux qui avaient le moins de valeur à la vente. Laban avait reconnu qu'il y avait pour lui avantage dans cet accord et souhaita qu'il s'effectuât.

Mais l'expérience que Jacob avait acquise dans l'élève des troupeaux et la protection divine lui suggérèrent des moyens qui eurent pour lui un résultat favorable et qui contribuèrent à l'enrichir. Les enfants de Laban, témoins de la prospérité de Jacob, en furent jaloux et l'accusèrent de s'être enrichi au préjudice de leur père. Laban, de son côté, ne partagea plus la bienveillance qu'il avait eue pour lui

auparavant. Jacob, instruit des mauvais propos de ses beaux-frères et du changement des dispositions de Laban à son égard, résolut de le quitter et de se rendre auprès d'Isaac, son père. En prenant ce parti, il se conformait à la volonté de Dieu qui lui prescrivait d'aller à Béthel accomplir la promesse qu'il avait faite dans ce lieu à sa sortie de Bersabé.

Jacob avant de prendre un parti définitif au sujet de son départ de chez Laban, voulut avoir l'avis de ses femmes Rachel et Léa, à cet égard. Il les fit venir du champ où elles gardaient les troupeaux et leur dit : « Je vois maintenant que Laban, votre père, n'a plus pour moi les mêmes égards qu'il avait jadis. Cependant, vous savez que mon zèle et mes soins ont toujours été consacrés au progrès de ses troupeaux, l'ayant reconnu lui-même, en me retenant à son service au moyen d'accords convenus entre nous, auxquels il a souvent failli, en les dénaturant. Dieu qui me protégeait ne lui a pas permis de me nuire. Il m'ordonne de quitter le pays et de me rendre à Béthel pour y accomplir les vœux que j'ai formé lors de mon départ de la maison paternelle pour venir ici. Après avoir effectué mes promesses, Dieu m'ordonne aussi de me rendre auprès d'Isaac, mon père, que je n'ai pas vu depuis vingt ans. Dois-je reculer devant un ordre si formel et continuer à souffrir les injustices de votre père? Je vous ai fait appeler pour connaître votre opinion qui sera, j'en ai la certitude, conforme à la volonté divine. »

Rachel et Léa répondirent à Jacob : « Fais ce que Dieu t'ordonne. Nous n'avons rien à espérer de l'hé-

ritage de notre père qui nous a vendues à toi, pour le prix de tes services pendant quatorze ans, en nous considérant comme des étrangères et non comme ses filles. Ce que nous possédons par la faveur de Dieu est à nous et à nos enfants, et notre père n'a pas le droit de nous le ravir. Tu peux donc sans regret quitter sa maison, nous sommes prêtes à te suivre partout où tu iras. »

Jacob sortit de Haran accompagné de ses femmes, de ses enfants, de ses troupeaux, avec tout le matériel de sa maison, pour se rendre à Béthel et de là chez Isaac, son père, à la terre de Canaan, promise par Dieu à sa postérité.

Dès que Laban apprit ce départ, il en fut irrité, et prit ses enfants et ses parents pour aller avec lui à la poursuite de Jacob. Après sept jours de marche, il l'atteignit au mont qui prit plus tard le nom de Galaad. Un colloque sérieux s'engagea alors entre Jacob et Laban. Ce dernier demanda raison à Jacob de sa fuite précipitée et d'une manière furtive qui l'avait privé d'embrasser ses enfants avant d'en être séparé. « Tu les as conduits, lui dit-il, comme des prisonniers de guerre, tandis que je les aurais accompagnés avec plaisir et au son de la musique. En te conduisant ainsi, tu as manqué aux procédés que l'on doit avoir envers un père. C'est un acte de folie que tu as vraiment commis et que rien ne peut justifier, et qui mériterait une punition sévère, mais j'observerai l'ordre de Dieu, qui m'a dit en songe de ne te faire aucun mal. » Laban, continuant le cours de ses reproches, mais d'un ton moins sévère, lui

dit : « Je connaissais ton désir d'aller voir ton père après une longue absence ; la nature et le devoir de fils t'en imposaient l'obligation, mais ce que je ne puis comprendre, c'est le vol que tu as fait en partant des vieux objets de mon adoration. » Ce dernier reproche de Laban surprit Jacob et irrita souverainement sa colère. Lui, serviteur du vrai Dieu, accusé du vol d'idoles qu'il méprisait, qui connaissait leur néant, et qui aurait cru se souiller en les touchant seulement. Mais Jacob ignorait que Rachel eût fait ce larcin par des raisons à elle connues, et que l'histoire nous laisse ignorer. La pieuse et vertueuse Rachel n'avait pas, sans doute, l'intention de les adorer ; il est plus raisonnable de penser que, par là, elle voulut empêcher son père d'en faire un criminel usage.

Quoi qu'il en fût, Laban fit la plus sévère perquisition pour la recherche de ses idoles, il fouilla toutes les tentes de Jacob les unes après les autres, et ne trouva rien. Rachel les avait cachées de manière à ce qu'il ne put pas les découvrir. Après les vaines recherches de Laban, Jacob prit la parole, et, par un remarquable plaidoyer, il réfuta point par point les allégations de Laban, et prouva la futilité de ses arguments.

« Vous me reprochez, dit Jacob à son beau-père, mon départ précipité à votre insu, pouvais-je faire autrement ? Je connaissais vos dispositions et celles de vos enfants hostiles à mon égard, n'avais-je pas à craindre que vous y missiez obstacle et que vous retinssiez mes femmes, mes enfants et tout ce qui

m'appartient. Depuis vingt ans que je suis avec vous, j'ai appris à vous juger.

« Mettons en regard votre conduite et la mienne, et nos frères ici présents jugeront d'où vient le tort. Vous avez exigé de moi de vous servir pendant quatorze ans pour les deux filles que vous m'avez données en mariage ; depuis six ans seulement vous m'avez associé à vos affaires. Pendant ces vingt ans tout mon zèle et toute mon activité ont été consacrés à la prospérité de vos troupeaux. Mes soins assidus n'étaient rebutés par aucun danger, aucune fatigue, aucune privation. Je souffrais en silence l'ardeur du soleil pendant le jour et les rigueurs du froid durant la nuit. Le sommeil venait rarement restaurer mes forces. Loin de reconnaître tant de soins de ma part, vous me rendiez responsable des pertes résultant de cas fortuits et de force majeure. Les brebis mortes naturellement et celles dévorées par les loups et autres animaux carnassiers étaient à ma charge, et vous m'obligiez de vous les payer. Enfin, pendant les six ans de notre association, vous avez changé dix fois nos accords, lorsqu'ils me présentaient tant soit peu d'avantage. Malgré vos injustices et votre oppression, je ne me suis jamais écarté de mon devoir. La plus rigoureuse fidélité a présidé à ma conduite. Vous venez de fouiller tous mes effets, avez-vous trouvé quelque chose qui vous appartienne ? Ce que je possède est le fruit de ma sueur et le résultat de la protection divine, qui a reconnu mon innocence et a voulu me mettre à couvert de vos torts.

« C'est cette protection qui m'a sauvé de la misère

dans laquelle je me serais trouvé en sortant de votre maison. C'est donc sans raison que vous êtes venu à ma poursuite ; vous m'avez accablé de reproches immérités que repousse ma conduite exempte de tout blâme. »

Laban, impressionné par la défense irréfutable de Jacob, revint à des sentiments plus conciliants, et mit fin au débat en disant à Jacob : « Tes femmes sont mes filles, leurs enfants sont mes enfants, ta brebis est ma brebis, tout ce que tu possèdes m'appartient, appartenant à mes enfants ; oublions le passé et contractons une alliance solide et durable qui nous sera réciproquement avantageuse, en nous traçant nos communs devoirs basés sur la bienveillance qui doit régner entre parents. » Jacob accepta de bien bon cœur cette proposition, et, pour consacrer cette alliance, il prit une pierre, qu'il éleva en monument, et invita ses frères à l'imiter. Ils donnèrent à ce monument le nom de *Galed,* ou monceau témoin, comme servant de témoignage à leur alliance, qu'ils célébrèrent par un grand festin aux pieds de ce monceau, avec serment de part et d'autre de ne point se nuire à l'avenir et de vivre en bonne intelligence.

Cette heureuse alliance ainsi conclue, Laban retourna dans la Mésopotamie et Jacob se dirigea vers la terre de Chanaan. C'est en suivant sa route que Jacob eut la rencontre d'un camp, que l'Ecriture qualifie d'anges de Dieu, et qu'un célèbre commentateur (Abrabanel) pense que ce pouvait être une caravane d'Ismaélites ou Madianites distingués, que la Providence avait dirigés dans cette voie pour prévenir

Jacob que, pour se rendre chez son père, il était obligé de traverser le pays conquis et occupé par son frère Esaü. Cet avis donné à Jacob par des anges ou par de simples voyageurs, jeta le trouble dans son esprit, craignant que la colère de son frère ne fût pas entièrement apaisée. Dans cette perplexité, et pour s'assurer des véritables intentions de son frère à son égard, il députa des messagers auprès de lui, pour lui annoncer son passage et sonder ses dispositions. Ces messagers, de retour de leur mission, apprirent à Jacob que son frère venait au-devant de lui à la tête de quatre cents hommes, ignorant quel était son but. Cet avis pénétra Jacob de craintes et le jeta dans une grande inquiétude. Il crut qu'Esaü venait exercer contre lui une vengeance éclatante. Dans cette fâcheuse position, il réfléchit au parti qu'il avait à prendre. Trois moyens se présentèrent à sa pensée pour se préserver du péril qui le menaçait. D'abord il résolut d'envoyer un présent considérable à Esaü, accompagné de paroles affectueuses et d'expressions en signe de soumission. Les présents sont propres à réconcilier des adversaires et sont un acheminement à l'amitié ou tout au moins favorables pour obtenir l'indulgence de celui qui les reçoit le premier. Dans leur long malheur, nos pères ont souvent employé ce moyen avec succès pour fléchir la haine de leurs ennemis. Le second moyen auquel Jacob eut recours, fut de se préparer à la défense en cas d'attaque. Dans ce but, il divisa ses gens en deux camps, pour que, dans le cas où l'un fût battu, l'autre vînt à son secours. Enfin, un troisième moyen, celui qui

s'accordait le mieux à sa piété, fut de prier Dieu de venir à son aide dans cette pénible et douloureuse circonstance. La prière est la ressource de ceux qui sont dans le malheur ou qui en sont menacés. Elle calme leur esprit et donne de l'énergie au corps, — surtout lorsqu'elle est l'expression d'une âme sincère, comme l'était celle du sage Jacob. La prière de ce vénérable patriarche fut courte mais fervente. Il remerciait l'Eternel de l'avoir comblé de biens et de richesses après avoir été dépourvu de toutes ressources. « Je n'avais, lui disait-il dans sa prière, que mon seul bâton, lorsque je passai le Jourdain lors de ma fuite de la maison paternelle, et maintenant je suis en possession de deux camps. Tant de grâces me font craindre d'avoir épuisé tes bontés et d'être indigne d'en recevoir de nouvelles. Cependant je viens encore, comme par le passé, implorer ton assistance dans cette dure position, où je redoute la colère de mon frère. Je crains qu'il ne veuille assouvir sa vengeance sur mes femmes et mes enfants ; mais d'un autre côté, ce qui me rassure, c'est que tu m'as promis une nombreuse postérité, et j'ai foi en tes promesses qui ne sont jamais vaines. »

Après sa prière, Jacob s'occupa des autres moyens qu'il avait résolu de prendre. Il composa, pour l'offrir à Esaü, un riche présent de chèvres et de brebis en quantité, de chameaux et d'ânesses. Il ordonna aux conducteurs de ces troupeaux de mettre entre eux une certaine distance, et de dire à Esaü, en le rencontrant, que c'était un présent que lui destinait son frère Jacob, qui était derrière eux.

Jacob fit ensuite passer à sa famille et à tout ce qui le concernait le torrent de Jaboc qui était au-delà du Jourdain et se jetait dans ce fleuve. Il resta seul sur l'autre bord de ce torrent où il avait repassé pour voir sans doute s'il n'avait rien oublié. Il était alors nuit, lorsqu'un homme se présenta et lutta avec lui jusqu'au matin. Cet homme, que l'on croit généralement avoir été un ange qui avait revêtu la figure humaine, comme ceux qui avaient apparu à Abraham, ne put pas parvenir à vaincre Jacob, et, reconnaissant sa supériorité, il le pria de le relâcher attendu que l'aurore avait commencé à paraître. Jacob y consentit à la condition qu'il le bénirait avant de partir. Alors cet homme, ou pour mieux dire cet ange, demanda à Jacob son nom et lui dit : « Désormais le nom d'Israël sera substitué à ton nom de Jacob, tu mérites cette noble qualification comme vainqueur des anges et des hommes. » A ce compliment, le messager céleste ajouta sa bénédiction. Jacob donna à cet endroit le nom de *Peniel*, *face de Dieu*, « car, dit-il, j'ai vu la face d'un ange et j'ai été préservé de la mort. »

Le soleil commença à paraître lorsqu'il eut quitté Peniel. Jacob était devenu boiteux à la suite de sa lutte avec l'ange, ce dernier ne pouvant le terrasser, toucha au nerf de sa cuisse et l'affaiblit. Le respect des enfants d'Israël pour leur père et notre vénération pour ce saint patriarche nous ont imposé l'obligation de nous abstenir de faire usage, dans notre alimentation, du nerf des animaux situé à l'endroit où celui de Jacob avait souffert. Ce souvenir du res-

pect paternel chez nos anciens et sagement observé par leurs descendants mérite d'être remarqué.

Jacob ayant rejoint sa famille, plaça chacun de ses membres à côté de leurs mères et se mit lui-même à leur tête pour aller au-devant d'Esaü et pour se défendre en cas de besoin. A peine eut-il fait quelques pas qu'il aperçut Esaü qui venait au-devant de lui suivi de quatre cents hommes. Avant de l'approcher, Jacob se prosterna sept fois à terre au-devant de lui, ses femmes et ses enfants en firent autant. Esaü, touché de cet acte de soumission, oublia tout ce qui s'était passé entre lui et son frère, l'embrassa avec un cœur plein d'effusion. Une réconciliation parfaite eut lieu entre les deux frères qui se comblèrent réciproquement d'amitié. Des paroles affectueuses et des offres bienveillantes furent exprimées de part et d'autre, et ils se promirent de se revoir bientôt.

Après cette heureuse réconciliation, les deux frères se séparèrent. Esaü reprit sa route pour Seir et Jacob se dirigea sur Socoth au-delà du Jourdain. Il fit construire là une maison pour son usage et des cabanes pour ses troupeaux. C'est pourquoi on donna à cet endroit le nom de Socoth qui, en hébreu, signifie cabanes. De Socoth Jacob vint à Salem, ville de Sichem située dans la terre de Chanaan. Il y fit l'acquisition d'une portion de terre moyennant cent brebis ou cent monnaies. Il dressa à cet endroit un autel et y proclama le nom du Dieu d'Israël.

Jacob arrivé en paix et sans encontre à Salem, croyait avoir atteint le terme de ses tribulations ; il en fut autrement, et, à l'instar de ses pères, il eut

de nouvelles et dures épreuves à subir. La première de ces épreuves fut le triste évènement arrivé à sa fille Dina. Cette jeune fille, curieuse comme en général le sont celles de son âge, voulut connaître les filles du pays et sortit de chez elle pour satisfaire sa curiosité. Pour son malheur, elle fut aperçue par Sichem, fils de Hemor, chef du pays. Ce jeune prince, épris des charmes de Dina, en devint éperdûment amoureux, et au lieu de la demander en mariage il assouvit sur elle sa brutale passion. Les frères de Dina étaient alors dans le champ avec leurs troupeaux. En rentrant chez eux, ils apprirent de leur père qui, jusque là avait jugé prudent de garder le silence, ce qui était arrivé à leur sœur. Ils en furent indignés et résolurent de se venger du ravisseur qui avait porté le trouble et la désolation dans leur famille. Cette vengeance ne tarda pas d'éclater.

Cependant Sichem redoutant les suites de sa mauvaise action et pénétré d'un amour violent pour Dina, voulut réparer sa faute en la demandant en mariage.

Hemor, son père, en fit la demande aux enfants de Jacob et offrit de doter leur sœur de la manière la plus riche, ne mettant aucune borne à leur exigence. Il leur offrit aussi plusieurs avantages en faveur de leur industrie. Les enfants de Jacob manquèrent de sincérité dans la demande qu'ils firent à Hemor. Ils avaient toujours à cœur l'insulte faite à leur sœur. L'amour, l'attachement du fils de Hemor pour Dina lui firent adhérer aux conditions les plus dures, même à celle de se faire circoncire ainsi que tout son peuple, comme l'avaient exigé les enfants

de Jacob. Sichem s'y soumit de bon cœur, tant il aimait Dina. Il dut rencontrer quelque opposition de la part de ses sujets, mais son père leur représenta tous les avantages qu'ils rencontreraient dans leur alliance avec ces étrangers qui enrichiraient et feraient fleurir le pays par leur industrie et finiraient par ne former avec eux qu'un seul et même peuple. Les motifs d'intérêt ont toujours eu et continuent d'avoir une puissante influence sur la détermination des hommes. Hemor connaissait ce formidable ressort. Ses sujets obéirent à sa volonté qu'il avait su si bien colorer. La circoncision générale des Sichemistes eut lieu, ils se croyaient à l'abri de tout danger, mais la cruelle vengeance de Siméon et Lévi, frères de Dina, en avait décidé autrement. Le troisième jour de l'opération, les Sichemistes étant encore faibles et incapables d'opposer de la résistance, Siméon et Lévi, au mépris du droit des gens, s'armèrent de leurs épées, tombèrent sur la ville qui ne se méfiait de rien, la saccagèrent et massacrèrent tous les mâles et ramenèrent leur sœur. Cette action cruelle et barbare indigna le vertueux Jacob et excita sa colère contre ses deux fils ; il leur fit des reproches violents et conserva le souvenir de leur criminelle action jusqu'à son lit de mort.

Notre saint patriarche aurait sans doute désiré la punition du ravisseur de sa fille par la justice, mais non par l'assassinat que rien ne saurait justifier. A la vérité, Jacob, dans cette circonstance, ne pouvait guère compter sur la justice humaine, vu la position élevée de celui qui avait déshonoré sa fille ; mais il

avait foi dans la justice providentielle qui ne faillit jamais et qui atteint le crime partout où il se manifeste, quelle que soit la région sociale qu'il occupe. Avec de tels principes, ce digne patriarche n'avait pu que blâmer vivement l'action de ses deux fils à l'égard des Sichemistes. Dieu qui connaissait l'innocence de Jacob, dans cette fâcheuse et triste occasion, le rassura sur ses craintes à venir. Jacob avait reproché à Siméon et Lévi d'avoir troublé l'harmonie qui régnait entre lui et les peuples de Chanaan. « Ils vont, leur dit-il, tomber sur moi et anéantir ma famille. Je n'ai pas avec moi assez de monde pour pouvoir leur résister. » Mais Dieu qui veillait sur lui et sur les siens, inspira une telle crainte aux habitants du pays qui les entouraient, qu'ils n'osèrent pas poursuivre après eux dans la route qu'ils suivaient pour se rendre à Béthel conformément à l'ordre de Dieu.

En partant pour cette destination pour laquelle Jacob avait la plus grande vénération, car c'était lui qui avait donné ce nom de Béthel à l'ancienne Luza après son songe de l'échelle, et que là il avait consacré un monument qui attestait sa reconnaissance envers le Dieu de ses pères, ce pieux patriarche exclusivement dévoué au culte du vrai Dieu exigea de ses enfants qu'ils se dépouillassent de toutes les idoles qu'ils avaient prises dans le pillage de Sichem ou qu'ils avaient apportées à son insu de Mésopotamie. Ses enfants, élevés dans la croyance d'un Dieu unique, n'hésitèrent pas d'obéir à l'ordre de leur père et lui livrèrent tous les objets qui se rapportaient au

faux culte des idoles. Jacob enfouit ces objets sous un ormeau qui était près de Sichem. Avant d'arriver à Béthel où la gloire de Dieu devait se manifester, il recommanda à sa famille de se laver de toutes les souillures qu'elle avait pu contracter dans une terre impure, foyer d'ignorance et de superstitions.

Enfin Jacob arriva à Luza appelée par lui Béthel, à raison de la révélation divine qu'il eut dans ce lieu lors de sa fuite de Bersabé pour éviter les effets de la colère d'Esaü, son frère. Suivant l'ordre de Dieu, il revint à Béthel pour réaliser la promesse qu'il avait faite dans son premier voyage. A cet effet, il construisit un autel et y fit des sacrifices à Dieu qui l'avait secouru dans ses malheurs et qui l'avait entouré sans cesse de sa protection. Ce fut encore dans ce lieu que la Majesté divine se manifesta de nouveau à ce saint patriarche pour lui confirmer les promesses qu'il lui avait faites précédemment et pour changer son nom de Jacob en celui d'Israël, lui faisant espérer une nombreuse postérité, héritière du pays qu'il habitait et que des rois sortiraient de ses flancs. Des promesses si brillantes et si solennelles de la part de l'Eternel, inspirèrent à ce fidèle patriarche une vive reconnaissance qu'il exprima par l'érection d'un monument sur lequel il offrit des libations à Dieu en le remerciant de ses immenses bontés. Ce fut sans doute dans cet endroit, qualifié une seconde fois par Jacob de Béthel ou maison de Dieu, qu'il devait prêcher à ses enfants et à tous ceux qui étaient à son service, les sages doctrines qu'il avait héritées de ses pères, doctrines basées sur la croyance d'un Dieu

unique, créateur du ciel et de la terre, étendant sa providence sur toutes ses créatures. Ces sublimes principes méconnus des peuples idolâtres ont été le partages des descendants de cet illustre patriarche, et seront un jour la propriété de l'univers entier.

Après un séjour plus ou moins long à Béthel, Jacob prit la route d'Hébron, ville habitée par Isaac, son père.

Deux tristes évènements l'affligèrent avant d'arriver à sa destination. Ce fut d'abord la mort de la fidèle Débora, nourrice de Rebecca, sa mère. Cette digne femme, attachée de cœur à la famille d'Isaac, avait dû soigner Jacob dans son enfance, et lorsqu'elle sut sa prochaine arrivée à Hébron, elle s'empressa d'aller au-devant de lui pour le complimenter sur son heureux retour, ou peut-être qu'ayant été envoyée par Rebecca à Haran pour avoir des nouvelles de Jacob, Débora le suivit à son retour de cette ville. Quoi qu'il en fut, la nourrice de Rebecca étant d'un âge très avancé, succomba en route et fut vivement regrettée par Jacob, qui la fit ensevelir sous un ormeau qu'il appelait l'Ormeau des pleurs, comme un témoignage des larmes qu'il versa à l'occasion de cette mort.

Cette mort toute naturelle, vu le grand âge de la défunte, fut pour Jacob le prélude d'une perte bien plus déplorable. Rachel, objet de son affection et qui allait lui donner un second enfant qu'elle avait prié Dieu de lui accorder, n'eut pas la satisfaction d'embrasser cet enfant que la sage-femme lui annonça être encore un fils. Elle n'eut que le temps, en rendant le dernier soupir, de donner à cet enfant le

nom de Benoni, le fils de mon deuil. Ce nom qui rappelait à Jacob un si triste souvenir, fut changé par lui en celui de Benjamin, qui signifie fils de la droite, faisant entendre par là qu'il aurait pour cet enfant l'attachement que d'ordinaire on porte à sa main droite. Cette prévision de Jacob ne se démentit pas. Son affection pour Benjamin est attestée par l'histoire. Jacob, vivement attristé par la perte de sa bien-aimée Rachel, éleva un monument sur son sépulcre connu sous le nom de tombeau de Rachel.

Jacob aurait voulu sans doute ensevelir Rachel dans le tombeau de famille acquis par Abraham et être placé à ses côtés après sa mort, mais il paraît qu'il fut dans l'impossibilité de satisfaire ses désirs à cet égard. Plus tard il témoigna à Joseph le regret de n'avoir pas pu faire autrement dans la position où il se trouvait au moment de la mort de sa mère.

Un autre fâcheux évènement vint aussi attrister notre saint patriarche, ce fut une faute grave commise par son fils Ruben. Nos docteurs ont cherché à atténuer autant que possible les torts de l'aîné de Jacob que l'Ecriture lui reproche. « Il ne manqua pas, disent-ils, aux lois de la pudeur, mais seulement aux convenances et au respect qu'il devait à son père.» Pour l'honneur d'un des chefs des tribus d'Israël, on doit admettre sur ce point l'opinion de nos sages rabbins שדעתם רחבה מדעתנו dont les lumières sont supérieures aux nôtres.

Le caractère bon et généreux de Ruben vient à l'appui de cette exégèse adoptée par nos anciens sages. Ce fut ce même Ruben dont le sage conseil sauva

Joseph de la fureur de ses frères qui voulaient le tuer, et qui plus tard, craignant qu'ils n'eussent exercé sur lui leur criminel dessein, déchira ses habits, et dans sa douleur il s'écria : « Que vais-je devenir en présence de la douleur de mon père ! » Les sentiments religieux de l'aîné de Jacob égalaient son humanité. Lorsque ses frères furent en Egypte accusés d'espionnage, craignant pour leurs jours, il leur reprocha d'avoir été sourds aux cris de Joseph implorant leur miséricorde, ce qui attirait sur eux la vengeance divine.

Les épreuves que notre pieux patriarche venait de subir ne furent pas les dernières. Nous verrons bientôt qu'elles n'étaient pas arrivées à leur terme.

De Béthel, Jacob arriva enfin à Hébron auprès de son père Isaac, qu'il eut la satisfaction de trouver en vie et de le conserver encore plusieurs années. Lorsque plus tard la mort vint visiter son père, Jacob eut la consolation de lui fermer les paupières et d'accompagner ses restes mortels au tombeau célèbre où reposaient son père Abraham, sa mère Sarah. Esaü, réconcilié avec Jacob, remplit de concert avec lui ce sacré devoir.

Jacob et sa famille, composée plus tard de soixante-dix personnes, s'établirent à Hébron, ville habitée par son père.

Un évènement déplorable vint peu après son séjour à Hébron troubler son repos. Parmi ses douze enfants, un d'entre eux était l'objet de sa prédilection. C'était Joseph, ce fils si désiré par sa chère Rachel et qu'il avait eu dans sa vieillesse. Les frères

de Joseph, témoins de l'affection particulière que leur père avait pour lui, en éprouvèrent de la jalousie et ne purent vivre en paix avec lui. Leur haine s'accrut par le récit des songes qu'il avait faits et qui dénotaient dans Joseph un désir de domination future sur eux. Leur dépit était si violent qu'ils projetèrent de le perdre. L'occasion se présenta bientôt, et ils auraient consommé leur criminel dessein, sans le conseil de Ruben et l'avis de Juda. Au lieu de tuer Joseph, ils se bornèrent à le vendre à des Ismaélites pour esclave. Jacob, à qui l'on présenta la tunique de Joseph ensanglantée, crut qu'il avait été dévoré par une bête carnassière. Son chagrin et sa douleur s'exhalèrent en longs soupirs, et d'abondantes larmes inondèrent ses yeux ; il déchira ses vêtements, refusa toute consolation et porta pendant longtemps deuil pour ce fils chéri.

La Providence qui soumettait Jacob à cette dernière épreuve, avait dans ses desseins secrets l'intention de couronner sa vie et ses vertus par un triomphe éclatant. C'est souvent ainsi que la justice divine en agit à l'égard de ses élus.

Joseph, que son père avait perdu tout espoir de revoir, était devenu premier ministre de Pharaon, roi d'Egypte. Son génie, ses lumières, la régularité de sa conduite, sa fidélité envers les maîtres qu'il avait servis, et surtout ses doctrines religieuses puisées à l'école de son vénérable père, l'avaient rendu digne d'occuper ce poste élevé. Sous sa sage administration, le pays qu'il visitait souvent fut heureux et prospère. Partout où il paraissait, la foule s'age-

nouillait devant lui et le bénissait des services qu'il rendait à l'Etat. Ces services se firent remarquer lors de la longue famine qu'il avait prédite par ses inspirations divines, et qui ravageait l'Egypte et ses environs. Ses sages prévisions sauvèrent et enrichirent le pays. Quelle satisfaction pour l'homme en place qui sait faire ainsi le bonheur de ceux que la Providence a confiés à ses soins ! Le nom de Joseph fut longtemps célèbre en Egypte.

La famine qui ravageait le pays se fit sentir à la terre de Chanaan. Jacob, qui était à la veille de manquer de pain, dit à ses enfants : « Pourquoi vous montreriez-vous au-dessus du besoin dans cette dure circonstance ? Hâtez-vous de vous rendre en Egypte pour y acheter le blé qui nous est indispensable pour notre nourriture. »

Les enfants de Jacob, obéissant à l'ordre de leur père, descendirent en Egypte au nombre de dix. Jacob ne voulut pas leur confier Benjamin, de crainte que quelque accident ne lui arrivât en route. Qui sait si Jacob ne se méfiait pas de ses enfants depuis la catastrophe de Joseph ? Il avait été témoin de leur haine contre ce dernier et craignait peut-être le même sort pour son favori Benjamin. Jacob ne voulut donc point l'envoyer avec eux, et plus tard, lorsqu'il y fut contraint, on connut toute la peine qu'il en éprouvait.

Les dix enfants de Jacob s'étant rendus en Egypte, furent présentés à Joseph pour lui demander l'autorisation d'acheter du blé pour leur maison. On ne pouvait délivrer du blé sans l'ordre exprès de Joseph.

Non-seulement Joseph leur accorda cette faveur, mais encore il prescrivit au préposé chargé de délivrer le blé, de leur restituer l'argent qu'ils avaient déboursé pour cet objet et de le mettre à la bouche de leurs sacs. Cette libéralité les surprit beaucoup et ils craignirent que ce fut un prétexte pour les inquiéter et les accuser de vol. Hâtons-nous de dire que Joseph avait reconnu ses frères et qu'eux ne l'avaient pas reconnu. Il est facile de se rendre raison de cette particularité. Joseph n'avait que dix-sept ans lorsqu'il fut vendu par ses frères ; vingt ans à peu près s'étaient écoulés depuis lors. Dans ce long intervalle ses traits avaient dû s'altérer et changer sa physionomie. Ses frères, au contraire, d'un âge plus avancé, avaient conservé la leur. D'ailleurs, les frères du ministre de Pharaon ne pouvaient s'imaginer que Joseph, de la condition d'esclave, se fût élevé à un rang si éminent.

Ils se présentèrent à lui sous l'humble attitude de suppliants et s'inclinèrent avec respect devant lui, ce qui fit rappeler à Joseph ses songes et leur réalisation. La pensée de Joseph était éloignée de tout esprit de vengeance contre ses frères. Sa conduite ultérieure le prouva suffisamment. Il voulut seulement les intimider par quelques paroles dures et par certaines épreuves qui avaient pour but de se faire reconnaître. Il est inutile de rappeler ici les incidents généralement connus qui préparèrent et amenèrent cette reconnaissance. Un discours éloquent, prononcé par Juda, impressionna si vivement Joseph qu'il ne put plus contenir son émotion. Il ordonna à tous les

assistants d'évacuer l'appartement où il se trouvait avec ses frères, pour qu'aucun étranger à sa famille ne fût présent à la scène pathétique qui allait avoir lieu. Après que son ordre eût été exécuté et qu'il fût resté seul avec ses frères, son émotion éclata en pleurs de tendresse, et s'adressant à ses frères, leur dit : « Je suis Joseph, mon père est-il encore en vie ? » Cette demande qu'il avait déjà faite une première fois, prouva à ses frères toute son affection pour l'auteur de ses jours.

Ses frères étonnés et confondus n'eurent pas la force de lui répondre et reculèrent d'épouvante dans la crainte qu'il voulut exercer contre eux une légitime vengeance. Joseph, qui s'en aperçut, voulant les rassurer, leur dit : « Ne vous inquiétez pas. En me vendant ici, vous n'avez été que les instruments de la Providence qui, dans sa bonté infinie, me destinait à occuper un poste élevé qui me permit de faire vivre un grand peuple. Maintenant hâtez-vous d'annoncer à mon père que Dieu m'a donné le gouvernement de l'Egypte en inspirant à Pharaon la pensée de me nommer chef de sa maison et maître de l'Egypte. Dites-lui en mon nom de venir me trouver sans différer. Je l'établirai tout près de moi dans la terre de Gessen, contrée fertile en pâturage. Là je le nourrirai et pourvoirai aux besoins de sa maison pendant la famine qui peut durer encore longtemps et qui finirait par l'appauvrir. » Joseph embrassa tous ses frères qui partirent immédiatement pour annoncer à leur père que Joseph était encore en vie et qu'il occupait un poste éminent en Egypte. Jacob

refusa d'abord de croire à cette heureuse nouvelle, tant elle lui paraissait invraisemblable, mais ses doutes se dissipèrent à la vue des chariots que lui envoyait Joseph pour le porter en Egypte. Son esprit jusqu'alors triste et abattu reprit son assiette ordinaire, et ses premières paroles furent : « Je puis mourir maintenant, mon fils Joseph étant en vie, tous mes désirs sont accomplis. »

Jacob, plein de reconnaissance envers Dieu pour le bonheur inattendu dont il venait de le favoriser, se rendit à Bersabé et y fit des sacrifices d'actions de grâces au Dieu de son père Isaac. L'esprit divin qui avait cessé d'animer Jacob pendant tous les jours qu'il pleurait son fils chéri qu'il croyait mort, vint encore l'inspirer à Bersabé. Ce fut dans une vision nocturne que Dieu l'engagea à se rendre en Egypte. « Ma providence, lui dit-il, t'y accompagnera en allant et en retournant, et Joseph te fermera les paupières au moment que ton âme prendra son essor vers les cieux pour jouir de la félicité qui t'est réservée. »

Jacob craignait de se rendre en Egypte, il savait que Dieu avait interdit à son père de s'y rendre à une époque de famine à la terre de Chanaan. Mais les circonstances n'étaient pas les mêmes. Isaac pouvait dans ce voyage courir les mêmes dangers qu'avait courus Abraham, son père, en pareille occasion. Jacob, au contraire, allait en Egypte sous la protection de l'autorité ; il allait jouir des honneurs dont son fils chéri était entouré et recevoir un accueil favorable du roi. Ce fut sous de pareils auspices que Jacob, obéissant à l'ordre de Dieu, partit pour l'E-

gypte accompagné de ses enfants et de tout le matériel de sa maison. Il se fit précéder par son fils Juda, qui prévint Joseph de l'arrivée de son père à Gessen. Dès que Joseph apprit cette nouvelle, il donna de suite l'ordre d'atteler son char pour aller au-devant de son père. Sitôt qu'il l'aperçut, il s'élança dans ses bras ; son père, de son côté, le serra sur son cœur, et l'un et l'autre versèrent des larmes de joie.

Jacob, avec l'accent de la plus vive et de la plus tendre émotion, dit alors à Joseph : « Je puis maintenant mourir sans regret, puisque le ciel me favorise de revoir tes faces. » Après cette explosion remarquable de tendresse et de sensibilité, Joseph retourna en Egypte pour y exercer ses éminentes fonctions et pour veiller à la distribution des grains que l'on avait mis en réserve suivant ses prévisions.

De retour en Egypte, Joseph fit part à Pharaon de l'arrivée de son père et de ses frères dans le pays. Ce roi en fut charmé et promit de leur accorder tous les avantages qu'ils pouvaient désirer et la liberté de s'établir à Ramisés, une des meilleures contrées du pays. Peu de temps après, Joseph présenta son père au roi qui, frappé de son grand âge et de son aspect vénérable, lui demanda quels étaient les jours de sa vie ; Jacob, par une réponse simple mais expressive de vérité et de sensibilité, dit à Pharaon : « Ma vie de pèlerinage sur la terre est de cent trente ans ; elle n'a pas été exempte de vicissitudes et n'a pas atteint encore celle de mes pères dans leurs jours de pèlerinage. » Cette réponse est pleine de leçons de mo-

ralité. Jacob, en se séparant de Pharaon, le bénit dans toute l'effusion de son cœur.

La vente de Joseph par ses frères et le voyage de Jacob en Egypte sont de ces moyens cachés dont la Providence se sert quelquefois pour l'exécution de ses secrets desseins. On voit souvent de petites causes produire de grands effets qui confondent toutes nos prévisions. Notre esprit borné s'en étonne d'abord, mais à la fin il est forcé de reconnaître qu'il y a au-dessus de lui une puissance suprême qui dirige les évènements dont ce bas monde est le théâtre.

Il y avait près de dix-sept ans qu'Israël habitait l'Egypte ; il était alors arrivé à l'âge de cent quarante-sept ans. Etant tombé malade, Joseph en fut instruit et s'empressa de lui rendre visite, amenant avec lui ses deux fils Manassé et Ephraïm, qui lui étaient nés en Egypte. Israël, que son état de maladie obligeait de garder le lit, voulant honorer Joseph et respecter l'autorité dont il était revêtu, fit des efforts pour se placer sur son séant à la partie supérieure du lit. Cependant voyant sa dernière heure arrivée, il fit promettre à Joseph, sous serment, de transporter ses restes mortels dans le tombeau de ses pères et de les déposer à leur côté. C'était dans ce même tombeau qu'avaient été ensevelies Sarah et Rebecca, sa mère, et que lui-même y avait placé Léa, sa femme, après son décès. Israël, craignant que Joseph ne fût fâché de ce qu'il n'eut pas fait partager le même honneur à Rachel, sa mère, lui exposa les motifs qui s'y étaient opposés. « J'étais en route, dit-il à Joseph, lorsque j'eus le malheur de perdre Rachel, et des

raisons majeures me forcèrent de l'ensevelir à Bethelem. »

La confiance de Joseph dans les paroles de son père ne laissa aucun doute sur la légitimité des motifs qu'il venait de lui donner. Israël, assis sur son lit, fit approcher les enfants de Joseph pour les bénir. Il les plaça sur ses genoux, mit ses mains sur leurs têtes et les bénit en ces termes : « L'ange qui m'a préservé de tout mal bénira les enfants, ils porteront mon nom et celui de mes pères et peupleront à foison sur la terre. » Il dit en même temps à Joseph qu'il adoptait ses deux fils et qu'ils seraient à ses yeux comme Ruben et Siméon, ses deux premiers nés. Par là, Israël donnait à Joseph le privilège du droit d'aînesse à l'exclusion du Ruben qui l'avait perdu par sa faute. Ce fut à la suite de cet avantage accordé à Joseph qu'Ephraïm et Manassé devinrent chefs de tribu.

L'émotion inévitable que dut éprouver notre saint patriarche dans ce moment aggrava sa situation, et voyant sa fin approcher, il réunit tous ses enfants autour de son lit pour leur adresser ses dernières paroles. Par un discours remarquable et inspiré de l'esprit divin qui animait son âme au moment où elle allait se séparer de son corps, dans ce moment solennel où l'esprit dégagé de toute préoccupation terrestre s'élève à la source de toute vérité, Israël ne cacha rien à ses enfants ; il adressa des reproches aux uns et des éloges mérités aux autres, mais en bon père qui les affectionnait tous, il les bénit collectivement et annonça à chacun l'avenir que Dieu

destinait à ses descendants. Ce fut dans ce moment d'extase prophétique que cet incomparable patriarche expira. Joseph lui prodigua ses derniers embrassements, couvrit son visage de pleurs et lui ferma les paupières, ainsi que Dieu le lui avait prédit.

Joseph commanda aux médecins d'embaumer le corps de son père, et les habitants de l'Egypte qui avaient apprécié les grandes vertus de ce saint personnage le pleurèrent pendant soixante-dix jours. Des funérailles magnifiques, funérailles auxquelles assistèrent les plus grands personnages de l'Egypte, honorèrent ses restes mortels et les accompagnèrent jusqu'à l'Aire de l'Epine, située au passage du Jourdain, et qu'à cause du grand deuil qu'il y eut à cette occasion prit le nom de Deuil de l'Egypte. Jacob fut enseveli par ses enfants qui le portèrent, d'après ses ordres, à la terre de Chanaan, dans le tombeau de ses pères.

Telle fut la fin honorable de cette grande existence qui a laissé de si vertueux souvenirs à la terre. On a pu dire de cet éminent et pieux patriarche זכר צדיק לברכה sans rencontrer des contradicteurs.

L'histoire de Joseph étant intimément liée avec celle de son illustre père, le saint patriarche Jacob, nous avons dans la biographie de ce dernier rappelé les principaux évènements qui se rattachent à ces deux grandes existences qui honorent nos annales. Les destinées de Joseph ont exercé une si grande influence sur celles de notre nation, qu'il convient de remonter à leur origine et de faire connaître les causes providentielles qui leur ont donné naissance.

C'est dans ce but que nous allons tracer le portrait de celui qui, par ses éminentes qualités, par ses rares vertus et par sa profonde sagesse, fut digne d'arriver au faîte des honneurs et de mériter le titre de pierre angulaire d'Israël, que lui donna son père en le bénissant.

Jacob était déjà avancé en âge lorsque sa chère Rachel, après une longue stérilité, fut favorisée par Dieu qui la rendit mère d'un fils qu'elle appela Joseph, qui en hébreu signifie *augmenter*, priant le Seigneur de lui accorder encore un fils.

Ce premier-né de Rachel, ce fils si désiré, devint l'objet de l'affection de Jacob. Cette affection n'avait rien de capricieux, rien d'irrésonnable, rien, enfin, de contraire à l'amour qu'il avait pour ses autres enfants qu'il portait tous dans son cœur. Mais des motifs légitimes l'attachaient au fils de Rachel d'une manière toute particulière. D'abord parce qu'il l'avait eu dans sa vieillesse. L'homme en général aime le rejeton qu'il a dans ses vieux jours, il semble rajeunir par lui et il le regarde comme le bâton de sa vieillesse. Indépendamment de ces motifs, Joseph avait d'autres titres à l'amour de son père. La beauté de sa figure était le miroir fidèle de sa belle âme et en reflétait les précieuses qualités.

Ce jeune fils de Jacob était d'une intelligence au-dessus de son âge ; il était docile et obéissant à la voix de son père, attentif à ses conseils et à ses leçons. Tant d'excellentes dispositions justifiaient la prédilection que Jacob avait pour Joseph, retrouvant

en lui sa propre image. Cette prédilection de Jacob pour Joseph n'était pas un mystère pour ses autres enfants. Outre qu'une vive affection se cache difficilement, les frères de Joseph venaient d'être témoins d'une marque de faveur qu'il avait reçue de son père, du don d'une tunique remarquable par la beauté et la variété de ses couleurs. Il faut si peu de choses pour exciter la jalousie entre frères, lorsque surtout l'un d'entre eux est favorisé à l'exclusion des autres. De la jalousie à la haine la pente est glissante, elle y précipita les frères de Joseph. D'abord ils lui témoignèrent de la froideur, ensuite ils ne s'entretinrent avec lui qu'avec répugnance, enfin ils cessèrent même de lui rendre le salut qu'il leur adressait. Quelques-unes de leurs paroles répréhensibles rapportées par Joseph à son père, et par-dessus tout le récit de ses songes qu'il eut l'imprudence de leur communiquer, mirent le comble à leur haine. Dans l'un de ses songes, c'était la vue des gerbes de ses frères entourant la sienne et s'y prosternant. Dans l'autre, c'étaient le soleil, la lune et onze étoiles qui venaient s'incliner devant lui.

Joseph raconta ces mêmes songes à son père qui le réprimanda vivement, bien qu'il en comprit la signification, mais il craignit, comme il arriva, que le récit de ses songes n'enflammât davantage la colère de ses frères contre lui. Dans les reproches simulés qu'il lui adressa : « Crois-tu, lui dit-il, qu'un jour ton père, ta mère et tes frères plieront le genou devant toi ? Cesse d'exciter la haine de tes frères que tes songes irritent. » Cependant Jacob garda le sou-

venir de ces songes qu'il considérait comme une révélation céleste.

Si Jacob, en secret, attachait quelque importance aux songes de Joseph, les frères de celui-ci n'y voyaient que l'expression de son désir de les dominer, pensée familière chez lui qui se présentait naturellement dans son sommeil. Aussi ils regardaient ses songes comme une preuve de ses coupables méditations contre leur indépendance. Ils ne cachèrent pas leur mécontentement en lui disant : « Penses-tu régner sur nous en nous forçant de reconnaître ton empire? Tes songes ne peuvent qu'accroître notre haine, à raison de la cause qui les produit. » Leur haine, en effet, était arrivée à son apogée : elle n'attendait que l'occasion de se manifester avec éclat. Cette fatale occasion ne tarda pas à se présenter.

Un jour les enfants de Jacob furent à Sichen pour y faire paître leur troupeau. Leur père, voyant qu'ils tardaient de rentrer, craignit que quelque accident fâcheux ne fût la cause de ce retard. Pour dissiper ses craintes, il dit à Joseph : « Tes frères ont mené les brebis à Sichen, je m'aperçois que contre leur ordinaire ils tardent de rentrer. Va les trouver, informe-toi de leur santé et de la situation du troupeau, tu me feras part ensuite de ce que tu auras appris à leur sujet. » Joseph, toujours obéissant à la volonté de son père, se hâta de partir pour se rendre à Sichen. Mais ses habitudes sédentaires le rendant peu familier avec la campagne, il s'égara en route, et il n'aurait pu trouver ses frères, sans la rencontre d'un homme que nos docteurs disent être l'ange Gabriel,

qualifié plus tard par le prophète Daniel du titre d'homme. Cet homme ou cet ange, voyant l'embarras de Joseph, lui demanda : « Qui cherches-tu ? » Joseph lui répondit : « Je cherche mes frères. Si vous savez où ils sont, je vous prie de me l'indiquer, je vous en saurai gré. » « Tes frères, lui dit cet homme, ont pris le chemin de Dothan, car j'ai entendu qu'ils disaient qu'ils allaient se diriger sur cet endroit. » Ainsi renseigné, Joseph s'achemina vers Dothan où il trouva ses frères. A peine l'eurent-ils aperçu, qu'ils projetèrent d'assouvir sur lui leur vengeance.

Pour s'encourager dans le crime qu'ils allaient commettre, ils se dirent l'un à l'autre : « Voici le maître de songes qui arrive ; venez, nous le tuerons, et nous verrons ce que deviendront ses songes. » Ils allaient accomplir leur funeste dessein, lorsque Ruben, l'aîné des frères, mu par un sentiment de pitié et d'humanité, dit à ses frères : « Ne versez pas ce sang et que nos mains en soient pures. Au lieu de le tuer, jetez-le dans la citerne qui est dans ce désert, mais que nos mains ne lui fassent aucun mal. » Le conseil généreux de Ruben avait pour but de sauver Joseph, car son intention était de le retirer plus tard de la citerne et de le ramener à son père.

Il est à présumer que chez nos anciens les aînés exerçaient une certaine influence sur leurs frères. Aussi l'avis de Ruben fut-il adopté sans contradiction. On prit Joseph, on le dépouilla de sa tunique, de cette tunique qui avait été l'objet de la jalousie de ses frères, enfin on le jeta dans une citerne qui heureusement était alors à sec. Après cet acte de

barbarie et croyant être débarrassés de Joseph, ses frères se mirent à table pour fêter en quelque sorte leur indigne conduite. A cette occasion, ils immolèrent un chevreau dont le sang servit pour tromper la bonne foi de leur père qui, en voyant la tunique de Joseph ensanglantée, crut qu'une méchante bête l'avait dévoré. La douleur de Jacob, et malgré l'entourage de tous ses parents qui tâchaient de le consoler, était si vive qu'il refusa toute consolation.

Ici on s'étonne du défaut de résignation de la part du sage Jacob : nos sages ont prévu cette objection et y ont répondu que Dieu ordonnait de se consoler sur les morts et non sur les vivants. Jacob n'était pas bien certain que Joseph fut mort, et malgré toutes les apparences, il pouvait conserver encore une lueur d'espoir. Son incertitude à cet égard redoublait son chagrin.

La vérité est que Joseph vivait encore. Un remords tardif de Juda l'avait sauvé. Juda prévit avec raison que si on laissait Joseph au fond d'une citerne, il périrait infailliblement de faim, de froid ou par la morsure d'un reptile venimeux. Sa conscience s'épouvanta d'un pareil résultat. Il communiqua son scrupule fondé à ses frères et leur dit : « Quel avantage aurons-nous en tuant notre frère et en cachant sa mort? Respectons son sang et que nos mains en soient pures, car il est notre chair et nos os. » Pendant que Juda exposait ces sages réflexions à ses frères qui ne devaient pas aussi être tout à fait sans regret sur l'action qu'ils venaient de commettre, car le remords accompagne presque toujours le crime,

une caravane de marchands ismaélites était de passage à l'endroit où les enfants de Jacob s'étaient assis pour prendre leur repas. Elle se rendait en Egypte, chargée de cire et de drogues aromatiques. « Profitons de cette occasion, dit alors Juda, pour vendre Joseph à ces marchands, et nous n'aurons pas à nous reprocher sa mort. » Les raisons et l'avis de Juda obtinrent l'approbation de ses frères. Ils retirèrent Joseph de la citerne et le vendirent aux Ismaélites pour vingt pièces d'argent. Ceux-ci, qui faisaient sans doute le trafic des esclaves, le revendirent à Putiphar, eunuque de Pharaon, chargé de la cuisine de ce roi suivant les uns, ou chef des exécuteurs des arrêts de la haute justice suivant les autres.

Ruben, qui s'était momentanément absenté, ignorant ce qui venait de se passer à l'égard de Joseph, le croyant encore dans la citerne, s'y rendit pour le délivrer comme il en avait eu la pensée ; il craignit, en ne pas le retrouvant, que ses frères l'eussent fait périr. Pénétré de douleur, il déchira ses vêtements en signe de deuil et s'écria : « L'enfant n'est plus, que vais-je devenir en présence du chagrin de mon père ! »

Nous avons été frappés de craintes et de terreurs en pensant à l'imminent danger qui menaçait la vie de l'innocent Joseph en butte à la haine de ses frères. A ces craintes a succédé une bien triste émotion, en le voyant vendu comme esclave à un eunuque qui peut être dépourvu de sensibilité, comme tous ceux qui appartiennent à cette classe pervertie, qui n'a plus de l'homme que la seule figure.

Que deviendra Joseph, à peine âgé de dix-sept ans, entre les mains d'un maître qui pourra ne respecter ni son âge ni ses malheurs, en lui imposant des travaux durs et avilissants ? Succombera-t-il à la tâche ? Oui certainement, si son père, par une éducation morale et religieuse, ne l'avait pas prémuni contre les coups du sort. Jacob avait inspiré à Joseph une confiance entière à la Providence divine, qui n'abandonne jamais ceux qui se conforment à ses lois. Armé de ces principes, Joseph sut braver les atteintes de la destinée par sa résignation et par une conduite exemplaire qui devint plus tard la source de son élévation à la puissance et aux honneurs.

Dès son entrée au service de Putiphar, Joseph y consacra tous ses soins. Son zèle, son activité et sa surveillance firent prospérer les affaires de son maître au champ et à la ville. Putiphar, appréciant le grand mérite de Joseph comme une faveur divine, le nomma intendant de sa maison et lui en confia tous les détails. La Providence divine secondait Joseph dans tout ce qu'il faisait.

D'esclave de Putiphar devenu le premier intendant de sa maison, Joseph redoubla de soins et de zèle pour les intérêts de son maître et joignit à son dévouement une fidélité à toute épreuve. Il devait bientôt en fournir une marque éclatante. La situation de Joseph étant devenue meilleure, lui fit oublier ses malheurs et peut-être même les douceurs et la simplicité de la maison paternelle. Les meilleurs esprits ne savent pas toujours résister aux amorces de la félicité ni aux insinuations de l'amour-propre. Nos

sages docteurs accusent Joseph d'avoir négligé, au moment où la fortune lui souriait, les utiles leçons de son vénérable père, en donnant des soins trop minutieux aux agréments extérieurs dont Dieu l'avait doué. Ces soins superflus faillirent le perdre. Sa beauté naturelle jointe à son attention à la faire ressortir, excitèrent l'amour de la femme de Putiphar pour lui. Cet amour devint si violent, qu'elle ne craignit pas de lui faire des avances. Joseph était alors jeune et à un âge où la passion des femmes commence à avoir un empire si puissant sur l'homme que peu d'individus savent y résister. Tout autre que Joseph aurait succombé à la séduction de la femme de Putiphar dont les charmes égalaient la passion. Mais Joseph avait appris de son père l'art de vaincre les siennes lorsqu'elles étaient en contradiction avec ses devoirs. Dans cette circonstance délicate, dans la lutte entre la vertu et la volupté, Joseph dut se représenter l'image de son père attentive à sa conduite, le menaçant, en cas de faiblesse de sa part dans ce moment d'épreuve, de lui retirer son affection et de le priver des prérogatives qui lui étaient réservées parmi ses frères.

Après bien des efforts sur lui-même, Joseph résista aux avances incessantes de la femme de Putiphar. A ses pressantes sollicitations, il lui opposa ses devoirs religieux et ceux non moins sacrés qu'il devait à la reconnaissance de son maître qui l'avait comblé de bontés en lui assignant le premier rang dans sa maison. « Pourrai-je, sans ingratitude, lui dit-il, concourir à son déshonneur en abusant de la

faiblesse de sa femme ? Non, je serai fidèle à mon devoir ! » Ces sages raisons auraient dû être appréciées par la femme de Putiphar, mais son ardente passion s'irritait à mesure que Joseph y résistait. Ne pouvant plus maîtriser ses désirs, elle conçut le projet de les satisfaire par la violence. Un jour qu'elle était seule avec Joseph dans sa maison, elle ne garda plus de ménagements et chercha à le forcer à trahir ses devoirs et à le rendre complice du déshonneur de son maître. Elle trouva dans Joseph une résistance invincible qui fut suivie de sa fuite, abandonnant sa tunique qu'elle retenait de ses mains.

De quoi n'est pas capable le dépit d'une femme qui se voit dédaignée par l'objet de son amour !

La femme de Putiphar, vivement blessée du refus de Joseph, chercha à s'en venger d'une manière éclatante. Elle intervertit les rôles et appela à grands cris les gens de sa maison, accusant son esclave hébreu d'avoir voulu attenter à son honneur. Elle attendit la rentrée de son mari dans la maison, pour répéter la même accusation contre Joseph.

Putiphar, pour sauver son honneur et celui de sa femme, simula une grande indignation, car il n'était pas certain de la vérité du rapport que lui faisait sa femme. Il connaissait trop bien les vertus de Joseph pour le croire capable d'un pareil attentat, aussi ne le condamna-t-il qu'à la simple prison. S'il eût ajouté foi au récit de sa femme, une punition beaucoup plus sévère eut été le partage de celui qu'il avait honoré de sa confiance, en l'élevant à la première charge de sa maison. L'innocent Joseph perdit pour-

tant sa liberté et fut obligé d'entrer dans la prison de Putiphar, destinée aux prisonniers d'Etat. Dieu n'abandonna pas son fidèle serviteur dans son nouvel asile. Sa grâce l'y suivit et c'était de là que devait surgir le triomphe de ses vertus.

Le gardien de la prison où fut renfermé Joseph ne tarda pas à connaître la capacité et l'intelligence de ce prisonnier, qui réussissait dans tout ce qu'il faisait. Il lui inspira une confiance telle qu'il le chargea de tous les soins de la prison.

Parmi les prisonniers se trouvaient deux serviteurs du roi accusés de fautes à raison de leurs fonctions. C'étaient l'échanson et le panetier de Pharaon. Joseph leur administrait ses soins en rapport à leur ancien rang à la cour. Il les visitait fréquemment pour s'informer de leurs besoins. Un matin, il trouva la figure de ces deux princes plus triste qu'à l'ordinaire, il voulut en connaître la cause et leur demanda d'où venait que leurs physionomies n'étaient pas dans leur état normal et qu'elles annonçaient chez eux de la souffrance. Ils répondirent à Joseph que chacun d'eux, dans la même nuit, avait fait un songe qui le préoccupait et l'inquiétait. Joseph, pour les calmer, leur dit : « Racontez-moi vos songes, je tâcherai de vous en fournir l'explication. »

On aurait tort de confondre Joseph avec un de ces faux prophètes de l'antiquité païenne dont la science était vaine et illicite. Celle de Joseph, au contraire, avait pour base la vérité et prenait sa source dans l'inspiration divine.

Le sage Joseph, sans être prophète, avait été fa-

vorisé par Dieu d'une intelligence profonde qui lui faisait percer l'avenir, à certains signes manifestés par sa providence pour éclairer une nation ou pour annoncer l'accomplissement de ses promesses en faveur de ses élus. Tels étaient les songes d'Abimélech, de Jacob, de Joseph lui-même, de Pharaon et de ses deux eunuques que Joseph venait d'interroger. Ces derniers ayant récité leurs songes qui étaient relatifs aux emplois qu'ils occupaient auparavant à la cour, Joseph dit à l'échanson qui avait débuté par raconter le sien, que Pharaon le rappellerait sur son siège pour y exercer ses anciennes fonctions.

Encouragé par cette heureuse explication, le panetier lui fit connaître aussi le sien, mais une explication opposée à celle de son collègue vint l'accabler en lui prédisant une punition capitale. L'une et l'autre de ces prédictions ne tardèrent pas à s'accomplir. Au jour de son anniversaire, Pharaon se fit rendre compte de la procédure de ces deux prisonniers. L'échanson reconnu innocent fut réintégré dans son poste, et le panetier, convaincu du crime dont il était accusé, fut condamné à subir le dernier supplice. Joseph avait prié l'échanson de se souvenir de lui à son retour en grâce et de parler en sa faveur pour lui rendre la liberté. « On m'a mis, lui dit-il, injustement dans cette prison. J'ai été enlevé par force de la maison paternelle et l'on m'a vendu ici. L'accusation portée contre moi par la femme de Putiphar est une calomnie atroce, c'est une vengeance qu'elle a voulu exercer à mon égard, parce que j'avais été sourd à ses coupables sollicitations, mon innocence sera un jour re-

connue. » L'ingrat courtisan oublia Joseph, et si plus tard il parla de lui au roi, ce fut plutôt dans l'intérêt du monarque que pour s'acquitter de la dette de sa reconnaissance. Il le rappela à Pharaon en termes peu honorables, qualifiant Joseph d'enfant, d'esclave et d'hébreu, qualités qui devaient l'éloigner de la cour. Nos docteurs blâment Joseph dans cette circonstance de s'être appuyé sur le secours d'un homme, tandis qu'il devait se rapporter aux soins de la Providence qui n'abandonne jamais l'innocence.

Ce ne fut que deux ans après sa sortie de prison que l'échanson se souvint de Joseph, à l'occasion d'un songe qu'avait eu Pharaon et qui troublait son esprit. Frappé par ce songe, il consulta vainement les savants et les magiciens de l'Egypte pour en avoir l'explication, alors et seulement alors, l'échanson, témoin du trouble du roi, lui fit part qu'étant en prison avec le panetier, tous les deux avaient fait dans la même nuit un songe qui les avait inquiétés au point de les rendre malades ; que dans la même prison se trouvait un jeune hébreu, chargé de les servir ; que s'étant aperçu de leur malaise, il leur en demanda la cause. Nous lui fîmes part de nos songes, ajouta l'échanson, et l'explication qu'il nous en fournit s'est pleinement réalisée.

Le rapport de l'échanson détermina Pharaon à donner des ordres pour faire sortir Joseph de prison et de l'introduire auprès de lui. Joseph, après s'être lavé et avoir changé de vêtements, se présenta devant le roi, qui lui dit : « J'ai appris que tu possédais l'art d'expliquer les songes ; écoute celui que je

vais te réciter et que personne n'a pu encore m'expliquer d'une manière satisfaisante. Je me confie à ta science pour en avoir l'interprétation. » — Joseph répondit modestement : « Ce que vous me demandez est au-dessus de mes facultés. A Dieu seul appartient le secret des visions ; cependant que votre majesté daigne me faire connaître la sienne, le ciel pourra peut-être me venir en aide et me permettre par son inspiration de contribuer au salut du roi. »

Pharaon récita alors son songe à Joseph en ces termes : « J'ai vu dans mon sommeil, comme si je me promenais au bord du Nil, sept vaches qui paissaient dans les marécages qui avoisinent cette rivière, de laquelle ces vaches montaient. Elles étaient grasses, saines et d'une beauté remarquable ; sept autres vaches montaient le fleuve après elles. Ces dernières étaient maigres, décharnées et d'un aspect dégoûtant. Je n'en avais jamais vu d'aussi chétives dans tout le pays d'Egypte. Mais ce qui m'a frappé le plus dans ce songe, c'est que les vaches maigres dévoraient les sept grasses et n'acquéraient pas pour cela plus d'embonpoint. Après ce songe, je me suis réveillé. Peu après, m'étant rendormi, j'ai vu dans un nouveau rêve sept épis fournis par un seul tube, d'une beauté admirable par le nombre et la bonté des grains qui les enrichissaient. A leur côté végétaient sept autres épis maigres et desséchés par l'aquilon, ils avalaient les premiers et ne laissaient aucune trace d'amélioration dans leur état primitif d'infériorité.

« Tels sont les songes qui agitent mon esprit et que personne jusqu'à ce jour n'a pu expliquer de

manière à me rassurer. J'ai foi à ta science, dis-moi avec franchise la vérité ; je suis tout disposé à l'écouter. »

Joseph prit alors la parole et dit à Pharaon : « Puisque vous désirez connaître la vérité, la voici telle que je la comprends sur la nature des songes que vous venez de me faire connaître et que je regarde comme une révélation céleste.

« La Providence divine qui gouverne le monde et le conserve, fait connaître parfois ses desseins à ceux qu'elle juge dignes de sa sollicitude. C'est surtout aux monarques chargés de la conduite de leurs peuples qu'elle manifeste d'avance ses secrètes intentions. C'est une de ces manifestations qui se rencontre dans les deux songes qui préoccupent si vivement votre esprit. Il y a, dans votre songe, car les deux n'en font qu'un, un mélange de bien et de mal. Les sept vaches grasses et les sept épis pleins que le ciel vous a fait voir, ont la même signification. Les unes et les autres présagent qu'il y aura dans la terre d'Egypte sept années consécutives de récoltes de grains d'une abondance extraordinaire, et qu'à la suite de cette abondance succèderont sept années de stérilité qui occasionnera une affreuse famine. C'est ce que dénotent les sept vaches maigres et les épis vides et défectueux qui vous ont été montrés. Cette époque de calamité fera oublier les jours heureux de l'abondance. Mais à côté du mal, Dieu a placé devant vous le remède. Vous pouvez pendant l'abondance prévenir les horreurs de la famine en prenant les précautions que la prudence conseille en pareil cas.

Les moyens à employer, suivant moi, seraient d'imposer le cinquième des récoltes durant les sept années d'abondance, et de nommer des commissaires chargés de mettre en réserve le produit de cet impôt dans chaque localité du pays, de manière à ce que les habitants pussent se pourvoir avec facilité aux jours de la famine et sauver ainsi le pays de ses horreurs. »

Ce conseil, dicté par la sagesse, eut l'approbation de Pharaon et de ses serviteurs.

Pharaon, satisfait de l'explication de ses songes et du conseil donné par Joseph, lui témoigna son admiration et lui dit : « On voit clairement que tu es inspiré de Dieu et que c'est à cette source pure que tu puises ta science. Où trouverai-je un homme aussi capable que toi pour l'exécution des mesures que tu m'indiques ? Je le chercherai vainement. Je te nomme donc aujourd'hui le premier intendant de ma maison. Je veux que mon peuple obéisse à tes ordres et plie le genou devant toi comme devant moi-même. Tu deviendras mon égal, à l'exception du trône que je me réserve. »

En même temps Pharaon manifesta sa volonté, en donnant à Joseph toutes les marques de l'autorité : l'anneau royal fut placé à son doigt, une robe de fin lin le revêtit, un collier d'or orna son cou, et, pour comble d'honneur, Pharaon le fit monter dans le char destiné au second personnage du royaume, et après l'avoir fait proclamer le premier ministre de l'Egypte, il ordonna à ses peuples de s'incliner devant lui toutes les fois qu'il se présenterait en

public. A tous ces honneurs, le roi ajouta celui d'ajouter à son nom de Joseph le surnom de *Zaphnath Phaneah :* צפנת פענח, mots égyptiens qui signifient : Celui qui découvre les secrets. Le roi voulut aussi lui procurer un mariage brillant en lui faisant épouser Assinath, fille de Putiphar, prêtre de On ou Héliopolis.

Joseph était alors âgé de trente ans. Après treize années d'une vie accidentée, depuis que ses frères l'avaient vendu, son esprit naturel s'était développé et l'expérience avait mûri son génie. L'Egypte en éprouva les effets dans sa longue administration. Elle lui dut le progrès des arts, des sciences et de l'agriculture. Aussi son nom y fut longtemps révéré.

La dignité et les honneurs dont Pharaon venait d'entourer Joseph, loin de l'amollir, comme il n'arrive que trop souvent aux hommes que la fortune élève rapidement, ne firent que redoubler son activité. En administrateur habile et zélé, ses premiers soins furent de visiter les provinces de l'Egypte pour s'assurer de leurs besoins. Il voulut tout voir par lui-même, se méfiant des rapports de ses subordonnés, comme pouvant être mensongers ou tout au moins inexacts.

Ce voyage pouvait aussi avoir pour but l'établissement des magasins de réserve qui devaient être placés dans chaque localité, suivant le conseil qu'il avait donné à Pharaon. L'abondance régnait alors dans toute la terre d'Egypte. Le moment était propice pour l'exécution de ses prudents desseins.

Une quantité considérable de grains fut mise en réserve dans chaque lieu à la portée de ses habitants.

Par ce moyen, on évitait les doubles frais de transport à l'achat et à la vente.

On ignore quels furent les moyens dont se servit Joseph pour la conservation de ces grains pendant un grand nombre d'années. Ses vastes connaissances durent les lui indiquer.

Ce fut avant la famine que Joseph devint père de deux enfants que lui donna Assenath, sa femme. Il appela l'aîné Manassé, qui en hébreu signifie oubli, disant que Dieu, dans sa grâce, lui avait fait oublier toutes ses peines et toute la maison de son père. Par la maison de son père, Joseph ne pouvait entendre que la haine et les tracasseries qu'il avait essuyées de la part de ses frères dans la maison paternelle, et non le souvenir de son vénérable père auquel il resta constamment et affectueusement attaché? Qui pourrait mettre en doute cet attachement si bien attesté par l'histoire? Qui pourrait croire que Joseph, ce fils chéri de Jacob, l'objet de sa plus tendre affection, l'élève de ses sages et divines doctrines, put au jour de sa fortune, devenir ingrat au point de répudier la mémoire de son père? Non, un pareil vice ne pouvait siéger dans sa belle âme! Joseph donna à son second fils le nom d'Ephraïm, qui signifie fructifier. « Dieu, dit-il, en l'appelant ainsi, m'a fait fructifier dans la terre de mon affliction. » Joseph, dans ses sentiments de piété, sentait que l'Egypte n'était pas sa véritable place. Il regrettait le séjour de la maison paternelle, les champs qui avaient été témoins de son heureuse enfance, la terre privilégiée que Dieu avait promise en héritage à ses ancêtres, et dans la-

quelle il recommanda par la suite à ses frères d'ensevelir ses restes. Telle était la foi vive et sincère de Joseph, de cet éminent personnage distingué par ses lumières, ses vertus et par le rang élevé qu'il occupait dans le monde.

Aux sept années d'abondance succédèrent les années de famine prédites par Joseph à Pharaon.

Une disette affreuse affligeait l'Egypte et les pays environnants. L'Egypte cependant n'était pas tout à fait dépourvue de grains, grâce aux réserves préparées par Joseph. Cependant les plaintes du peuple se firent entendre aux oreilles du roi, comme il arrive toujours en pareille occasion. Pharaon, pour calmer le peuple, lui disait de s'adresser à Joseph et de se conformer à ses ordres. Les greniers de réserve furent alors ouverts et Joseph délivra aux Egyptiens le blé nécessaire à chaque famille. Le produit de ce blé fut porté dans les coffres de Pharaon. Le désintéressement de Joseph éclata dans ce moment critique. Tout autre que lui aurait peut-être cherché à s'enrichir dans cette occasion. Joseph borna son ambition à être utile à Pharaon et à son peuple.

La famine qui ravageait l'Egypte faisait sentir ses rigueurs dans les contrées environnantes. Celles-ci, moins bien partagées que l'Egypte qui s'était précautionnée d'avance, furent obligées d'avoir recours aux approvisionnements que Joseph, par ses conseils et par sa sage prudence, avait mis en réserve pendant l'abondance. Joseph, après s'être assuré des besoins des gens du pays auxquels il délivrait du blé en raison du nombre de personnes de chaque famille, permit

la sortie des blés pour l'étranger. Mais ce fut à certaines conditions, dictées par la prudence, dans ce moment critique. Il fallait d'abord qu'on s'adressât à lui pour avoir l'autorisation. Il présidait ensuite lui-même à la vente et à la livraison des blés, afin de prévenir les abus de trop forts achats qui auraient fini par affamer l'Egypte. Un autre motif inspira Joseph dans cette occasion. Il prévit dans sa sagesse que ses frères auraient un jour recours à lui à cause de la même calamité qui se faisait sentir à la terre de Chanaan, habitée par eux. Ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser.

Jacob, se voyant à la veille de manquer de pain et ayant appris qu'il y avait du blé en Egypte, dit à ses enfants : « Pourquoi restez-vous dans l'inaction et ne prenez-vous aucune mesure pour vous procurer le blé nécessaire à vos familles qui en ont un besoin urgent? J'ai appris, leur dit-il, qu'il y avait du blé en Egypte, hâtez-vous d'y aller en acheter pour nous empêcher de mourir de faim. » Les enfants de Jacob obéirent à leur père et se rendirent en Egypte au nombre de dix.

Jacob retint Benjamin, le plus jeune, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident fâcheux en route. Peut-être se méfiait-il de ses enfants depuis le malheur de Joseph. Ce dernier motif semble justifié par la garantie solennelle que lui donna Juda de lui ramener Benjamin sain et sauf, sous peine d'être coupable à ses yeux éternellement.

Les enfants de Jacob, moins Benjamin, se rendirent donc en Egypte et se présentèrent devant Joseph

prosternés face à terre. Leur humble attitude rappela à Joseph ses songes à leur égard et il y vit un commencement de leur réalisation. A leur arrivée, il reconnut ses frères, bien que ses frères ne le reconnussent pas.

Après leur avoir demandé d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient, il leur adressa quelques paroles sévères qui les épouvantèrent.

Nous avons raconté dans notre récit sur le patriarche Jacob les diverses particularités de l'entrevue de Joseph avec ses frères et les péripéties qui précédèrent et qui suivirent le moment de sa reconnaissance. Nous n'y reviendrons pas. Nous observerons seulement que la belle âme de Joseph ne conservait aucune pensée de vengeance contre ses frères, malgré la conduite cruelle qu'ils avaient tenue à son égard. Il leur prouva par la suite qu'il avait tout oublié, et que, loin de vouloir leur rendre le mal pour le mal, il voulait devenir leur bienfaiteur.

Si, dans la première entrevue que Joseph eut avec ses frères, il se permit de leur adresser quelques paroles dures et offensantes; si, plus tard, il voulait les soumettre à des épreuves sévères, c'est qu'il désirait connaître les dispositions qui les animaient entre eux et à son sujet. Il pensait que son esprit pénétrant venant à son secours, découvrirait par ces épreuves la vérité qu'il désirait connaître avant de leur déclarer son origine. Cette vérité ne tarda pas à se manifester à ses yeux. La fâcheuse position de ses frères, accusés par lui d'espions et emprisonnés comme tels, leur arracha des aveux qui lui prouvè-

rent qu'une heureuse révolution s'était opérée chez eux depuis qu'ils l'avaient vendu. Ils se reprochaient entre eux ce crime et leur malheur était considéré à leurs yeux comme une punition divine. Ruben aggravait encore le regret de ses frères en leur rappelant l'avis qu'il leur avait donné de ne point toucher à l'enfant, et que, faute d'avoir écouté les plaintes et les supplications de Joseph, son sang criait aujourd'hui vengeance. Ruben était dans la croyance que ses frères l'avaient tué. En témoignant ainsi leur regret, les frères de Joseph ignoraient d'être compris par lui, car pour mieux cacher sa personnalité, il avait eu le soin de placer un interprète entre lui et ses frères. Touché au cœur par les paroles qu'il venait d'entendre, Joseph ne put retenir ses larmes, et pour ne pas être aperçu de ses frères, il se tourna de côté, pour qu'ils ne fussent pas témoins de sa vive émotion.

Cette scène émouvante fit comprendre à Joseph que l'amour fraternel avait succédé à la haine que ses frères avait eue contre lui dans le passé. Il voulut cependant les soumettre à une dernière épreuve et s'assurer s'ils n'avaient pas reporté leur haine contre son frère Benjamin, devenu l'objet de la prédilection de son père. Il redoutait leur jalousie à son égard, jalousie dont il avait failli être lui-même victime. Il exigea de ses frères d'emmener Benjamin avec eux à leur prochain voyage en Egypte, étant bien aise de le voir. Ce fut même à cette condition qu'il leur rendit la liberté, à l'exception de Siméon qu'il retint en prison, comme le plus turbulent de ses frères et

comme celui qui lui avait voué le plus de haine auparavant. L'arrivée de Benjamin en Egypte et sa présence aux yeux de Joseph émurent vivement ce dernier et lui arrachèrent des larmes de sensibilité qu'il répandit en cachette, afin que ses frères ne s'aperçussent pas de son émotion.

Après l'accueil tout fraternel que fit cette fois Joseph à ses frères et surtout à Benjamin qu'il bénit en lui souhaitant les faveurs divines, il donna l'ordre au préposé de sa maison de livrer à ses frères tout le blé que pouvaient renfermer leurs sacs et d'introduire sa coupe d'argent dans celui de Benjamin, en les accusant ensuite de vol et d'ingratitude. Ce moyen employé par Joseph avait pour but de connaître les dispositions de ses frères à l'égard de Benjamin, le seul voleur en apparence de la coupe. Cet évènement inattendu remplit d'effroi les frères de Joseph, ils déchirèrent leurs vêtements en signe de deuil et retournèrent à la ville pour répondre aux reproches qu'allait leur adresser Joseph. Ces reproches arrivèrent à point. Joseph, d'un ton sévère, leur dit : « J'ai peine à m'expliquer l'action répréhensible que vous venez de commettre après avoir reçu de moi l'accueil le plus dévoué et le plus amical en vous admettant à ma table et en vous comblant de présents. Pouvais-je m'attendre à ce que vous seriez assez injustes pour méconnaître le bien que je venais de vous faire et y substituer le mal en me volant ma coupe dont je faisais le plus grand cas. Vous auriez dû penser qu'un homme expérimenté comme moi parviendrait à dé-

couvrir l'auteur du vol. Le coupable est connu, qu'il subisse la peine attachée à son action. »

Le vol imputé à Benjamin était trop évident pour que ses frères pussent le nier. Ils crurent inutile de se justifier et se bornèrent à dire que Dieu les punissait de leur péché. Faisaient-ils allusion à celui qu'ils avaient commis contre Joseph ? Les regrets qu'ils avaient déjà témoignés à ce sujet portent à le croire. Quelle que fût d'ailleurs leur pensée, ils offrirent d'expier en commun la faute de Benjamin. « Nous serons tous, dirent-ils, esclaves avec celui dans le sac duquel s'est trouvée la coupe. »

Joseph, bien que touché de cette offre généreuse, la rejeta, en disant : « A Dieu ne plaise que je confonde l'innocent avec le coupable, celui-ci seul sera esclave, les autres retourneront en paix auprès de leur père. »

Cet arrêt de Joseph, juste en apparence, jeta le trouble dans le cœur de ses frères. Juda, en particulier, en fut vivement affecté. Il avait garanti à son père le retour de Benjamin ; il redoutait les reproches de l'auteur de ses jours et craignait même d'en être maudit. Cette pensée qui le tourmentait lui dicta, en faveur de Benjamin, le discours le plus pathétique et le plus propre à émouvoir le cœur de Joseph. Après un exorde respectueux aussi simple que touchant, il rappelait à Joseph tout ce qui s'était passé depuis leur première entrevue, le désir qu'il avait témoigné de voir son jeune frère, resté auprès de son père ; que ce désir devint plus tard un ordre exprès, sous peine de ne plus paraître devant lui ; que, de

retour chez son père, lui et ses frères lui firent part de cet ordre, qui l'affligea vivement, tant il était attaché à son jeune fils, pour lequel il craignait le danger qui pouvait lui arriver en route ; il refusa d'abord de le laisser partir et il n'y consentit qu'après que toutes les provisions de sa maison furent épuisées, qu'alors même il ne donna son adhésion qu'à condition que lui, Juda, garantirait son retour. « Je promis tout à mon père, ajoutait Juda, et je devins responsable du retour de cet enfant auquel son âme était si fortement attachée. Puis-je aujourd'hui, continuait Juda, retourner auprès de mon père sans être accompagné de l'enfant ! Son absence empoisonnerait sa vieillesse et le précipiterait dans la tombe. Ce malheur arrivant, quels ne seraient pas alors mes remords ! Si le sacrifice de ma liberté peut vous être agréable, je vous l'offre pour la rançon du coupable, afin qu'il puisse retourner avec ses frères. » Les touchantes paroles de Juda, les dispositions favorables de ses frères en faveur de Benjamin, la crainte d'empirer les chagrins de son père, émurent le cœur de Joseph et déchirèrent le voile dont il s'était enveloppé jusqu'alors. Des larmes de sensibilité inondèrent sa figure, il embrassa ses frères et leur dit : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu en Egypte. » Voyant ses frères étonnés et confus, il les rassura sur leur destinée à venir en les assurant de sa protection et qu'il ne gardait contre eux aucune rancune. « Vous n'avez été, leur dit-il, que les instruments de la Providence qui voulait m'élever au poste éminent que j'occupe aujourd'hui. Hâtez-vous

d'annoncer cette bonne nouvelle à mon père, pour que je puisse bientôt le serrer dans mes bras. » Laissons reposer un moment Joseph de sa vive émotion et suivons-le dans sa sage conduite de l'administration de l'Egypte.

Nous l'avons vu au début de ses hautes fonctions parcourir les provinces du royaume confiées à ses soins, pour s'assurer des besoins de leurs habitants. Ce voyage devait aussi avoir pour but le choix des locaux pour les greniers de réserve qu'il avait projeté d'établir dans le pays. Sa prévoyance à cet égard sauva l'Egypte des horreurs de la famine. Pendant la durée de cette calamité, de sages mesures furent prises pour la livraison et la distribution des grains, afin d'empêcher les accaparements, toujours funestes dans les années de disette. Joseph ne fut pas seulement utile à l'Egypte, mais encore les pays voisins profitèrent du fruit de sa sagesse.

Il est cependant dans le monde des fléaux qui laissent toujours après eux des plaies cruelles, qu'une sage administration désire soulager, mais qu'elle ne peut pas entièrement guérir. Telle fut la position de Joseph à l'égard des Egyptiens après une longue et désastreuse famine.

Pendant cette calamité, les Egyptiens ne manquèrent pas de pain, grâce aux prudentes mesures adoptées par Joseph qui leur vendait le blé qui leur était nécessaire. Mais l'achat de cette denrée épuisa toutes leurs ressources, d'abord leur argent, ensuite leurs bestiaux ; il ne leur restait plus que leurs champs qu'ils étaient obligés de laisser sans culture, faute

de semences. Dans ce triste état de dénûment, ils vinrent se jeter aux pieds de Joseph pour implorer son assistance. « Nous ne vous cacherons pas, lui dirent-ils, notre extrême misère. Il ne nous reste plus que nos terres et nos personnes à vous donner en échange du blé que vous nous fournirez pour soutenir notre existence et pour ensemencer nos terres. Prenez nos terres, assujettissez nos personnes, et donnez-nous du blé, si vous ne voulez pas être témoin de notre mort. » Ces offres, arrachées par la détresse, durent émouvoir le cœur de Joseph qui aurait voulu, sans doute, soulager le peuple d'une manière plus généreuse. Mais il avait aussi à cœur l'intérêt du roi, son bienfaiteur, qui augmentait par là ses revenus et sa puissance. Il trouva un moyen de concilier ses sentiments d'humanité avec ses devoirs de ministre. Il donna du blé aux Egyptiens et leur dit : « Gardez vos terres, à condition que vous donnerez chaque année le cinquième de leur récolte à Pharaon et vous appliquerez le restant aux besoins de vos familles et aux semences nécessaires à vos champs. »

Cette proposition combla les Egyptiens de joie, et en remerciant Joseph, ils lui dirent : « Vous nous rendez à la vie. »

A dater de cette époque, l'impôt du cinquième sur les récoltes devint permanent en Egypte. Les prêtres seuls furent exempts de cet impôt, parce que recevant leur ordinaire du roi, ils ne vendirent pas leurs champs. Ce privilège accordé au clergé égyptien pouvait être aussi le résultat d'un calcul d'une sage po-

litique de la part de Joseph, dans l'intérêt de Pharaon. Il connaissait toute l'influence qu'exerçaient les prêtres du pays sur le peuple dont ils dirigeaient la conscience. Il avait besoin d'user envers eux de ménagement. Les mécontenter, c'eût été un motif qui eût pu les porter à pousser le peuple à la révolte pour ne pas payer l'impôt établi. Pour la garantie de la durée de l'impôt, Joseph eut recours à une mesure pratiquée par les anciens conquérants. Il transporta les Egyptiens d'une province à l'autre, craignant qu'en présence de leurs anciennes propriétés ils ne refusassent un jour de payer l'impôt convenu.

Les soins que donnait Joseph à l'Egypte ne lui faisaient pas oublier ceux qu'il devait à ses parents. Il établit son père et tous ses enfants à Gessen, pays fertile et abondant en pâturage. La proximité de cette province de la capitale permettait à Joseph de visiter son père toutes les fois que sa présence lui était nécessaire, sans nuire à ses importantes fonctions. Les enfants d'Israël, protégés par Joseph et favorisés par Pharaon, acquirent de l'aisance à Gessen et s'y multiplièrent à foison.

Jacob, après un séjour de dix-sept ans en Egypte et arrivé à l'âge de cent quarante-sept ans, vit avec calme sa dernière heure arrivée. Avant de se réunir à ses pères, il bénit ses enfants et s'endormit du sommeil des justes dans le sein du Dieu qu'il avait glorifié pendant sa vie. Joseph eut la satisfaction de lui fermer les paupières, et après l'avoir pleuré amèrement, accompagna ses restes avec ses frères et tous

les serviteurs de Pharaon jusqu'au tombeau où reposaient déjà Abraham et Isaac, ses nobles aïeux.

Après la mort de leur père, les frères de Joseph craignirent qu'il ne se souvînt des torts qu'ils avaient eus contre lui, et qu'il n'eût différé sa vengeance que pour ne pas affliger son père pendant qu'il vivait. Ces craintes étaient mal fondées. Loin de vouloir se venger, Joseph voulait combler ses frères de bontés et contribuer à leur bonheur en les couvrant de sa protection. Sa conduite ultérieure leur prouva la grandeur de ses nobles sentiments à leur égard. Mais une mauvaise action laisse toujours des craintes après elle. Les frères de Joseph se reconnaissaient coupables envers lui, et malgré ses protestations, ils doutaient de la sincérité de ses paroles. Dans cette incertitude, ils voulurent s'assurer de ses véritables dispositions, ils envoyèrent un émissaire auprès de lui avec ordre de lui annoncer que son père, avant sa mort, avait recommandé de lui dire de pardonner le péché de ses frères et d'oublier l'offense des serviteurs du Dieu de son père.

Les dernières paroles d'un homme de bien ont en général un caractère sacré qui impose un respect religieux à la personne à laquelle elles sont adressées. Elle les regarde comme un ordre céleste. Ce sentiment, qui honore l'homme, fut mis à profit par les frères de Joseph qui se permirent dans cette occasion d'user d'un innocent mensonge, afin de faire une forte impression sur son esprit, connaissant toute sa vénération pour la mémoire de son père.

Les frères de Joseph ne se bornèrent pas à cette

démarche indirecte, ils vinrent se présenter auprès de lui, se jetèrent à ses genoux, implorèrent sa clémence, l'assurant qu'il trouverait chez eux dévouement et obéissance à ses ordres. Cette démarche touchante impressionna vivement Joseph et fit couler ses larmes. L'émotion qu'il venait d'éprouver s'étant calmée, il adressa la parole à ses frères et leur dit : « Loin de moi la pensée de vouloir vous faire du mal, elle n'est jamais entrée dans mon esprit. Voudrais-je me venger contre vous, que Dieu ne me le permettrait pas et s'y opposerait de la même manière qu'il s'est opposé aux desseins que vous aviez formés contre moi. Vous aviez projeté de me perdre, Dieu en ordonna autrement. Il m'a comblé d'honneurs et m'a mis en position de pourvoir aux besoins d'une population nombreuse, comme vous le voyez de vos propres yeux. Soyez donc sans craintes pour votre avenir. Je veillerai à vos besoins et j'y pourvoirai avec largesse pendant les années malheureuses que nous avons encore à traverser. » Ces paroles consolantes sorties du cœur de Joseph touchèrent celui de ses frères et dissipèrent toutes leurs craintes.

Joseph, fidèle à ses promesses, fut pendant toute sa vie le soutien et le protecteur de ses frères.

La mort qui plane sur toutes les créatures et qui ne respecte personne, pas même les plus élevées par leur sagesse et leur puissance, vint visiter Joseph à son tour, et l'enleva au monde à l'âge de cent dix ans et après avoir gouverné l'Egypte pendant quatre-vingt ans.

Joseph eut le bonheur de voir dans sa vie une

troisième génération à ses enfants, qu'il éleva dans les sages principes qu'il avait reçus lui-même de son illustre père et qui furent le fondement de sa fortune et de la considération dont il jouit dans le pays pendant sa longue et honorable administration. L'Egypte, reconnaissante des services rendus par Joseph, l'honora dans son vivant et après sa mort. Son corps fut embaumé et exposé, dans un cercueil, à la vénération du peuple.

Joseph, qui savait qu'un jour Dieu visiterait les enfants d'Israël et les ferait sortir triomphants de l'Egypte en brisant avec éclat le joug qui les accablait, fit jurer ses frères qu'ils emmeneraient avec eux ses dépouilles mortelles en la terre de Chanaan, promise en héritage à ses ancêtres.

Moïse, fidèle au serment de Joseph, l'accomplit à la sortie des enfants d'Israël de l'Egypte, et, après les conquêtes de Josué, les ossements de Joseph furent déposés dans un tombeau, près de Sichem, à la montagne d'Ephraïm, dans ce même champ que Jacob, son père, lui avait donné peu de temps avant sa mort et comme une marque de son affection.

L'histoire offre peu d'exemples d'un caractère aussi remarquable que celui du sage dont nous venons de tracer le portrait. Les éminentes vertus du fils de Jacob peuvent être offertes pour modèles aux hommes dans toutes les conditions de la vie.

Joseph, dans son enfance, fut docile, soumis et obéissant à la voix de son digne père, qui cultiva de bonne heure sa précoce intelligence et lui transmit le trésor de ses pieuses doctrines. Satisfait de ses

progrès et de ses heureuses tendances, son père eut pour lui un amour excessif qui faillit être la cause de sa perte. Réduit à la condition d'esclave par la jalousie de ses frères, Joseph n'eut aucun des vices abjects qui caractérise en général cette classe de la société. Il fut, dans sa triste position, fidèle, empressé, attentif aux ordres de son maître qui, témoin de son aptitude et de ses soins, lui confia l'intendance de sa maison que ses travaux assidus firent prospérer. A l'âge où les passions exercent sur l'homme un empire absolu, Joseph sut son maîtriser et résister à leur entraînement. Il préféra sacrifier son repos et sa liberté plutôt que de trahir son maître en le déshonorant. Victime de sa vertu et jeté en prison, il sut, par sa conduite, inspirer l'estime du chef de la prison qui lui livra toute sa confiance. Arrivé de la prison au faîte des honneurs et presque sur les degrés du trône, il administra l'Egypte avec prudence et sagesse.

Il oublia les torts de ses frères et ne s'en vengea que par ses bienfaits à leur égard. Son père, qu'il aimait autant qu'il le vénérait, fut l'objet de sa tendre et constante sollicitude. Ses soins le rendirent à la vie et lui firent oublier les orages nombreux qui l'avaient assaillie.

Tel fut Joseph, ce véritable grand homme, l'honneur de sa race et l'admiration de tous ceux qui rendent hommage au mérite joint à la vertu.

Deux puissants motifs amenèrent notre patriarche Jacob et sa famille en Egypte. D'abord la famine qui régnait dans la terre de Chanaan, où ils habitaient;

ensuite l'appel que leur fit Joseph de venir s'y établir pour les mettre à couvert du fléau, en exerçant sur eux ses bienfaits. Sa haute position, comme intendant de l'Egypte et comme favori de Pharaon, lui permettait de prodiguer ses soins à ses parents, dont la fortune aurait pu être compromise par une longue disette. Un troisième motif encore plus déterminant fut l'ordre de D..., adressé à Jacob, de se rendre sans crainte en Egypte où, par la suite, devaient se réaliser les promesses qu'il avait faites à Abraham dans son alliance avec lui.

Pharaon qui avait pour Joseph l'estime et l'attachement qu'un sage monarque doit avoir pour un ministre dévoué et fidèle, lui permit d'établir sa famille dans une province des plus fertiles du pays et des plus riches en pâturages. Ce fut à Ramassès, dans la contrée de Gessen, que la famille de Jacob fixa sa demeure.

La profession de berger qu'exerçaient les enfants d'Israël trouvait dans le territoire de Gessen toutes les ressources nécessaires à la nourriture des troupeaux. Pharaon qui connaissait leur capacité pour ce genre d'exploitation, offrit à Joseph de confier à une partie de ses frères les soins de ses propres troupeaux.

Les Egyptiens n'étaient pas propres à ce service pour lequel ils avaient une répugnance invincible, basée sur leurs croyances superstitieuses et en haine des bergers qui, dit-on, avaient subjugué l'Egypte à une certaine époque de son histoire. L'Ecriture nous apprend que les Egyptiens avaient en horreur les bergers, parce que ces derniers immolaient certains

animaux qui étaient l'objet de leur culte. Par le même motif, ils s'abstenaient de manger à la même table avec les Hébreux, qui faisaient usage d'un régime alimentaire différent de celui des Egyptiens.

On peut encore ajouter à ces raisons que les Egyptiens, ayant foi au dogme de la métempsycose, s'interdisaient toutes sortes de viandes et qu'il leur répugnait d'assister à une table qui n'avait pas la même répugnance. Cette antipathie des Egyptiens pour l'état de berger était favorable aux enfants d'Israël qui n'avaient aucune concurrence à subir, concurrence toujours nuisible dans quelque profession que ce soit.

Si, à cet avantage pour les Israélites, vous joignez la protection de Pharaon qui les entourait et la faveur du premier ministre du pays qui les soutenait et les encourageait, on comprendra facilement qu'avec la capacité qu'ils avaient pour l'élève des troupeaux, les affaires des Israélites ne pouvaient que prospérer. C'est ce qui leur arriva, sans se faire trop attendre. L'aisance et la liberté sont favorables au progrès de la population. Dieu qui avait promis aux patriarches une nombreuse postérité, se servit de ces moyens pour réaliser ses promesses.

Dans l'heureuse situation dans laquelle la Providence les avait placés, les enfants d'Israël s'accrurent et se multiplièrent à foison et le pays qu'ils habitaient fut couvert de leur population. De soixante-dix personnes qu'ils étaient lorsqu'ils descendirent en Egypte, ils devinrent un peuple nombreux et puissant par la suite. Le bonheur dont jouissaient les enfants d'Israël, en Egypte, dura pendant la vie de

Joseph et de ses frères. Après la mort de ces derniers, ils eurent à subir de nombreuses et fâcheuses vicissitudes. C'était encore une des prédictions révélées par Dieu à Abraham, en attendant qu'il délivrât avec éclat sa postérité du joug qui pesait sur elle.

Un nouveau roi avait succédé au sage Pharaon, le protecteur et l'ami de la famille d'Israël.

Ce nouveau roi, qui était peut-être un usurpateur, ainsi que pense le savant commentateur Abben-Esra, méconnut les services qu'avait rendus Joseph au pays. Son esprit agité de crainte en voyant les enfants d'Israël riches, puissants et nombreux, chercha les moyens de les appauvrir, de les affaiblir en les persécutant et de réduire par là leur population qu'il redoutait. Mais avant de mettre ses funestes projets à exécution, il jugea nécessaire de connaître l'opinion de son peuple au sujet des mesures plus ou moins cruelles qu'il avait résolu d'employer.

Les Egyptiens ne partageaient peut-être pas, à l'égard des Israélites, la haine de leur roi. Depuis deux siècles les Israélites étaient établis en Egypte, des rapports fréquents avaient dû se former entre eux et les naturels du pays. Les Israélites, par imitation ou par inclination, avaient adopté partie des mœurs et des usages de l'Egypte, ainsi que son culte sacrilège, au mépris des saines doctrines de leurs ancêtres. Cette similitude de mœurs et de croyance devait nécessairement rapprocher les deux races.

Le souvenir de Joseph, révéré pendant longtemps en Egypte, était encore un motif d'union entre elles. Notre sainte loi défend à Israël de haïr l'Egyptien,

« parce que, lui dit-elle, tu as habité sa terre. » Ne peut-on pas inférer de là que des relations amicales avaient existé jadis entre les deux peuples ?

Quoi qu'il en soit, Pharaon ne voulut rien faire sans consulter ses sujets. Craignant qu'ils ne désapprouvassent les cruelles mesures qu'il avait méditées contre Israël, il se servit, pour atteindre son but, d'un moyen qui agit toujours efficacement sur les masses : par un discours astucieux, il chercha à toucher le cœur de ses sujets en les persuadant que l'intérêt du pays était d'arrêter les progrès que faisait la population israélite, déjà puissante et prête à se soulever, en cas de guerre, pour se soustraire à la domination de l'Egypte en se joignant à ses ennemis.

« Les enfants d'Israël, dit Pharaon à son peuple, se sont établis en Egypte par la faveur d'un ministre de leur race, qui les combla de bienfaits et les entoura de sa puissante protection. Ils étaient dans l'origine peu nombreux et leur influence ne pouvait être dangereuse pour le royaume. Depuis lors, deux siècles se sont écoulés, et durant cet intervalle leur population s'est accrue d'une manière prodigieuse et est devenue riche, forte et puissante. N'est-il pas à craindre qu'un jour elle ne se détache de notre service en se rendant indépendante, ou qu'elle ne nous force nous-mêmes d'abandonner le pays ! Prévenez ce malheur et étudions ensemble les moyens d'y remédier. »

Les paroles d'un roi exercent toujours une grande influence sur l'esprit d'un peuple, surtout lorsqu'elles touchent à ses intérêts et qu'elles réveillent dans son

cœur le sentiment patriotique. Le discours insidieux de Pharaon entraîna ses sujets qui se rangèrent à son avis. Dès lors plus de ménagements de la part du tyran à l'égard des Israélites. Il commença par leur imposer de fortes contributions. Des préposés sévères furent chargés de la perception de cet impôt, dont aucun Israélite n'était exempté. Ceux qui étaient dépourvus de moyens étaient soumis à de rudes travaux. Le but du despote était d'appauvrir les Hébreux et d'affaiblir leur tempérament par de pénibles services, et d'arrêter par là le progrès de leur population. Mais le contraire arriva. Dieu qui les protégeait les fit multiplier en raison de leur souffrance. Que peuvent les projets des méchants contre les arrêts de la Providence, venant en aide à l'innocence! En semant le mal, ils ne recueillent que la confusion. Tel fut le fruit des pensées criminelles du roi d'Egypte.

Pharaon, attristé et irrité du résultat infructueux de ses premières mesures contre les Israélites, ne persévéra pas moins dans ses desseins criminels de les poursuivre à outrance. Un nouveau et cruel moyen qu'il jugea infaillible fut d'attaquer la population dans sa source, en ordonnant aux sages-femmes des Hébreux d'étouffer tous les enfants mâles au moment de leur naissance et de ne conserver que les filles, dont il s'inquiétait peu, dans l'espoir de les fondre dans sa nation en les forçant à s'unir par le mariage avec les naturels du pays. D'ailleurs, le sexe, par sa faiblesse, ne lui faisait pas ombrage. Mais pour l'exécution de son atroce projet, il avait besoin du con-

cours et de la complicité des sages-femmes. Il les avait initiées au secret de son ordre impitoyable, en leur recommandant de faire accroire aux accouchées, après la perpétration du crime, que leurs enfants étaient morts nés. Il n'eut pas l'audace de publier son cruel édit, de crainte de trouver de la résistance de la part des Israélites et de soulever l'indignation des gens honnêtes du pays par l'énormité de cette infâme mesure.

Pharaon fut encore déçu dans ses coupables espérances par le refus des sages-femmes de se conformer à sa volonté. Non seulement elles n'en firent aucun cas, mais encore elles soignèrent avec attention les nouveaux nés. Le tyran, instruit de leur conduite et de l'inexécution de ses ordres, leur en fit de violents reproches et leur défendit d'exercer à l'avenir leur profession. Ces dignes et courageuses femmes qui préférèrent s'exposer à un danger certain, en désobéissant aux ordres du despote, que de souiller leur conscience par un crime abominable, furent largement récompensées par Dieu qui fit prospérer leurs maisons et les rendit célèbres dans Israël. L'Ecriture nous a transmis le nom de ces dignes et vertueuses femmes dont l'exemple honore l'humanité. Siphra et Pua sont devenues célèbres à juste titre.

Pharaon, voyant toutes ses tentatives contre les Israélites échouer les unes après les autres, aurait dû reconnaître qu'une puissance au-dessus de la sienne les protégeait visiblement, mais son cœur endurci n'y voyait que le produit du hasard. Dans cette fatale croyance, il eut recours à un dernier acte qu'il jugea

devoir immanquablement aboutir. Ce fut d'ordonner que tous les enfants mâles qui naîtraient seraient exposés sur le Nil. On ne sait pas quelle fut la durée de cette horrible ordonnance qui condamnait à une mort certaine de jeunes et innocentes créatures. Il est à croire qu'elle n'eut qu'un terme assez limité, car si elle se fût prolongée longtemps la population israélite aurait été décimée et amoindrie d'une manière prodigieuse et n'aurait pas offert le chiffre important qu'on lui trouve à sa sortie de l'Egypte. Nos docteurs disent que cet ordre sanguinaire de Pharaon ne dura qu'un seul jour et qu'il frappait indistinctement tous ses sujets, ses astrologues lui ayant prédit que ce jour-là devait naître le libérateur d'Israël, sans lui assigner son origine.

D'après cette version, Pharaon, qui niait la puissance divine, eut foi à la prédiction de ses magiciens, et pour calmer les craintes qui l'assiégeaient il ne recula pas devant le sacrifice du sang de ses propres sujets.

Prédit ou non prédit par les astrologues du tyran, le sauveur d'Israël ne tarda pas d'apparaître dans le monde, et, malgré toutes les précautions de la tyrannie, sa haute destinée devait s'accomplir ; bien plus, les précautions que l'on prit pour le perdre ne servirent qu'à lui préparer la voie de sa sublime mission.

Avant l'ordonnance de Pharaon, dont nous venons de parler, un homme de la tribu de Lévi avait épousé une de ses parentes de la même tribu. Elle devint enceinte au moment où cette ordonnance était mise

à exécution. Après six mois de grossesse, elle enfanta un fils qu'elle cacha pendant trois mois. Elle ne pût pas le cacher davantage parce que Pharaon, pour assurer le succès de sa barbare mesure, l'avait entourée de prévoyance, en instituant des commissaires chargés de noter la date de la grossesse des femmes des Hébreux. Après neuf mois, terme ordinaire des accouchements, les sbires du tyran exigeaient la présentation des enfants nés à cette époque, sous les peines les plus sévères. Le terme fatal arrivé, la femme du lévite fut obligée de se conformer à l'ordre du despote; mais dans sa sollicitude maternelle elle employa tous les moyens pour garantir son enfant d'une mort soudaine. A cet effet, elle le plaça dans une corbeille légère propre à surnager sur l'eau. Elle enduisit cette corbeille à l'intérieur et à l'extérieur d'une couche de ciment et de résine pour la préserver de l'invasion des eaux. Elle la déposa entre les roseaux qui étaient sur le rivage du Nil, afin qu'elle ne fût pas en vue des passants qui auraient pu, par malveillance, la faire submerger. A ces précautions, dictées par l'amour maternel, elle ajouta celle d'aposter sa fille non loin de ce dépôt, pour le surveiller et lui rendre compte de ce qui suivrait. Dans sa juste douleur, cette tendre et sensible mère ne désespérait pas du secours de la Providence qui veut qu'on ne néglige pas, dans le danger, les moyens que la prudence réclame.

Nos sages ont dit, avec raison, אין סמכים על הנס ce qui revient à la prudente maxime : Aide-toi, Dieu t'aidera. Le jeune lévite ne devait point succomber

au péril qui le menaçait, Dieu en avait ordonné autrement, et du sein du danger naquit le salut. La fille de Pharaon, dans l'intérêt de sa santé ou par agrément, se rendit au bord du Nil, accompagnée de ses servantes, pour se laver dans la rivière. De l'endroit où elle se plaça, elle aperçut la corbeille qui était dans les roseaux et envoya de suite une de ses servantes pour la prendre. L'ayant ouverte, elle vit un jeune enfant d'une belle physionomie qui pleurait. Ses pleurs émurent son bon cœur et elle reconnut que c'était un enfant des Hébreux que son barbare père condamnait à ce dur supplice. Plus humaine que lui, elle résolut de sauver cet enfant. Dans ce but, elle ordonna que l'on allât chercher une nourrice chez les femmes des Hébreux pour allaiter l'enfant. La sœur de l'enfant qui ne l'avait pas perdu de vue, s'apercevant des bonnes dispositions de la princesse, s'offrit pour lui procurer une nourrice telle quelle le désirait. Son offre fut acceptée, et la princesse lui remit l'enfant avec promesse de payer le salaire de la nourrice. Munie de ce précieux dépôt, elle s'empressa de le livrer à sa mère, qui le nourrit jusqu'à ce qu'il fût sevré. Quelle tendre et douce émotion ne dût pas sentir cette heureuse mère en revoyant son fils, qu'elle désespérait d'embrasser, revenir sur son sein par la bonté d'une sage princesse ! Il n'y a qu'une mère qui puisse comprendre les sentiments qu'elle dût éprouver à la vue de son enfant échappé à un aussi grand péril. Les soins qu'elle lui donna furent proportionnés à sa joie. Dès que l'enfant fut grand, elle l'emmena à sa bienfaitrice, en la com-

blant de bénédictions dont elle était si digne. Un bienfait en produit toujours un nouveau et attache à la personne qui en a été l'objet. La fille du roi qui avait sauvé l'enfant le prit en amitié, fit soigner son éducation et l'adopta pour fils. Elle lui donna un nom qui rappelait la belle conduite que le ciel lui avait inspirée en le sauvant des eaux. Le nom de Moïse qu'elle lui donna avait cette signification.

Moïse devenu fils adoptif de la princesse fut élevé à la cour. Son esprit naturel aidé du soin de ses maîtres se développa rapidement et ses connaissances embrassèrent toutes les sciences. Dieu le préparait par ce moyen à être initié aux grandes vérités qu'il devait lui révéler et à la haute mission à laquelle il le destinait.

A mesure que Moïse avançait en âge, ses vastes connaissances, son profond génie, l'aménité et la modestie de son caractère, lui assignaient un rang distingué à la cour de Pharaon et le faisaient généralement estimer. Mais sa position brillante n'avait pas éteint dans son âme l'attachement et l'amour de ses frères, victimes de la plus atroce persécution. Il en gémissait en secret et tâchait de les consoler en les visitant souvent. Quoique puissant à la cour, il ne l'était pas assez pour adoucir leur sort. La rage de Pharaon contre eux allait toujours en augmentant. Les Egyptiens, à l'imitation de leur roi, les maltraitaient cruellement.

Aux injures, aux outrages, succédaient les coups, et la justice restait muette et sourde aux cris des victimes.

Dans une des fréquentes visites que faisait Moïse à ses frères accablés de peines et de chagrins, il fut témoin d'un acte de barbarie exercé par un Egyptien sur la personne d'un Hébreu. Moïse ne put rester indifférent à l'outrage commis contre l'un de ses frères. Ennemi de l'injustice, il prit son parti et dut, avant d'en venir aux mains avec l'Egyptien, lui demander le motif de ses violences. Moïse peu satisfait de la réponse de l'Egyptien, une querelle s'engagea entre eux qui fut bientôt suivie d'une lutte acharnée. Le bon droit, le courage et la force rendirent Moïse victorieux. Il terrassa son adversaire et l'enfouit dans le sable, afin que cet évènement restât inconnu. Aucun témoin n'avait assisté à cette lutte, si ce n'est l'Hébreu dont Moïse avait pris la défense. Cet homme qui aurait dû garder le secret, le révéla le même jour parmi ses frères. Ce fut une imprudence de sa part, si ce ne fut pas une ingratitude. Croyait-il par ce moyen exciter ses frères à la résistance en leur offrant l'exemple de Moïse, vainqueur de l'Egyptien ? Dans ce cas, le seul qui puisse expliquer et justifier sa conduite, cet homme se trompa de date. Le moment marqué par Dieu à Abraham pour la délivrance de ses descendants n'était pas encore arrivé, l'heure de leur liberté devait sonner plus tard. Ils n'étaient pas assez méritants pour qu'elle fût devancée. L'exemple que venait de donner Moïse en combattant contre un Egyptien était un cas exceptionnel qui ne pouvait servir de règle de conduite aux Hébreux de ce temps. Ils avaient encore à souffrir en silence l'oppression égyptienne.

On se demande naturellement à quelle source Moïse avait puisé l'amour excessif qu'il portait à ses frères, jusqu'à exposer sa vie pour les défendre ? Lui, Moïse, élevé fort jeune à la cour de Pharaon, l'ennemi acharné des Hébreux. Pour répondre à cette question, il faut croire que Moïse, avant d'être livré à la fille de Pharaon, ses parents lui avaient révélé son origine et l'avaient instruit dans les doctrines de ses ancêtres, ainsi que des promesses que Dieu leur avait faites de délivrer leurs descendants du joug de l'étranger. Ces principes gravés dans son cœur depuis sa plus jeune enfance s'étaient fortifiés par la haute instruction qu'il avait reçue à la cour.

L'unité de Dieu, proclamée par les patriarches, s'accordait avec sa puissante raison qui reconnaissait dans les promesses que Dieu leur avait faites un effet de sa souveraine justice. C'est dans cette pensée, résultant de ses convictions, que Moïse attachait sa destinée à celle de ses frères et lui inspirait le vif intérêt qu'il leur portait. Prédestiné par la Providence pour être un jour le libérateur de ses frères, elle l'avait rendu propre, par sa noble conduite, à captiver leur confiance. Il ne se lassait pas de fréquenter ses frères courbés sous le joug du tyran, malgré le danger que ses rapports avec eux pouvaient lui attirer de la part de leurs persécuteurs. Le lendemain du jour où il avait vengé l'insulte faite à l'un de ses frères, il fut encore s'informer de leur fâcheuse situation et pour leur apporter des paroles de consolation. Il eut le regret cette fois de rencontrer parmi ses frères deux mauvais sujets qui se dis-

putaient et dont l'un avait levé la main pour frapper l'autre. Moïse fut vivement affecté de cette menace et adressa à son auteur des reproches sévères. Cet homme, au lieu de s'amender, lui répliqua d'une manière insolente. « Qui t'a placé, lui dit-il, pour chef et juge sur nous? Voudrais-tu par hasard me tuer, comme tu as fait hier à l'Egyptien? » Cette apostrophe inattendue et inconvenante pénétra Moïse de stupéfaction, et il se dit en lui-même « la chose est donc connue. » Il comprit alors qu'il y avait des délateurs parmi ses frères. Il s'en affligea, avec d'autant plus de raison qu'il craignit que ce vice ne prolongeât leurs souffrances. Si la délation est funeste en tout et partout, elle l'est bien davantage sous un gouvernement despotique. Un despote est d'ordinaire méfiant et soupçonneux, il croit voir des ennemis partout, et le moindre indice que l'on souffle à ses oreilles, suffit pour assouvir sa vengeance. Elle se manifeste le plus souvent sur les hommes qui tiennent un rang distingué dans le monde. Moïse, par sa haute position à la cour, allait donc courir le plus grand danger si la mort de l'Egyptien était révélée à Pharaon. Elle ne tarda pas de l'être.

Pharaon n'aimait pas Moïse, il connaissait l'attachement qu'il portait aux Hébreux que lui, Pharaon, poursuivait à outrance. S'il le souffrait à sa cour, c'était pour ne pas désobliger la princesse, sa fille, qui l'avait adopté pour fils, qui le protégeait et lui destinait, à ce que l'on croit, la couronne, après la mort du roi qui n'avait pas d'enfants mâles. Qui mieux que Moïse eût été digne de la porter! Mais

telle n'était pas son ambition, ses pensées l'élevaient au-dessus des honneurs terrestres. Sa confiance dans les promesses divines lui faisait entrevoir un heureux avenir, préférable, à ses yeux, à la possession d'un sceptre dont il connaissait tous les soucis. Entièrement dévoué à ses frères, Moïse se sentait par instinct destiné à leur délivrance, lorsque l'heure de leur liberté aurait sonné. Il ne se trompait pas dans ses prévisions, mais auparavant il avait de fortes épreuves à subir, nécessaires sans doute au céleste ministère dont il devait être chargé plus tard.

La plus dure de ces épreuves fut celle d'être accusé et poursuivi par Pharaon, comme auteur d'un meurtre commis sur la personne d'un Egyptien. La mort de cet homme fut malicieusement interprêtée par les ennemis de Moïse et par Pharaon qui depuis longtemps épiait le moment propice pour le perdre. L'évènement de la mort d'un de ses sujets vint à son aide et il résolut de faire périr Moïse. Mais Moïse, instruit de ses criminelles intentions, se hâta de prendre la fuite. Il était alors âgé de quarante ans. Quel fut le pays où il se réfugia ? Les uns disent en Ethiopie, alors en guerre avec l'Egypte ; que quelque temps après il épousa la fille du roi qui devint amoureuse de lui et le fit monter sur le trône après la mort du roi, et qu'après un règne de plusieurs années il fut victime d'une conspiration qui l'obligea de quitter l'Ethiopie et de venir dans les terres de Madian ; qu'à cette dernière époque, Moïse avait atteint l'âge de quatre-vingts ans. Les autres disent que Moïse, fuyant l'Egypte, se rendit immédiatement chez les Madianites

où il demeura quarante années avant l'épisode des filles de Jethro.

Ces deux opinions, qui n'ont rien d'invraisemblable, ne reposent cependant sur aucun document authentique. Elles paraissent n'avoir été émises que pour remplir la lacune qui se rencontre dans le texte sacré, touchant le récit de la vie de notre divin législateur. Il est certainement à regretter que toutes les particularités de cette noble et célèbre existence ne soient pas parvenues jusqu'à nous ; que de leçons utiles nous en aurions recueillies ! L'extrême modestie de Moïse lui a fait peut-être cacher dans l'ombre une partie de ses éminentes qualités. On peut ajouter à ce motif que l'Ecriture sacrée n'entre dans de longs détails que pour ce qui concerne la religion ou l'histoire du peuple que Dieu avait choisi. La même lacune se retrouve en grande partie sur les dernières années de la vie de ce saint personnage.

Nous le voyons pendant les deux premières années du séjour des Israélites dans le désert occuper le premier plan, étant alors l'intermédiaire de la Divinité pour l'instruction et l'organisation du peuple élu. Nous ne le retrouvons que longtemps après et lors des premières conquêtes en-deçà du Jourdain qu'il distribua à deux tribus et demie ; c'était peu de temps avant sa mort. Voici ce qui est connu de la vie du plus grand des prophètes, d'après l'Ecriture sacrée.

Moïse, fuyant l'Egypte pour se soustraire au péril dont il était menacé, fut se réfugier chez les Madianites et s'assit auprès du puits où les bergers du pays allaient d'ordinaire faire boire leurs troupeaux.

Que faisait Moïse dans cette triste position ? L'Ecriture ne nous le dit pas. On peut conjecturer qu'il attendait là le secours de la Providence qui n'abandonne jamais l'innocence injustement persécutée. En attendant, il devait méditer sur la fragilité des grandeurs humaines en comparant sa situation du moment à celle qui l'avait précédée. Hier, il était entouré des faveurs de la cour, flatté et encensé par les courtisans, patroné par la princesse qui l'affectionnait comme son propre fils. Aujourd'hui seul, sans amis, errant en pays étranger, persécuté et exposé aux poursuites de ses ennemis qui auraient pu l'atteindre jusque dans sa retraite.

Ces pénibles réflexions, qui auraient attristé un homme ordinaire, n'avaient aucune action sur l'âme forte et résignée de Moïse, il espérait en Dieu et son espérance ne fut pas trompée.

Dieu, qui connaissait les pensées de son fidèle serviteur, lui réservait un heureux avenir en lui destinant une épouse sage et intelligente et un beau-père digne de lui par ses vertus et ses profondes connaissances. Cet homme était Jethro, pontife ou seigneur de Madian. Ce personnage, un des plus considérés du pays, descendait en droite ligne d'Abraham par Cethura. Ce saint patriarche avait dû enseigner aux enfants même de ses concubines la connaissance du vrai Dieu et la vanité du culte des idoles.

L'Ecriture atteste que ce pieux patriarche dirigerait ses enfants dans la voie du Seigneur. Pouvait-il en être autrement, lui qui cherchait partout à faire connaître l'unité d'un Dieu créateur du ciel et de la terre.

Ces sublimes principes avaient dû parvenir à Jethro et même à ses descendants, habitant le voisinage des Israélites.

Jethro, accompagnant la femme de Moïse et ses enfants dans le désert de Sinaï, suivant les uns, avant la promulgation de la loi, et, suivant les autres, après, apporta des sacrifices à Dieu, et en présence de Moïse, d'Aaron et des anciens d'Israël, il fit cette déclaration solennelle que le Dieu d'Israël était le seul et unique Dieu et que les autres prétendues divinités n'étaient que néant à ses yeux. Il reconnaissait en même temps sa providence en faveur d'Israël qu'il avait sauvé de l'Egypte en punissant sévèrement ses oppresseurs.

Cette digression a pour but de prouver que Moïse ne crut pas se déshonorer en épousant la fille de Jethro, quoique Madianite. Nous allons revenir à notre sujet. Nous avons laissé Moïse assis près d'un puits plongé dans ses réflexions. Il en fut distrait par l'évènement que l'Ecriture nous a fait connaître.

Jethro, dont nous avons parlé, avait sept filles qui toutes gardaient le troupeau de leur père. L'exemple de Rachel et de Léa prouve qu'il n'y avait rien d'humiliant dans cette profession chez les anciens.

Ces bergères conduisirent leur troupeau au puits auprès duquel était placé Moïse. Elles puisèrent de l'eau de ce puits, remplirent les réservoirs qui étaient à côté et se disposaient à faire boire leurs brebis, lorsque des bergers de la contrée, grossiers et malhonnêtes, s'emparèrent des eaux qu'elles avaient puisées et les obligèrent de prendre la fuite. Moïse,

témoin de cet acte de barbarie, en fut profondément indigné, prit la défense de ces innocentes bergères, mit les coupables en fuite, puisa lui-même de nouvelles eaux et fit boire le troupeau des filles de Jethro. Le secours que venait de leur prêter Moïse permit à ces bergères de rentrer de bonne heure dans la maison de leur père qui fut surpris de les voir arriver sitôt. Il leur en demanda la raison.

Elles lui firent part de ce qui leur était arrivé et que, grâce au secours d'un Egyptien qui avait pris leur défense et qui avait été assez bon pour faire boire lui-même leur troupeau, elles avaient pu rentrer avant l'heure. Jethro reprocha à ses filles d'avoir quitté cet étranger qui les avait secourues sans lui avoir offert l'hospitalité. « Hâtez-vous, leur dit-il, d'aller chercher cet homme généreux pour qu'il vienne s'asseoir à notre table et que je le remercie de sa noble conduite à votre égard. » Les filles de Jethro obéirent à leur père et amenèrent Moïse auprès de lui. Jethro remercia vivement Moïse du service qu'il avait rendu à ses filles, le pria d'accepter une place à sa table et de rester chez lui tout le temps qu'il voudrait. Moïse accepta ces offres de bon cœur.

Deux hommes tels que Moïse et Jethro ne pouvaient que sympathiser ensemble : la meilleure harmonie régna entre eux et une sincère amitié réciproque en fut le résultat.

Jethro voulut sceller cette amitié en donnant à Moïse Sephora, sa fille, en mariage. Ce mariage fut bientôt béni par la naissance d'un fils que Moïse

appela Guerson, comme l'ayant obtenu dans un pays étranger au sien.

Longtemps après il eut un autre fils auquel il donna le nom d'Eliézer, remerciant Dieu d'être venu à son aide et de l'avoir garanti du glaive de Pharaon.

Chez nos anciens, la plupart des noms propres avaient une signification relative aux circonstances qui avaient précédé ou suivi la naissance de ceux qui les portaient. C'étaient des souvenirs de famille que l'on voulait conserver pour servir de tradition aux générations futures, à une époque où l'écriture était peu répandue. Le nom de Dieu était souvent intercalé dans ces noms, en signe d'hommage, de reconnaissance, de remercîment et des souhaits qu'on le priait d'exaucer. On reconnaissait par là l'action de la Providence sur les destinées humaines.

Cette croyance, qui était celle de nos saints patriarches, est une des bases essentielles de nos précieuses doctrines et le pivot sur lequel roulent nos principes religieux.

Jethro, appréciateur habile, reconnut dans Moïse, outre ses vastes lumières, les qualités nécessaires à la conduite de son troupeau qu'il plaça sous sa garde. Moïse ne crut pas s'humilier en acceptant d'exercer une profession que ses ancêtres avaient honorée.

L'état de berger, peu estimé aujourd'hui parmi nous, était en vénération chez nos anciens et chez les peuples de l'Orient. On fait honneur à des bergers chaldéens de la découverte des premières connaissances astronomiques. L'habitude, ou pour mieux dire la nécessité de faire paître leurs troupeaux pen-

dant la nuit, leur permettait d'observer la position et le cours des astres.

Moïse, à la tête d'un grand troupeau, faisait une espèce d'apprentissage pour le gouvernement des hommes. Les devoirs d'un berger ne sont pas sans analogie avec ceux d'un monarque. L'un et l'autre doivent user de prudence, de soins, de surveillance et de modération dans leur conduite pour le succès de leur gestion. L'Ecriture compare un bon roi à un berger qui a soin de son troupeau. Dieu lui-même est qualifié de berger d'Israël רעה ישראל העדינה נהג כצאן יוסף. La profession de berger ne pouvait donc avoir rien de répugnant pour Moïse, bien qu'il eût été élevé dans une condition supérieure à la cour de Pharaon.

Le progrès d'un troupeau dépend du pâturage qu'il fréquente ; il a encore cela de commun avec un peuple qui vit dans un climat tempéré pourvu d'abondantes nourritures. C'est dans ce but que Moïse conduisit le troupeau de Jethro qui était sous sa garde, derrière le désert, dans un endroit de gras pâturage. Après y avoir séjourné pendant quelques jours, il vint camper au pied du mont Horeb, connu aussi sous le nom de Sinaï, à cause de la quantité de buissons qui y croissaient.

L'aspect sauvage du désert, le profond silence qui y régnait et qui n'était interrompu que par le bêlement des brebis, la vue des montagnes qui le dominaient, le spectacle d'un ciel pur, mais brûlant pendant le jour et étincelant de lumière pendant la nuit, tout invitait Moïse à la méditation et élevait son âme

aux régions supérieures de la philosophie religieuse et le dépouillait en quelque sorte de ses organes matériels. Ce fut dans cet état d'extase prophétique que Moïse fut témoin d'un phénomène extraordinaire qui frappa ses regards étonnés. C'était un buisson entouré de flammes sans en être consumé. Il voulut connaître la cause de ce rare phénomène et s'approcha de ce buisson pour la découvrir. Mais en même temps une voix, sortie de ce même buisson, l'appela deux fois par son nom et lui signifia de ne pas trop s'en approcher, attendu que c'était un lieu sacré, qu'il ne pouvait fouler aux pieds avec sa chaussure sans le souiller. A cette voix et à cette recommandation, Moïse reconnut que ce qu'il voyait était un prodige et non un accident naturel. Il comprit alors que c'était une révélation céleste et que la voix qu'il venait d'entendre était celle d'un messager de la Divinité. Il ne se trompait pas, l'ange du Seigneur, au milieu du buisson ardent, venait lui annoncer la mission à laquelle Dieu le destinait. Moïse, pénétré de crainte et de respect, cacha alors sa figure, redoutant l'éclat de l'envoyé céleste.

Jusque-là l'ange du Seigneur n'avait pas fait connaître à Moïse l'objet de sa mission, il va maintenant le lui déclarer :

« Je viens, lui dit-il, de la part de l'Eternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, t'annoncer que le moment de la délivrance des descendants de ces dignes patriarches est arrivé. Dieu a entendu leur prière et leur gémissement est monté jusqu'à lui. Il a résolu, dans sa sagesse, de briser le joug qui les acca-

ble et de réaliser les promesses faites à leurs pères de les affranchir de la servitude et de leur donner en héritage la terre de Chanaan, jadis habitée par leurs ancêtres et promise à leurs descendants. Dieu, ajouta l'ange à Moïse, t'a jugé digne de la haute mission de délivrer son peuple de l'oppression de l'Egypte.

« Va donc trouver le roi d'Egypte et dis-lui, au nom de l'Eternel, dieu des Hébreux : « Renvoie mon peuple, afin qu'il m'adresse des sacrifices dans le désert et que, par ce moyen, il soit à l'abri de la peste et du glaive qui pourraient l'atteindre. » Dieu sait que Pharaon opposera une vive résistance à cet ordre, même après avoir été sévèrement châtié, mais que cette résistance ne te rebute pas, l'Eternel saura la vaincre en infligeant à l'oppresseur de son peuple la punition qu'il aura justement méritée.

« Avant de te présenter devant Pharaon, assemble les anciens d'Israël et tu leur diras que le Dieu de leurs pères est venu les visiter pour les délivrer de la servitude de l'Egypte, et de les ramener dans un pays fertile où coulent avec abondance le lait et le miel, pays qui a été le berceau de leurs pères et occupé dans le moment par diverses peuplades chananéennes dont les mœurs corrompues ont attiré sur elles la colère divine. Les anciens d'Israël auront foi à tes paroles et tu les inviteras de t'accompagner auprès de Pharaon pour lui communiquer les ordres de l'Eternel. »

Moïse, chargé de cette importante mission, sentit toute la gravité de la démarche que Dieu lui ordon-

nait de faire auprès de Pharaon. Il se méfiait de ses propres forces et dit à Dieu : « Qui suis-je pour me présenter devant le roi et lui dire de laisser partir les Hébreux de l'Egypte, ne fût-ce que pour un temps limité ? Pharaon tient trop à les retenir esclaves de son service pour leur permettre de s'absenter, il regarderait cette absence comme une fuite et se priverait par là des nombreux et importants travaux qu'il leur a imposés. J'ai la certitude que Pharaon ne m'écoutera pas et que je serai exposé à sa vengeance. » « Ne crains rien, lui dit l'Eternel, je serai avec toi et te servirai de bouclier. »

Rassuré sur ce point, et convaincu qu'avec le secours de Dieu il n'avait pas à redouter les violences de Pharaon, mais toujours méfiant de lui-même, Moïse eut recours à une nouvelle objection pour se soustraire à la mission difficile dont Dieu voulait le charger. Il connaissait la défiance des Hébreux, leur entêtement, leurs préjugés, leur mauvaise humeur aggravée par la dure servitude dans laquelle ils étaient retenus par des maîtres hautains et impitoyables. « Je crains, dit Moïse à Dieu, que les enfants d'Israël ne refusent de croire à la mission que tu veux me confier et qu'ils me disent : « Non, Dieu ne t'a pas parlé, » et ne me taxent d'imposteur. » « Pourquoi médire ainsi de mon peuple ? lui dit Dieu. Je t'ai déjà assuré qu'il aurait foi en tes paroles, et si pour cela il avait besoin de preuves, je vais te les signaler, afin qu'il ne lui reste aucun doute. « Qu'as-tu en ta main ? lui demanda Dieu. » Moïse lui répondit : « Une verge. » « Eh bien ! lui dit Dieu, jette-

la à terre. » Moïse obéit et recula d'effroi en voyant cette verge changée en serpent. Dieu, pour le rassurer, lui ordonna de saisir le serpent par l'extrémité de la queue, ce que Moïse ayant fait, le serpent redevint à l'état de verge comme auparavant. Après ce double prodige, Dieu lui commanda de mettre sa main dans son sein. Moïse s'étant conformé à cet ordre, sa main devint lépreuse et blanche comme la neige. « Reporte-la dans ton sein, lui dit encore Dieu. » Moïse obéit et sa main redevint saine comme le reste de son corps. « Ces motifs suffiront pour convaincre les anciens d'Israël de l'authenticité de la mission que je t'ai confiée. S'ils avaient besoin d'autres preuves, tu prendrais alors des eaux du Nil que tu verserais à terre et de suite elles se changeraient en sang. Tu leur annonceras en même temps, par surcroît de preuve, qu'à leur sortie de l'Egypte ils viendront m'adorer sur cette montagne, où ma gloire se montrera à la vue de tout le peuple par une manifestation éclatante qui dissipera tous les doutes qu'il pourrait avoir. »

Ces puissantes raisons, émanées de la sagesse divine, auraient dû déterminer Moïse à renoncer à de nouveaux motifs de refus, mais son extrême modestie lui faisait entrevoir des obstacles au succès de son importante mission. Le propre du génie est de se méfier de sa capacité, l'homme médiocre se l'exagère. Moïse était atteint d'un défaut de langue, gênant pour un homme public, lorsqu'il est obligé de convaincre et d'entraîner des masses récalcitrantes comme l'étaient les Hébreux d'alors. Il fit part à Dieu

de cette difficulté. « Je ne suis point, lui dit-il, un homme qui a la parole libre, j'ai la langue et les lèvres pesantes, surtout depuis le jour que tu t'es manifesté à ton serviteur. » A cette observation, Dieu répondit à Moïse : « Qui favorise l'homme du don de la parole, ou qui le rend muet, aveugle ou clairvoyant, n'est-ce pas moi, dit le Seigneur. Je pourrais, si je voulais, remédier de suite aux défauts de ta langue ; mais sans changer l'ordre que j'ai établi dans la nature, je suppléerai à ton imperfection, à cet égard, en t'adjoignant ton frère Aaron, doué d'une grande éloquence. Il sera ton interprète auprès de Pharaon et d'Israël. Je mettrai mes paroles dans ta bouche et dans la sienne, et je vous indiquerai ce que vous aurez à dire et à faire.

« Aaron, ton frère, associé à toi dans l'auguste mission de délivrer mon peuple du joug de l'Egypte, ne sera pas jaloux de la supériorité que tu auras sur lui en recevant directement mes ordres que tu lui transmettras et que vous exécuterez de concert. Loin de s'en formaliser, il se conformera de bon cœur aux prescriptions que tu lui imposeras de ma part, ta parole aura à ses yeux la même autorité que la mienne et il deviendra en quelque sorte ton prophète et l'orateur du peuple. Je vais lui ordonner de se rendre auprès de toi dans ce désert, tu lui feras part de mes révélations et des prodiges que j'ai faits en ta présence et que je renouvellerai par votre entremise devant les anciens d'Israël et devant Pharaon. »

Tant d'assurances positives de la part de Dieu ne permirent pas à Moïse de pousser plus loin ses ob-

jections pour se soustraire au noble mandat dont il le chargeait. Mais, en fidèle mandataire, Moïse ne voulut rien laisser en arrière qui pût le contrarier dans l'exécution de son mandat.

Il prévoyait les questions que pourraient lui faire ceux auxquels il avait ordre de s'adresser. Pharaon était idolâtre et ne connaissait pas le véritable Dieu. Les Hébreux l'avaient pour ainsi dire oublié en adoptant les croyances erronées de l'Egypte. La plupart d'entre eux adorant plusieurs dieux, Moïse s'attendait à ce qu'on lui demandât quel était le Dieu qu'il proclamait et quel était son nom. « Si l'on m'adresse cette demande, dit Moïse au Seigneur, que dois-je répondre ? » « Tu feras connaître à mon peuple le plus puissant de mes attributs qui est celui de l'Eternité exprimé par ces mots : Je suis celui qui suis dans le passé, le présent et l'avenir. Tu ajouteras que je suis le Dieu qu'ont adoré Abraham, Isaac et Jacob. C'est sous ce nom que je serai sans cesse connu et dont le souvenir se perpétuera dans tous les siècles.

« Muni de mes instructions, va trouver les anciens d'Iraël et dis-leur : L'Eternel qu'ont adoré vos pères m'envoie à vous pour vous délivrer des travaux et de l'oppression de l'Egypte et de vous amener dans un pays fertile qu'il a promis solennellement à vos ancêtres. Ne crains pas, dit Dieu à Moïse, de te rendre en Egypte, car tous ceux qui voulaient attenter à ta vie sont morts. »

Dieu se manifesta en même temps à Aaron et lui ordonna d'aller joindre Moïse dans le désert et de s'entendre avec lui pour l'exécution de ses ordres.

Aaron, fidèle aux instructions du Seigneur, partit pour aller trouver Moïse qu'il rencontra sur le mont Horeb. Après s'être embrassés affectueusement, Moïse fit part à son frère de sa mission divine qui avait pour but de délivrer les Israélites de la servitude de l'Egypte. Il lui annonça en même temps les prodiges que Dieu avait faits en sa présence avec promesse de les renouveler devant Israël et devant Pharaon. Moïse et Aaron convinrent de se rendre en Egypte pour annoncer à leurs frères l'heureux avenir que Dieu leur préparait par leur entremise.

Moïse, avant de partir pour l'Egypte, jugea convenable de prendre congé de son beau-père Jethro, sans lui annoncer l'objet de son voyage. Il fit valoir le désir qu'il avait d'aller voir ses parents pour s'assurer s'ils étaient encore en vie. Il n'en avait pas eu de nouvelles depuis longtemps. Jethro approuva sa détermination et lui dit : Va en paix.

Moïse, en partant, amena avec lui Sephora, sa femme, et ses deux enfants Guerson et Eliézer. Ce dernier n'était né que depuis peu de jours et n'était pas encore circoncis. On ignore les motifs qui empêchèrent Moïse de retarder cette opération prescrite d'une manière si positive à Abraham et à sa postérité. Les uns disent qu'il craignit d'opérer son jeune fils en route, les autres disent que dans les soins qu'il donnait à sa famille dans le logis, il oublia un moment son devoir. Il faillit en être puni sévèrement. Une grave maladie vint l'assiéger au logis à laquelle il aurait pu succomber sans la prévoyance de la sage Sephora, qui se servit d'un caillou tranchant pour

circoncire son fils. Elle avait prévu la cause du mal de son mari, et le remède produisit immédiatement son effet. Il paraît que ce fut à la suite de cette circonstance que la femme de Moïse et ses enfants retournèrent à Madian. L'intention de Moïse amenant sa famille en Egypte avait un but important et digne de sa mission ; il voulait prouver par là la sincérité de son ministère et la prochaine délivrance de ses frères, car s'il n'avait pas été certain que cette délivrance aurait lieu incessamment, il n'aurait pas exposé sa famille au danger de la persécution.

Arrivés en Egypte, Moïse et Aaron assemblèrent les anciens et les notables de chaque tribu d'Israël. Ils leur exposèrent l'objet de leur divine mission qui était de les délivrer du joug de l'Egypte et de les amener dans le pays qu'avaient habité leurs ancêtres. Pour preuve de ce qu'ils avancèrent, ils firent les prodiges que Dieu leur avait ordonné de faire en présence du peuple.

Cette éclatante démonstration dissipa tous les doutes qui auraient pu rester dans l'esprit du peuple, qui fut convaincu alors que Dieu était venu les visiter ; il eut une foi entière aux paroles qu'il venait d'entendre de la bouche de ses délégués, connus déjà par leur zèle en faveur de leurs frères.

Le peuple, convaincu de la vérité des promesses divines et de leur prochaine réalisation, remercia le Seigneur et s'agenouilla devant lui. Moïse et Aaron, satisfaits des bonnes dispositions du peuple, s'empressèrent de se rendre auprès de Pharaon, pour lui communiquer les ordres de Dieu au sujet du départ

des Hébreux pour un acte de religion qu'ils devaient faire dans le désert, sous peine d'être châtiés par le glaive ou par la peste.

Les intentions de Dieu étaient que les anciens d'Israël accompagnassent Moïse et Aaron auprès de Pharaon, pour mettre plus de solennité dans la demande qu'ils avaient à lui faire au nom du Seigneur. Les anciens d'Israël manquèrent de courage dans cette occasion. Ils craignirent de se compromettre aux yeux du tyran et de l'irriter davantage contre les Hébreux.

Le courage n'est pas l'apanage des hommes courbés sous le joug de la servitude. L'esclavage amollit le cœur et étouffe en lui le sentiment de la dignité humaine. L'histoire des Israélites dans le désert n'offre que trop d'exemples de cette vérité.

Moïse et Aaron, n'ayant jamais subi le joug de la tyrannie, et inspirés de Dieu, n'hésitèrent pas d'aller trouver Pharaon et de lui faire part de l'objet de leur divin ministère. « Au nom du Dieu des Hébreux, lui dirent-ils, permets à mon peuple de m'offrir ses hommages dans le désert, j'exige cet acte pieux de leur part et tu ne saurais t'y opposer sans encourir ma juste punition. »

Pharaon ne vit dans cette demande, présentée avec assurance, qu'un prétexte de la part des Hébreux pour se soustraire à sa domination. Non-seulement il la rejeta, mais encore il eut l'audace de blasphêmer contre le Dieu des Hébreux, disant qu'il ne connaissait pas l'Eternel et qu'il ne permettrait pas aux Hébreux de s'absenter. Il fit plus, il ordonna à ses agents de surcharger les Hébreux de nouveaux

travaux, en les obligeant de se procurer la paille qu'on leur fournissait auparavant pour la confection des tuiles à laquelle ils étaient soumis, sans rien diminuer du nombre qui leur était imposé. En les accablant ainsi de fatigue, il croyait qu'ils renonceraient à leur projet de quitter l'Egypte, distraits qu'ils seraient par leurs incessants travaux. Les reproches du tyran ne manquèrent pas aux envoyés du Seigneur. « Allez, dit-il à Moïse et Aaron, reprenez vos travaux et n'abusez pas de la crédulité des Hébreux en les berçant d'espérances chimériques, qui les dérangent de leurs occupations et les rendent fainéants, sous prétexte d'aller offrir des sacrifices à leur Dieu. Eh bien ! qu'une double tâche leur soit imposée, et qu'ainsi sans cesse occupés, ils oublient vos paroles mensongères. Que les préposés de leur nation que j'ai placés auprès d'eux soient responsables du contingent journalier de leurs travaux, sous peine de châtiment. »

Cette ordonnance tyrannique et cruelle ayant été mise à exécution, les Hébreux s'efforcèrent en vain à s'y conformer, leur course dans la campagne pour ramasser la paille absorbait une grande partie de leur temps et les empêchait de suffire à leur tâche. Pharaon s'en prit aux préposés hébreux, qu'il accabla de reproches et même de coups. Ils eurent beau se justifier et se plaindre, le tyran fut sourd à leurs cris et n'y répondit que par des injures. Ces malheureux employés, exaspérés d'une pareille conduite à leur égard, rencontrèrent Moïse et Aaron sortant de chez Pharaon. Dans leur désespoir, ils leur reprochèrent

leur douleur et les accusèrent d'en être la cause, leur demande à Pharaon lui ayant fourni une arme pour les détruire. Moïse et Aaron gardèrent le silence, mais ils s'adressèrent humblement à Dieu pour le prier d'avoir pitié de son peuple, devenu plus malheureux depuis que, par ses ordres, il s'étaient présentés devant Pharaon. La réponse de Dieu à la prière de ses délégués ne se fit pas attendre. « Rassurez-vous, leur dit-il, vous serez bientôt témoins de ce que je ferai à Pharaon, qui le forcera de reconnaître ma puissance et de se conformer à ma volonté, en libérant mon peuple. »

Les desseins de Dieu sont parfois longs à se réaliser par des raisons à lui seul connues, mais tôt ou tard ils s'accomplissent. L'Eternel avait promis à Abraham de délivrer ses descendants de l'esclavage à sa quatrième génération. Qui pouvait s'opposer à l'exécution de cette promesse, sans s'exposer à sa juste colère? Pharaon, dans sa criminelle conduite, devait bientôt en éprouver les effets. Cependant Dieu, miséricordieux envers toutes ses créatures, fit prévenir Pharaon à diverses reprises avant de le frapper. S'il se fût conformé à ses ordres en se relâchant des rigueurs qu'il exerçait contre Israël et en lui permettant d'aller exercer son culte dans le désert, la grâce divine eut pu pardonner ses anciens méfaits. Mais loin de s'amender et de reconnaître ses torts, il chercha à combler la mesure de ses iniquités, son cœur s'endurcit au crime, comme si une puissance surnaturelle l'y entraînait. C'est ainsi que s'explique l'endurcissement du cœur de Pharaon par Dieu. La

Providence divine a permis à l'homme de suivre la voie du bien et celle du mal. Elle lui a laissé la liberté à son choix. Elle seconde celui qui se dirige du côté du bien et abandonne le méchant à ses funestes penchants. Pharaon avait poussé l'iniquité jusqu'à ses dernières limites, il ne put plus reculer.

Dieu qui hait l'injustice et qui ne laisse jamais le crime impuni, résolut de frapper Pharaon d'une manière éclatante, mais le prévenant toujours avant de l'accabler de ses châtiments.

Un premier avis donné par Moïse et Aaron au tyran et après avoir fait des prodiges à ses yeux qui justifiaient leur mission divine, fut qu'en cas de sa part de refuser d'obéir aux ordres du Souverain-Maître, les eaux du Nil se changeraient en sang, ce qui ne tarda pas d'arriver, et d'obliger les Egyptiens de creuser autour du Nil pour trouver de l'eau potable. A cette première plaie, succéda celle des grenouilles qui couvrirent la terre, se répandirent dans toutes les habitations jusque dans les fours et les chambres à coucher et dans le lit même de Pharaon et de ses serviteurs. Ce châtiment violent parut toucher Pharaon au cœur. Il commença à reconnaître la puissance divine et pria Moïse d'intercéder pour lui auprès d'elle, afin qu'elle le délivrât de cette mortelle situation. Moïse obéit aux intentions de Pharaon, et le jour suivant, les grenouilles cessèrent de vivre.

Mais les suites de cette plaie furent déplorables. Les Egyptiens, qui avaient amoncelé les grenouilles mortes, eurent à s'en repentir par l'infection dange-

reuse qui survint dans l'air. Pharaon qui, avant d'être délivré de ce fléau, paraissait être disposé à s'amender, changea d'avis, lorsqu'il se vit à l'abri de cette plaie et persista dans ses criminelles intentions.

Cependant, le Seigneur, dans sa bonté infinie, commanda encore à Moïse d'aller trouver Pharaon et de le prévenir que s'il persistait à retenir les Hébreux, une nouvelle calamité pèserait sur lui et sur l'Egypte. L'ordre de Dieu fut exécuté par son fidèle serviteur, mais le tyran resta insensible à cet avis et à cette menace qui ne tarda pas à s'effectuer. L'Egypte fut alors envahie par un essaim de pous, suivant les uns, ou de moucherons, suivant les autres. Cette vermine n'épargna personne, pas même le roi et ses magiciens qui furent obligés d'avouer que cette plaie était le doigt de Dieu et non l'effet du hasard. L'entêtement de Pharaon était tel, qu'il subit cette plaie sans réclamer la prière de Moïse pour en être délivré. Cette troisième plaie fut suivie d'une quatrième non moins funeste à l'Egypte. Un mélange de bêtes sauvages et malfaisantes se répandit dans le pays, à l'exception de celui de Gessen habité par les Hébreux. Ces animaux causèrent des dommages considérables en s'introduisant partout et en dévorant tout ce qui se présentait sur leur passage, ainsi que Moïse en avait prévenu Pharaon, par ordre de Dieu. Ici Pharaon parut disposé à transiger avec les Hébreux. Il dit à Moïse et à Aaron : « Priez Dieu pour moi pour qu'il fasse disparaître ce funeste mélange de chez moi, et je permettrai à vos frères de lui offrir des sacrifices dans le pays et non ailleurs. » Pharaon

craignait que les Hébreux, en s'absentant de chez eux, désertassent pour toujours l'Egypte. Il redoutait de perdre des hommes qui enrichissaient l'Egypte par leurs travaux. Ses craintes à ce sujet furent en grande partie la cause de ses injustices qui attirèrent sur lui la colère de Dieu.

La proposition de Pharaon fut rejetée par Moïse par une raison bien simple. Les Egyptiens avaient en vénération les animaux que Dieu ordonnait aux Hébreux d'aller sacrifier dans le Désert; pouvaient-ils faire ces sacrifices en présence des Egyptiens qui en auraient été scandalisés ? C'est ce que Moïse observa judicieusement à Pharaon, en lui disant : « Voulez-vous nous exposer à être lapidés par les Egyptiens qui regarderaient comme un acte abominable les sacrifices d'animaux qu'ils adorent ? Les intentions de notre Dieu sont précises à cet égard, c'est dans le Désert qu'il nous a prescrit ces sacrifices. » « Eh bien ! répondit Pharaon, allez dans le Désert, mais ne vous éloignez pas trop. En attendant, priez pour moi, pour faire disparaître ce funeste mélange qui nous désole. » « Je consens, lui dit Moïse, à prier pour vous, mais cessez de vous jouer de nous en faussant vos promesses. » Moïse pria le Seigneur ; sa prière fut exaucée, mais le cœur de Pharaon s'appesantit encore et refusa de permettre aux Hébreux de s'absenter.

Tant de déceptions de la part de Pharaon avaient, en quelque sorte, déterminé Moïse à ne plus paraître devant lui ; mais Dieu en avait décidé autrement. Il adressa de nouveau la parole à Moïse et lui dit :

« Va trouver Pharaon et ne sois pas surpris de son opiniâtreté, car c'est moi qui ai appesanti son cœur et celui de ses serviteurs, afin de lui prouver ma puissance par des prodiges éclatants qui le forceront à la reconnaître. Je veux de plus que mon peuple, témoin de tout ce que j'ai fait en sa faveur en Egypte, en transmette le récit à ses enfants jusqu'à la dernière génération, et l'on saura par là que je suis le Souverain-Maître du monde. Rends-toi chez Pharaon et dis-lui en mon nom : Jusqu'à quand refuseras-tu de te soumettre à ma volonté, renvoie mon peuple pour m'offrir ses hommages dans le Désert. Si tu t'y opposes et que tu persistes à le retenir, j'enverrai demain une masse de sauterelles dans ton royaume, elles couvriront toute la surface de la terre, elles s'introduiront dans ton palais et dans les maisons de tes serviteurs et dans toutes celles de l'Egypte. Elles dévoreront tous les produits des champs qu'a épargnés la grêle. Elles seront de nature à ce que l'Egypte n'en a jamais vu de pareilles depuis qu'elle existe. » Après s'être conformés à l'ordre de Dieu et exécuté leur ministère auprès de Pharaon, Moïse et Aaron se retirèrent, ayant été pour ainsi dire chassés par lui. Le cœur endurci de Pharaon faisait peu de cas des menaces que Dieu lui adressait par l'entremise de ses délégués. Le châtiment seul exerçait quelque empire sur lui, mais une fois le danger passé, il revenait à ses funestes habitudes. Les serviteurs de Pharaon, plus prévoyants et moins opiniâtres que lui, frappés de nouveaux malheurs qui menaçaient l'Egypte et qui avaient pour cause l'oppression dans laquelle on

retenait les Hébreux, protégés par leur Dieu, se permirent d'exposer leur opinion au roi. « Ne voyez-vous pas, lui dirent-ils, que tous les maux qui nous arrivent ont leur source dans notre injustice envers les Hébreux. Jusqu'à quand mettrons-nous ce peuple dans le cas d'être pour nous une pierre d'achoppement? Ignorez-vous que c'est à son occasion que l'Egypte a tant souffert et qu'elle est à la veille d'être perdue. Permettez à ce peuple d'aller servir son Dieu. Vous éviterez par là les effets de la vengeance céleste. » Ce sage et prudent conseil ébranla le cœur de Pharaon qui ordonna de ramener Moïse et Aaron devant lui.

Dès qu'ils reparurent, Pharaon leur dit: « Je veux bien permettre que les Hébreux aillent dans le Désert sacrifier à leur Dieu. Mais auparavant je désire connaître les personnes qui doivent faire partie de ce pélérinage. » A cette demande, Moïse répondit: « Nous nous rendrons tous en masse dans le Désert, sans exception. Nous mènerons avec nous nos fils, nos filles, nos vieillards, nos jeunes gens, notre famille en général et même nos bœufs et nos brebis. » Cette réponse de Moïse confirma Pharaon dans la pensée qu'il avait toujours eue que la demande des Hébreux n'était qu'un prétexte pour se soustraire à sa domination. Il invectiva Moïse en lui disant: « Que le Seigneur ne soit pas plus avec vous que je ne vous permettrai d'emmener vos familles. Elles doivent rester ici en ôtage, car je vois clairement aujourd'hui que votre intention est de déserter le pays en masse, car si votre unique désir était d'aller

servir votre Dieu dans le Désert, la seule présence des hommes suffirait. Une trop grande multitude vous exposerait à de graves dangers en vous rendant dans un lieu inhabité comme l'est l'endroit où vous voulez aller. Mais je vous le répète, votre projet sinistre de fuir mes Etats se peint sur votre physionomie. Je rejette formellement votre demande. » Pharaon irrité ordonna que l'on chassât Moïse et Aaron de sa présence.

Une pareille insulte faite aux envoyés de Dieu ne pouvait pas demeurer impunie. Le châtiment ne tarda pas à se manifester. Un vent impétueux souffla du côté du Levant pendant vingt-quatre heures et amena une quantité innombrable de sauterelles sur sur tous les confins de l'Egypte. La terre en fut couverte et l'air obscurci. Jamais le pays n'avait vu de pareilles sauterelles. Les plantes et les fruits qu'avait épargnés la grêle furent dévorés et il n'en resta aucun vestige. Cette nouvelle calamité que l'opiniâtreté de Pharaon venait d'attirer sur l'Egypte, lui inspirant de vives craintes pour sa personne, il se hâta de faire appeler Moïse et Aaron et leur dit : « J'ai péché envers le Seigneur et envers vous, je reconnais mes torts et ceux de mon peuple, implorez pour moi la clémence divine, pour qu'elle me délivre de ce terrible et mortel fléau. » Moïse obtempéra à la demande de Pharaon, bien qu'il sut qu'une fois le danger passé, il reviendrait à ses funestes habitudes.

A la prière de Moïse, Dieu fit souffler un vent impétueux qui transporta les sauterelles dans la

mer Rouge, de manière qu'il n'en resta pas une seule sur le sol de l'Egypte.

La pénitence de Pharaon n'était pas sincère, la peur seule la lui avait arrachée. Son entêtement à refuser le départ des Hébreux prit encore le dessus, ainsi que l'avait présumé Moïse. Pour le punir, Dieu allait faire fondre sur lui et sur l'Egypte une nouvelle calamité; elle ne tarda pas à se manifester. Par l'ordre de Dieu, Moïse tendit sa main vers les cieux et une épaisse nuée couvrit aussitôt le pays au point qu'on ne pouvait apercevoir aucun objet, ni se reconnaître les uns les autres, ni se mouvoir d'une place à l'autre. Par un double miracle de la Providence, la lumière éclairait toutes les habitations des enfants d'Israël.

Les ténèbres qui couvraient l'Egypte durèrent pendant trois jours. Pharaon en fut tellement épouvanté, qu'il chercha de nouveau à transiger avec les Hébreux. Il fit appeler Moïse et lui dit : « Allez, servez votre Dieu, mais à la condition que vos troupeaux resteront ici. » Il voulait par ce moyen avoir un gage de leur retour. S'il avait été inspiré par une sage politique, au lieu d'exiger un gage matériel, il aurait pu obtenir une garantie plus certaine en améliorant le sort des Hébreux et en les traitant comme des hommes utiles à l'Etat. Jusqu'à nos jours et pendant une longue série de siècles, plusieurs souverains ont suivi, à l'égard d'Israël, le fatal exemple de Pharaon, et s'ils n'ont pas été frappés, comme lui, par des plaies saignantes, des révolutions et des désastres sociaux en ont fait justice.

Moïse refusa non-seulement la condition que Pharaon voulait imposer au départ des Hébreux, mais encore il exigea qu'il fournît lui-même une partie des victimes dont ils auraient besoin pour le sacrifice que le Seigneur leur prescrirait. « Nous ignorons, ajouta Moïse, quel sera ce sacrifice, et nous craignons que nos troupeaux ne soient insuffisants pour nous acquitter avec dignité de nos devoirs. Nous ne pouvons donc laisser en arrière un seul pied de nos troupeaux. » Cette réponse catégorique irrita vivement Pharaon, qui ordonna à Moïse de de ne plus paraître devant lui sous peine de mort. Cette menace du tyran n'intimida pas Moïse. Il se contenta de dire à Pharaon « Vous venez de dire une grande vérité. Non, ce ne sera pas moi qui viendrai encore vous trouver, ce sera vous-même qui viendrez me trouver et me prier de sortir de l'Egypte à la tête des Hébreux. » Moïse, en sortant de chez Pharaon, lui adressa ces dernières paroles d'un ton fâché. Dans ce même moment, Moïse fut inspiré par Dieu qui lui dit : « Pharaon ne se soumettra pas jusqu'à ce que je l'ai châtié de manière à ce qu'il ne puisse plus résister et qu'il reconnaisse dans un dernier châtiment toute la valeur de ma souveraine puissance. Voici ce que sera le coup que je lui destine : Sous peu de jours ma volonté traversera l'Egypte au milieu de la nuit et anéantira tous les aînés de l'Egypte, depuis l'aîné du roi destiné au trône jusqu'à l'aîné de l'esclave soumis dans la prison aux plus rudes travaux. Je prouverai en même temps aux Egyptiens l'im-

puissance de leurs idoles à les sauver de ma juste punition. »

Ce châtiment sévère, dont Pharaon et son peuple allaient être frappés, était en rapport avec les supplices et les souffrances qu'ils avaient fait subir aux Hébreux pendant une longue et dure captivité. Dieu ne laisse jamais le crime impuni, tôt ou tard, une mauvaise action reçoit son salaire, en raison de son énormité. Le sage Jethro, en apprenant la punition des Egyptiens, l'attribua aux torts qu'ils avaient eus envers les enfants d'Israël. Il exprima sa pensée par ces mots significatifs : כי בדבר אשר זדו עליהם

La nouvelle menace de Moïse à Pharaon allait bientôt se réaliser et amener avec elle l'affranchissement définitif d'Israël. Encore quinze jours, leur liberté était proclamée par le tyran et ses accolytes qui craignaient pour leur vie à la suite de la mortalité de tous les aînés de l'Egypte qui eut lieu le quatorze du mois à minuit. Dieu prouva aux Israélites sa protection spéciale en leur faveur en épargnant leurs premiers nés. Il voulut en même temps que ce mois, si fertile en prodiges, devint une époque remarquable pour le peuple qu'il s'était choisi. Ce fut dans ce but qu'il ordonna à Moïse et à Aaron de convoquer toute l'assemblée des enfants d'Israël et de leur dire : « Ce mois sera pour vous le premier de l'année. Il vous rappellera les bontés infinies que Dieu a eues pour vous en vous délivrant de la servitude écrasante de l'Egypte. Quelle plus belle ère pourriez-vous adopter que celle qui marquera votre indépendance et votre passage de l'es-

clavage à la liberté ! En retour de ce bienfait éclatant de la part de l'Eternel, donnez-lui des preuves de la sincérité de vos doctrines qui doivent être celles que vos ancêtres vous ont léguées et qui leur ont valu la bénédiction divine dont vous allez éprouver les salutaires effets par votre prochaine délivrance.

« Vous avez été jusqu'à ce jour plongés dans les erreurs de l'Egypte, en suivant son culte sacrilège. Il s'agit maintenant d'y renoncer d'une manière authentique, en immolant le principal symbole de ses fausses divinités. Les Egyptiens rendent à l'agneau un culte superstitieux, ils le considèrent comme la divinité tutélaire de l'Egypte, montrez-leur que revenus de vos erreurs, vous ne faites aucun cas de l'objet de leur adoration. C'est pour cela que Dieu vous ordonne qu'à dater du dix de ce mois, chaque chef de famille se procure un agneau ou un chevreau, l'un ou l'autre âgé d'un an et exempt de défauts. Vous le garderez en réserve et en vue des Egyptiens jusqu'au quatorze du mois. Ce jour et au déclin du soleil, chacun de vous immolera son agneau et en conservera le sang dans un vase. Vous le ferez ensuite rôtir tout entier, même avec les intestins, après les avoir lavés.

« Cet agneau, ainsi cuit et non autrement, devra être mangé en famille ou avec son voisin, si la famille est peu nombreuse. On devra le manger complètement, car s'il en restait jusqu'au matin vous le brûleriez. Vous ferez usage en le mangeant de pain sans levain et avec des herbes amères. Vous ferez ce repas comme des voyageurs pressés de partir,

les reins ceints, les souliers à vos pieds et le bâton en vos mains et prêts à vous mettre en route pour le lendemain où tout Israël sera réuni en tribu et en famille pour marcher en ordre. Le sang que vous aurez recueilli de l'agneau servira à marquer les jambages et le linteau de vos portes à l'endroit même où les Egyptiens placent l'idole de leur dieu. Cet acte de renonciation à vos anciennes erreurs et votre mépris à l'idole de vos oppresseurs sera agréable au Seigneur et garantira vos maisons de l'action de l'ange exterminateur qui frappera tous les aînés de l'Egypte. » Tout Israël se conforma à l'ordre de Dieu transmis par Moïse et Aaron.

Le quatorze du mois, à minuit, ainsi que Moïse l'avait annoncé, la puissance divine se manifesta en Egypte et anéantit tous les aînés du pays, à l'exception de ceux d'Israël, contre lequel les chiens même n'osèrent pas aboyer. Pharaon, ses serviteurs et toute l'Egypte, témoins de cette effroyable mortalité, se levèrent de leurs lits et poussèrent de grands cris, car il n'y avait pas une seule famille où il n'y eut là un mort. Pharaon, épouvanté de ce désastre qui n'avait pas épargné sa propre famille, s'empressa de faire appeler Moïse et Aaron et leur dit : Hâtez-vous de sortir de l'Egypte avec vos frères et allez tous ensemble servir votre Dieu, ainsi que vous le désirez. Emmenez avec vous vos brebis et vos bœufs et ne m'oubliez pas dans vos prières et dans vos bénédictions. » L'empressement que mirent les Egyptiens à précipiter le départ des

Hébreux fut d'autant plus grand, qu'ils craignaient qu'un plus long séjour de leur part ne fut suivi d'une mortalité générale. Ainsi pressés de partir, les Hébreux n'eurent pas le temps de faire cuire le pain qu'ils préparaient journellement, suivant l'usage d'alors. Ils apportèrent sur le dos leur pâte non encore levée. Ils n'eurent pas le temps non plus de faire des provisions pour la route. Cependant avant de quitter l'Egypte, les Israélites, pour se payer des travaux durs et pénibles auquels ils avaient été assujettis gratuitement pendant une longue suite d'années, demandèrent aux Egyptiens, à titre d'emprunt, qui leur furent livrés avec bienveillance, divers effets précieux qu'ils emportèrent avec eux, les regardant comme un juste salaire qui leur était légitimement dû par leurs anciens maîtres. On aurait tort de blâmer les Hébreux de s'être payés ainsi de leurs propres mains. Ce reproche pourrait leur être adressé, s'ils eussent habité un pays où la justice fut le patrimoine de tous, ils eussent dû alors s'adresser à elle, pour revendiquer leur droit; mais dans leur triste position d'esclaves d'une dure tyrannie, leur réclamation n'aurait pas été accueillie et n'aurait peut-être servi qu'à aggraver leur malheureux sort et à augmenter le poids de leurs chaînes. D'ailleurs ce qui complète la justification des Hébreux dans cette conduite, c'est qu'ils ne faisaient que réaliser les promesses de Dieu faites à Abraham, qu'après une longue servitude, il délivrerait ses descendants, enrichis des dépouilles de leurs ennemis.

Après un séjour de deux cent dix ans en Egypte, les Israélites en sortirent triomphants au nombre de six cent mille hommes en état de porter les armes, ce qui suppose une population de deux millions, en y comprenant les femmes, les enfants et les vieillards. Un grand mélange d'étrangers les suivit, soit par peur, soit par attachement, soit enfin par les miracles dont ils avaient été témoins et qui attestaient la providence de Dieu en faveur d'Israël.

Ce fut le lendemain de la cérémonie de l'agneau pascal que les Israélites, réunis à Ramasès et dans ses environs, se mirent en mouvement pour quitter l'Egypte, et dans l'espoir d'aller faire la conquête du pays que Dieu avait promis à leurs ancêtres. Moïse et Aaron étaient à leur tête pour diriger leur marche.

Figurez-vous la position de Moïse qui était le chef principal de cette expédition, ayant à conduire une masse d'hommes indisciplinés, portant le stigmate de la servitude et prêts à se révolter contre leur libérateur au moindre obstacle qui s'offrirait sur leur route, comme à la moindre privation qu'ils pourraient éprouver, habitués qu'ils étaient à jouir des productions estimées d'un pays fertile comme l'Egypte. Aussi les voyons-nous plusieurs fois regretter leur ancien séjour, malgré le joug pesant qui les y accablait.

Un chef ordinaire, autre que Moïse, aurait succombé à la tâche, ou se serait démis du commandement en abandonnant une pareille troupe à ses funestes instincts. Mais le grand génie de Moïse, sa

prudence, sa sagesse, son courage, son attachement inaltérable au peuple dont Dieu lui avait confié la direction, lui firent vaincre tous les obstacles, surmonter toutes les difficultés et couronnèrent ses dangereux maïs nobles efforts d'un succès merveilleux. A défaut d'autres preuves, ce succès seul attesterait la mission divine de notre saint et incomparable législateur.

Au début de son ministère sacré, Moïse avait initié les Hébreux dans la connaissance du vrai Dieu, qu'ils n'avaient que trop oublié pour se livrer au faux culte de l'Egypte. Il leur prouva que ce culte n'avait aucune consistance et s'efforça de le déraciner de leur cœur, en leur ordonnant d'immoler une des principales idoles vénérées par les Egyptiens. Les Hébreux venaient d'apprendre à connaître l'Eternel et la vanité du culte qu'ils avaient suivi auparavant. Mais ils étaient encore dépourvus de préceptes religieux et de règles de conduite indispensables à toute agglomération nombreuse. Le prophète Ezéchiel compare leur situation morale d'alors à une jeune vierge dont les formes commencent à se développer, mais qui sont privées de l'agrément de la parure destinée à les relever. Inspiré par Dieu, il s'exprime ainsi : ערום ערוה שדים נכונו ושערך צמח ואת La croyance des Hébreux se bornait alors à un pur déisme qui avait besoin d'être étayé par des principes positifs propres à inspirer et à consolider la foi que l'on doit avoir dans la Providence divine. Deux préceptes essentiels à leur salut leur furent d'abord prescrits avant de quitter l'Egypte. Ce fut le sacrifice de l'a-

gneau pascal, comme un témoignage de renonciation au culte égyptien, en immolant une de ses idoles, et la circoncision qu'ils avaient jusqu'alors négligée, et qui est le type de la véritable croyance et le sceau de l'alliance contractée par l'Eternel avec le patriarche Abraham. Ces deux grands préceptes suffisaient alors aux Hébreux non encore organisés en corps de nation. Trois mois plus tard, ils devaient recevoir ces lois célèbres que la Divinité leur réservait comme une preuve de son affection et de sa constante sollicitude pour tout ce qui pourrait contribuer à leur bonheur.

En attendant ce moment solennel, Dieu voulut graver dans leur cœur le sentiment de la reconnaissance, cette vertu des cœurs biens nés si utile à l'ordre social, en encourageant les services que les hommes doivent se rendre réciproquement. Le premier acte de gratitude des Hébreux devait s'adresser à l'Eternel qui venait de les combler de ses bienfaits en les délivrant de la servitude de l'Egypte et en punissant sévèrement les ennemis de leur liberté. C'est en reconnaissance de ses éclatants prodiges que Dieu leur ordonna de fêter à l'avenir l'époque mémorable de leur affranchissement du joug pesant de l'Egypte.

« Lorsque vous serez en possession de la terre promise à vos pères, dit Moïse aux Hébreux au nom du Seigneur, vous observerez la cérémonie du sacrifice de l'agneau pascal le quatorze du premier mois de chaque année, en mémoire de celle que vous avez faite la veille de votre sortie de l'Egypte. Nul d'entre

vous ne pourra s'en dispenser, à moins d'empêchement légitime. Cet agneau devra être immolé entre les deux vêpres, en le faisant rôtir tout entier et en le mangeant avec du pain azyme et avec des herbes amères, symbole de vos souffrances en Egypte. Une fête de sept jours vous est ordonnée par Dieu à dater du lendemain du sacrifice de l'agneau pascal ; cette fête, qui sera pour vous une fête nationale, vous rappellera les bontés que Dieu a eues pour vous en vous délivrant des peines de l'Egypte et en vous rendant pour toujours libres de son joug de fer. Pendant ces sept jours, le premier et le dernier seront solennels, vous ne pourrez faire aucun travail, sauf celui nécessaire à votre alimentation. Vous userez pendant ces sept jours de pain azyme et toutes sortes de levain devra disparaître de vos maisons. Malheur à celui qui contreviendrait à cette ordonnance en faisant usage de pain levé, son nom serait retranché de la communauté d'Israël. Cet anniversaire de votre rénovation devra être pour vous et pour vos familles une époque de réjouissance à laquelle vous ferez participer le pauvre, l'indigent, la veuve et le lévite chargé de l'instruction de vos enfants, et lorsque ces derniers, témoins de votre joie, vous en demanderont le motif, vous leur ferez connaître les bontés que Dieu a eues pour vous et les merveilles qu'il a opérées pour vous soustraire à l'oppression de l'Egypte.

« Une autre obligation que Dieu vous impose, ajoutait Moïse aux enfants d'Israël, c'est celle de lui consacrer tous vos premiers-nés, tant de l'homme que de la bête, lorsque ces derniers seront propres

à lui être offerts en sacrifices. Vous reconnaîtrez par-là l'immense faveur que le Seigneur vous a faite, en préservant vos aînés de la mort soudaine qui frappa ceux de l'Egypte peu d'heures avant votre sortie de ce pays. Que le souvenir de ce grand bienfait de Dieu à votre égard soit sans cesse présent à votre mémoire, qu'il soit placé en signe sur votre main et comme un fronteau contre vos yeux. Et lorsque à l'avenir vos enfants demanderont la raison de ce commandement, vous leur direz que le Seigneur, en frappant les premiers-nés de l'Egypte, avait préservé les vôtres, qui, par ce motif, étaient devenus de droit sa propriété. Il vous laisse cependant la faculté de les racheter, un mois après leur naissance, moyennant cinq cicles d'argent, au profit du prêtre chargé de ce rachat. » Cette cérémonie, qui est encore pratiquée aujourd'hui parmi Israël, avait un double but, d'abord celui de la reconnaissance, ensuite elle consacrait un grand principe, celui de la Providence divine en faveur d'Israël. Cette croyance, que nous ont léguée nos pères, est une des bases de notre édifice religieux.

Avant l'institution de la prêtrise dans Israël, les aînés remplissaient les fonctions de sacrificateur. Elles furent, après l'organisation du culte, remplies par Aaron et ses enfants. Les lévites, qui concouraient de leur côté à la célébration du culte, servirent de rançon.

Reprenons la suite de notre récit et tâchons de tracer le tableau des prodiges mémorables qui suivirent la sortie des enfants d'Israël de l'Egypte.

Pharaon, après avoir subi vainement de nombreuses et sévères épreuves, ne put résister à celle de la mort subite de tous les premiers nés de ses états, sans épargner même son fils destiné à lui succéder au trône.

Epouvanté de ce grand désastre et craignant pour sa propre personne, il pressa les Hébreux de sortir du pays et d'aller, suivant leur désir, dans le Désert faire des sacrifices et adresser des prières à leur Dieu, en leur recommandant de le prier aussi pour lui.

Les Hébreux, profitant de cette tardive autorisation de la part de leur tyran, quittèrent le pays, ainsi que nous l'avons dit, au nombre d'environ deux millions de personnes, parmi lesquelles six cent mille étaient en état de porter les armes. La plupart de ces personnes étaient armées et décidées à se défendre en cas d'attaque. Les Hébreux sortaient de l'Egypte avec sécurité et avec main levée, non comme des esclaves en fuite, mais comme des hommes libres et indépendants, fiers de leur liberté.

Moïse qui était à leur tête accomplit, en quittant l'Egypte, un devoir sacré cher à son cœur. Ce fut de porter avec lui les ossements de Joseph qui, prévoyant la délivrance de ses frères dans l'avenir, leur avait imposé l'obligation sous la foi du serment de transporter avec eux ses restes mortels, pour être ensevelis dans la terre promise à ses ancêtres. Cette précieuse relique ne pouvait avoir qu'une salutaire influence sur les mœurs des enfants d'Israël, en leur rappelant les vertus de celui qui, pendant son vivant, en avait fourni tant de preuves et qui avait rendu

son nom célèbre dans l'Egypte dont il avait été le bienfaiteur et le père.

Les Israélites, en sortant de l'Egypte, croyaient d'aller faire immédiatement la conquête du pays promis à leurs ancêtres. Ce pays, objet de leur désir, n'était qu'à dix jours de marche de Ramassès qui était le point de leur départ. Mais pour cela il fallait traverser des provinces occupées par les Philistins. Dieu leur ordonna de suivre une route plus longue, parce qu'il prévit dans sa sagesse que les Philistins s'opposeraient à leur passage, comme, quarante ans après, s'opposèrent les Iduméens et les Amoréens à les laisser traverser leurs terres, bien qu'ils offrissent de leur payer les objets qu'ils pourraient consommer. Un refus formel repoussa leur offre.

Les habitants d'un Etat quelconque voient toujours avec inquiétude des masses armées le traverser, il en résulte souvent des dommages et fréquemment des dangers. Une des bénédictions de Dieu à Israël était qu'en observant sa loi, l'épée ne passerait pas à travers ses terres même pacifiquement, disent nos docteurs, אפילו חרב של שלום même une épée pacifique.

Dieu qui sonde les cœurs savait que les Philistins ne permettraient pas aux Israélites de traverser leurs terres ; qu'ils s'y opposeraient à main armée et qu'une guerre inévitable en serait la suite. Dieu qui connaissait aussi les pensées intimes des Israélites, étrangers alors au maniement des armes, prévit qu'à la moindre démonstration hostile de la part des Philistins, les Israélites prendraient la fuite et retourneraient en

Egypte reprendre leur chaîne, préférant l'esclavage à la mort dont ils seraient menacés par des hommes exercés au métier des armes. Israël n'avait pas fait encore son éducation militaire. « La tyrannie des Pharaons avait étouffé son courage, relâché les ressorts de son âme et arrêté les élans de son cœur. Sa récente liberté n'avait pas encore enflammé ses sentiments, ni ranimé son esprit. Il était sans confiance dans sa force et les prodiges de Dieu qui avaient brisé son joug ne l'avaient pas suffisamment convaincu de la protection céleste qui l'entourait. Dans cette situation, Dieu jugea cette génération impropre à accomplir ses desseins et à faire la conquête de la terre promise à ses pères. Cet avantage était réservé à ses successeurs, élevés sous le régime de la liberté, de l'indépendance et pénétrés des merveilles que Dieu avait faites en leur faveur.

Dieu n'ayant pas permis aux Israélites, qui sortaient de l'Egypte, de prendre le chemin le plus court pour entrer dans le pays promis à leurs pères, par les raisons que nous venons d'indiquer, leur ordonna de contourner le désert de la mer Rouge; mais en suivant cette direction, il n'y avait pour eux aucune route tracée, et ils auraient pu facilement s'égarer sans le secours spécial de la Providence qui vint à leur aide. Dieu qui allait toujours au-devant de leurs besoins, les favorisa de l'existence de deux colonnes, l'une composée d'une nuée pour leur marche pendant le jour et l'autre de lumière qui les éclairait pendant la nuit, de manière qu'ils pouvaient marcher jour et nuit sans interruption. Ce prodige jour-

nalier dont le peuple était témoin, se manifestait constamment à ses yeux.

En partant de Ramassès, les Israélites se rendirent à Succot. Là privés de provisions et étant dominés par le besoin de manger, ils n'attendirent pas que la pâte qu'ils avaient apportée fut levée pour la faire cuire. Ils en firent des gâteaux sans levain.

Le culte du souvenir a ses prestiges. C'est en mémoire de cette particularité que notre sainte loi nous a prohibé l'usage du pain levé pendant les sept jours de la pâque. De Succot les Israélites vinrent camper à Ethan, situé sur les confins du Désert. Après un court séjour à Ethan, Dieu ordonna à Moïse de faire retrograder les enfants d'Israël et de les faire stationner à Pichachirot, situé entre Migdole et la mer, vis à vis de laquelle ils campèrent. Disons à la louange des Israélites qu'ils se soumirent de bon cœur à effectuer cette retraite, malgré le danger apparent de la nouvelle position qu'ils allaient occuper, bloqués qu'ils seraient par le Désert et la mer.

Pharaon ayant appris la fuite des Hébreux et certain que leurs intentions étaient de ne plus retourner en Egypte et que de plus ils s'étaient emparés des effets précieux de ses habitants, résolut de poursuivre après eux pour les punir sévèrement et de les remettre sous son joug. Leur contre marche, dont il ignorait le mystérieux motif, lui fit croire que ses anciens esclaves s'étaient égarés dans leur route et que la mer et le Désert seraient pour eux un obstacle invincible. Son cœur dominé par la vengeance, il assembla ses serviteurs et leur dit : « Qu'avons-

« nous fait de permettre à Israël de se soustraire à « notre service ? Ce que j'avais prévu jadis, arrive « maintenant. Ce n'est plus aujourd'hui de sa part « une absence de trois jours, comme il l'avait de- « mandé, mais bien une fuite suivie d'une émigra- « tion définitive à notre préjudice. Il a en outre, en « quittant l'Egypte, abusé de la confiance des habi- « tants, en s'emparant par ruse de leurs effets les « plus précieux.

« En présence d'une conduite si criminelle, de- « vons-nous rester spectateurs tranquilles et demeurer « insensibles à la ruine et à la honte de notre pays. « Je ne crois pas que telle soit votre pensée. Vos « intérêts, votre patriotisme vous imposent le devoir « de venger la sanglante injure et le saillant outrage « que nous font subir de vils esclaves. Je serais « moi-même indigne de régner sur vous, si dans « cette douloureuse circonstance mon cœur n'exhalait « pas toute l'indignation dont il est pénétré. Votre « roi sera le premier à vous donner l'exemple dans « la poursuite de nos infidèles et criminels esclaves. « Je vais à l'instant atteler et armer moi-même mon « char. Que toute l'Egypte en fasse autant et pour- « suivons de concert ces transfuges. Ils n'oseront « pas soutenir notre présence et à notre aspect ils « seront saisis de crainte et de terreur. Il nous sera « facile alors de les ramener sous le joug et de river « leurs chaînes, qu'ils ont audacieusement mais vai- « nement brisées à la suite de nos malheurs. Ces « malheurs que leur Dieu nous a infligés, les me- « nacent à leur tour. Leur position critique entre le

« Désert et la mer est un signe évident du sort qui
« leur est réservé. Se noyer dans la mer ou mourir
« de faim dans le Désert sera leur unique alternative.
« Leur Dieu a la puissance de frapper ses ennemis,
« mais non celle de sauver ses adorateurs. »

Pharaon était imbu de la pensée erronée, répandue chez divers peuples anciens, que deux pouvoirs régissaient le monde, l'un l'auteur du mal, l'autre celui du bien. Comme Pharaon avait été sévèrement châtié par le Dieu des Hébreux, il croyait que là se bornait sa puissance et qu'elle ne saurait garantir les Hébreux de ses poursuites.

Cette fausse croyance de Pharaon avait égaré son esprit et endurci son cœur. Elle entraîna sa perte et celle de son armée, comme nous allons le voir. Cependant le discours de Pharaon avait fait une vive impression sur ses serviteurs. Les Egyptiens désiraient l'occasion de rentrer en possession des objets que les Hébreux leur avaient empruntés en quittant le pays. Tous en général abondèrent dans le sens de la pensée de leur roi. Tous les chars de l'Egypte furent mis à sa disposition. Au nombre de ces chars, il y en avait six cents d'un choix particulier, montés par des chefs habiles. Ainsi pourvu de ressources belliqueuses, Pharaon prit le commandement de son armée et se mit à la poursuite des Hébreux, qu'il atteignit bientôt par une marche rapide.

A la vue de leur ancien maître et de sa puissante armée, prêts à les accabler, les Hébreux furent saisis d'épouvante et de terreur ; ils s'adressèrent à Dieu, soit pour le prier, soit pour se plaindre de leur fâ-

cheuse position. A défaut de courage et de confiance dans Moïse, ils lui adressèrent de violents reproches et l'accusèrent d'être l'auteur de leur malheur présent et avenir. « Pourquoi, lui dirent-ils, nous as-tu fait sortir de l'Egypte pour nous faire mourir dans le Désert ? Est-ce que l'Egypte manquait de fosses pour nous ensevelir à notre mort ? Tous les pays donnent la sépulture à leurs morts, dans un intérêt commun à tous leurs habitants, mais dans le Désert que personne n'habite et où les hommes passent rarement, nos cadavres serviront de pâture aux bêtes carnassières et aux oiseaux de proie. Ce que nous te disons aujourd'hui, nous te l'avons dit avant de quitter l'Egypte : Nous préférons, avons-nous ajouté, servir l'Egypte que de mourir dans le Désert. »

Les reproches injustes et offensants que les Israélites, dominés par la peur du danger, venaient d'adresser à Moïse, durent l'affecter vivement. Tout autre que lui en aurait été indigné et aurait douté du succès de sa mission ; mais son attachement à ses frères, sa confiance dans les promesses divines, qui ne pouvaient manquer de se réaliser, lui firent oublier les paroles injurieuses qu'il venait d'entendre de leur part. Il fit plus, il pria Dieu de venir au secours de son peuple dans cette triste occasion. Dieu qui avait résolu de sauver Israël et de punir en même temps ses ennemis, dit à Moïse : « Cesse de prier, c'est le moment d'agir ; ordonne aux Israélites de se mettre en mouvement et de ne pas craindre les Egyptiens, car ils en seront bientôt délivrés pour toujours. En attendant ce grand évènement, élève

ta main armée de ta verge et tends-la sur la mer, à ce signe ses eaux se partageront et Israël pourra la traverser à sec. Pharaon, dans l'endurcissement de son cœur, commettra l'imprudence de vouloir les poursuivre sur la même voie, c'est alors qu'il recevra la juste punition qu'il a méritée, en se noyant avec toute son armée. L'Egypte apprendra alors à reconnaître ma puissance, contre laquelle elle a essayé vainement de résister. Rassure donc Israël, son ennemi ne pourra pas l'attaquer ce soir ; je vais donner ordre à la colonne de nuée et à l'ange qui vont en avant de lui de se placer sur son arrière-garde et d'empêcher tout contact entre les deux camps. Des ténèbres épaisses règneront sur celui de l'Egypte ; celui d'Israël sera favorisé d'une vive lumière. » C'est ce qui arriva, et aucune rencontre ne put avoir lieu entre les deux armées.

Moïse, se conformant à l'ordre de Dieu, étendit sa main sur la mer et aussitôt un vent impétueux soufflant toute la nuit du côté du levant partagea les eaux de la mer et en dessécha le sol.

Les enfants d'Israël, témoins de ce prodige, se mirent en mouvement et traversèrent la mer Rouge à pied sec, entre les eaux amoncelées à leur droite et à leur gauche, comme deux remparts. Ils passèrent ainsi sans danger jusqu'à l'autre bord.

Pharaon, dans son incrédulité et dans le sentiment de vengeance qui animait son cœur, ne vit dans ce prodige qu'un phénomène ordinaire à cette mer. N'écoutant alors que les inspirations de son cœur endurci, il s'élança avec sa troupe au milieu de la mer

à la poursuite des Israélites arrivés en lieu de sûreté. Il ne tarda pas à se repentir de sa témérité. Les difficultés qu'il rencontra et la confusion que Dieu fit régner dans son camp, lui démontrèrent la puissance divine combattant en faveur d'Israël. Il voulut alors battre en retraite, mais malgré toutes les précautions qu'il prit, ses chars ne purent se mouvoir au milieu de la boue dont le sol de la mer était chargé. Le danger des Egyptiens était imminent, leur perte était certaine, elle ne tarda pas à se réaliser.

Dans ce moment, suivant l'ordre qu'il avait reçu de Dieu, Moïse étendit sa main sur la mer, qui reprit soudain son assiette et engloutit Pharaon et sa troupe dont pas un seul n'échappa. Israël que Dieu avait sauvé miraculeusement, en ce jour, de ses persécuteurs, fut témoin de leur mort, et plein de crainte et de gratitude envers le Seigneur, il ajouta foi à la mission de Moïse, son serviteur. Ce fut à l'occasion de ce miracle éclatant que ce fidèle serviteur composa ce célèbre cantique, remarquable par la beauté de l'expression, la profondeur des pensées et la grandeur des images. Ce cantique fut chanté par Moïse et Israël répétait en chœur le sublime refrain qui le résumait par ces paroles : « Je chanterai au Seigneur qui s'est glorifié en précipitant dans la mer le cheval et son cavalier. » Les femmes israélites ne restèrent pas en arrière dans cette circonstance solennelle. Marie la prophétesse, sœur de Moïse, se mit à leur tête précédée de tambours et de cymbales, chantant le même refrain.

Cette journée mémorable, fertile en miracles, est

restée gravée dans le cœur d'Israël comme une heureuse date de son indépendance.

Le prodige éclatant qui venait de se manifester au passage de la mer Rouge, ne pouvait manquer d'avoir sur le moral des Israélites une grande influence. D'un côté il leur prouvait la providence de Dieu visiblement prononcée en leur faveur, et de l'autre sa sévère justice contre leurs persécuteurs. Il les rassurait en même temps sur l'avenir, les persuadant que les Egyptiens n'oseraient plus les inquiéter, d'après la leçon qu'ils venaient de recevoir de la part de Dieu. Enfin ce prodige, précédé de tant d'autres, devait contribuer à arracher de leur cœur les erreurs des fausses doctrines égyptiennes, qui l'égaraient et le corrompaient. Tel fut l'objet de ce grand miracle. Jusqu'alors les Israélites avaient été chancelants dans leur foi et se méfiaient des paroles de Moïse, les attribuant à un désir de domination, démenti par sa généreuse et modeste conduite. Il leur fallait de grandes et fréquentes merveilles pour les convaincre de la vérité proclamée par lui. Ces merveilles ne suffirent pas toujours pour les rendre dociles à la voix de leur divin conducteur. Etait-ce de leur part jalousie, caprice, méchanceté ou aberration d'esprit? L'on serait porté à croire à la réunion de ces diverses causes. Mais en bien réfléchissant on peut découvrir dans l'égarement des Israélites l'accomplissement d'un dessein providentiel dont ils étaient les instruments à leur insu. Si Israël avait cru Moïse sur parole, sans exiger de lui des preuves incontestables de l'authenticité de son divin ministère, la

postérité aurait pu taxer ce peuple d'idiotisme et dire avec le sage : פתי יאמין לכל. L'insensé croit à tout. Mais si à de nombreuses épreuves, si à un examen attentif et approfondi des principes et des promesses proclamés par Moïse, se joignaient la raison, d'éclatants et de nombreux prodiges, ces divers témoignages devaient finir par convaincre les Israélites de la mission divine de leur législateur et qu'ils pouvaient avec toute certitude transmettre à leurs descendants et au monde entier le dépôt sacré de leur loi, comme émané de Dieu même.

Après le passage miraculeux de la mer Rouge, les Israélites campaient sur l'un de ses bords. Là ils célébraient par des cantiques et des louanges en l'honneur de l'Éternel le miracle qui les avait sauvés de la main de leurs ennemis et avait amené sur eux une juste et sévère punition.

Les Israélites étaient alors dans la joie que l'on éprouve après un péril imminent, lorsque le danger a disparu. Ils profitaient des dépouilles de l'armée égyptienne que les flots de la mer rejetaient dans leur voisinage. Ils auraient désiré séjourner longtemps dans ce lieu, mais telle n'était pas la pensée de leur divin conducteur, qui voulait les amener promptement au pied du mont Sinaï, pour y adorer Dieu et recevoir de lui la loi qui devait les régir et effacer de leur cœur les fausses croyances de l'Egypte. Israël n'avait pas encore achevé son éducation religieuse. Sinaï devait la compléter. Moïse, pénétré de cette idée, força les Israélites de quitter leur station et de marcher dans le désert de Sur pour se rendre

auprès de la montagne de Dieu où une manifestation éclatante les attendait. En attendant ce grand et sublime évènement, ils eurent à subir quelques épreuves. Dans le désert de Sur, où ils marchèrent trois jours, ils ne trouvèrent pas d'eau. Moïse, qui sans doute connaissait cette localité aride, avait dû les engager à se munir pour quelques jours de ce liquide indispensable à la vie. Si pendant ces trois jours de marche, ils n'avaient pas fait d'avance des provisions d'eau, ils auraient succombé aux rigueurs de la soif et n'auraient pas manqué de murmurer contre Moïse, comme ils le firent par la suite. Après ces trois jours, ils arrivèrent à Mara où ils trouvèrent une source abondante, mais l'eau en était amère. Privés alors de leur provision d'eau qu'ils avaient épuisées en route, ils se plaignirent à Moïse et lui dirent : « Que boirons-nous maintenant pour étancher la soif qui nous dévore à la suite des fatigues que nous venons d'éprouver? » Cette question adressée sans humeur à Moïse, était moins un reproche à son égard qu'un conseil qu'on lui demandait. Moïse, pénétré de la justesse de cette demande, s'empressa de prier le Seigneur de venir au secours de son peuple dans cette pénible occasion. Cette prière fut immédiatement exaucée par le Seigneur qui lui montra un bois qui, jeté dans la source, en adoucit les eaux et les rendit potables.

Ce miracle était propre à convaincre Israël des soins que la Providence apportait à pourvoir à sa conservation. A ce bienfait matériel, Dieu ajouta la faveur de certaines ordonnances civiles et religieuses,

indispensables à une nombreuse population jusqu'alors indisciplinée.

Moïse, de la part de Dieu, fit suivre ces ordonnances d'une exhortation aussi courte que significative pour engager le peuple à l'obéissance aux lois divines. En s'adressant à Israël, il s'exprimait ainsi : « Si tu obéis sincèrement à la voix du Seigneur, ton Dieu, que tu sois attentif à ses commandements et que tu observes ses préceptes, il te préservera des maladies qui ont frappé l'Egypte, et, si jamais d'autres souffrances pouvaient t'atteindre, il serait lui-même ton médecin et te guérirait comme il vient de remédier à l'amertume des eaux de Mara. »

Cette manifestation de la part de Dieu détruisait de fond en comble la fausse opinion de Pharaon et des Egyptiens, qui croyaient que le dieu des Hébreux n'avait que le pouvoir de frapper ses ennemis et non celui de sauver ses adorateurs. Le miracle du passage de la mer Rouge, celui de l'adoucissement des eaux de Mara, l'un et l'autre opérés en faveur des Israélites, donnaient un démenti formel à l'opinion erronée de Pharaon qui mettait des bornes à la puissance du dieu d'Israël qui domine sur tout et partout l'univers par des règles qu'il a établies et qu'il peut suspendre, dans certaines occasions, suivant sa volonté.

L'exhortation que Moïse venait d'adresser à Israël résumait toutes les conséquences attachées à l'observation des préceptes prescrits par Dieu, préceptes institués dans un intérêt général et particulier, tant sous le rapport moral que matériel.

De Mara, les Israélites vinrent camper à Elim. C'était leur cinquième campement depuis leur sortie de l'Egypte. Ils eurent l'avantage de trouver à cette station douze sources d'eau pure, entourées de soixante-dix palmiers. Trouvant dans le Désert un endroit si agréable, ils y séjournèrent pendant vingt jours. N'ayant pas fait des provisions en quittant l'Egypte, à cause de leur départ précipité de ce royaume, les Israélites eurent recours aux gâteaux azymes qu'ils préparèrent à Succot, qui fut leur première station. Pour se nourrir, ils usèrent aussi d'une partie de leurs troupeaux. Ils purent encore se servir des dattes qui étaient sur les palmiers de l'année précédente, car les nouvelles n'étaient pas mûres dans la saison où ils se trouvaient. Enfin, rien ne leur manquait à Elim, et par conséquent nulle plainte de leur part ne se fit entendre, soit contre Dieu, soit contre Moïse, son fidèle délégué : mais arrivés au désert de Sin, situé entre Elim et Sinaï, où ils se dirigeaient, ils se trouvèrent dépourvus de nourriture. Depuis un mois qu'ils avaient quitté l'Egypte, ils avaient consommé toutes leurs provisions. Dans ce fâcheux état ils craignirent de mourir de faim. Ils savaient que Dieu pouvait les garantir par un miracle et pourvoir à leur besoin, mais ils n'y comptaient pas trop, craignant d'avoir épuisé ses bontés à leur égard. Peut-être qu'ils ne se croyaient pas dignes d'être l'objet de nouveaux prodiges.

Dans cette perplexité, les Israélites oubliant les services de Moïse et d'Aaron dans leur auguste mission, les accusèrent d'être les auteurs de leur déplo-

rable situation, en leur faisant prendre le chemin du Désert au lieu de les amener par un chemin moins dangereux et plus rapproché de la terre qu'ils devaient conquérir. Ils ignoraient les ordres que Dieu avait donné à Moïse à ce sujet. « Pourquoi, disaient les Israélites à Moïse et Aaron, nous avez-vous conduits dans ce triste Désert pour nous faire mourir de faim ? Il fallait nous laisser en Egypte où nous étions entourés de tous les objets nécessaires à la vie, et pouvions servir en même temps le Seigneur, dont nous reconnaissons la toute-puissance. Là, du moins, nous serions morts naturellement de sa main par suite de ses décrets éternels imposés à l'humanité.

Sans vouloir justifier les Israélites dans cette dure occasion, on peut pourtant admettre en leur faveur le bénéfice des circonstances atténuantes. Il est de fait attesté par l'histoire qu'une masse nombreuse de peuples, manquant d'aliments, est naturellement inquiète et turbulente. Elle s'en prend alors aux chefs qui la gouvernent et leur attribue la cause de ses malheurs, bien qu'ils en soient innocents ; heureux si ces derniers ne finissent pas par être ses victimes. Moïse et Aaron pénétrés de cette vérité laissèrent un libre cours à la colère du peuple, crainte de l'irriter encore davantage ; ils se confiaient d'ailleurs sur la miséricorde divine qui avait déjà donné tant de preuves de sollicitude en faveur d'Israël. Sans doute que, dans ce moment critique, Moïse et Aaron eurent recours à la prière et implorèrent l'Eternel de venir au secours de son peuple, un moment égaré par sa triste situation.

Le secours de la providence ne se fit pas longtemps attendre. Dieu dit alors à Moïse : « Je vais faire pleuvoir des cieux une nourriture miraculeuse. Le peuple se répandra dans la campagne et en ramassera chaque jour suivant ses besoins, sans s'inquiéter de ceux du lendemain que je saurai également satisfaire. Mais je veux qu'il ait confiance en moi et qu'il prouve par là la sincérité de sa foi dans le présent et l'avenir, afin de se rendre digne de la loi que je lui destine. »

Dieu voulait préparer Israël par des épreuves, des prodiges et des remontrances à la grande manifestation sinaïque, propre à le convaincre de la vérité en effaçant de son cœur les grossières erreurs de l'Egypte qui l'avait si longtemps dominé et dont il eut tant de peine à se défaire.

Moïse, ayant fait part aux Israélites des instructions du Seigneur à leur égard, leur dit : « Rassurez-vous, ce soir vous mangerez de la viande et demain au matin vous serez rassasiés de pain. Vous serez convaincus alors que c'est l'Eternel qui vous a fait sortir de l'Egypte, et qu'Aaron et moi n'avons été que les instruments de sa volonté. Ayez confiance en Dieu et ne l'offensez pas par vos murmures qui s'adressent plus à lui qu'à nous. Demain la Majesté divine se montrera à vos yeux dans la nuée et sa présence sera la confirmation de nos paroles et de ses promesses. »

Cette allocution à peine achevée, une multitude de cailles monta du côté de la mer et couvrit le camp des Israélites qui en firent bonne provision. Le len-

demain au matin, la rosée descendit sur la terre et y forma une couche sur laquelle on aperçut une substance menue, ronde, blanche et semblable à la graine de coriandre et à du grésil. Les Israélites, en voyant cette substance, dirent à Moïse : « Qu'est-ce que cela? מן הוא, » ce qui lui fit donner le nom de manne. Etonnés de ce phénomène, ils s'étaient auparavant adressés à eux-mêmes pareille question.

Répondant à la question des Israélites, Moïse leur dit : « La substance qui fait l'objet de votre étonnement est le pain que Dieu, dans sa bonté, vous donne pour votre nourriture. Voici les ordres qu'il me charge de vous transmettre et que vous devez exécuter ponctuellement. L'intention de Dieu est que chacun de vous ramasse de cet aliment providentiel, un gomor par tête pour tous les membres de sa famille. Cette ration sera suffisante pour votre entretien. » Les enfants d'Israël se conformèrent à cet ordre, sauf quelques personnes qui, par une prévision déplacée et dans la crainte de déficit, firent une provision copieuse ; d'autres par un sentiment contraire, en recueillirent moins que la taxe prescrite. Arrivés chez eux, les uns et les autres mesurant au gomor ce qu'ils avaient recueilli, il n'y eut ni excédant, ni déficit pour aucun d'eux.

Moïse ajouta à sa recommandation : « Que personne de vous ne garde de cette nourriture pour le lendemain, Dieu y pourvoira journellement et vous prouvera par là les effets de sa providence dont vous êtes favorisés. »

Malgré cette sage recommandation de Moïse, quel-

ques individus d'un esprit étroit, inquiet et méfiant s'écartèrent de cette prescription ; mais quelle ne fut pas leur surprise, lorsqu'ils s'aperçurent que ce qu'ils avaient fait rester pour le lendemain s'était corrompu et était rongé par les vers ? Moïse fut indigné de leur conduite et leur adressa des reproches justement mérités. C'était au matin que le peuple recueillait la manne pour ses besoins de la journée, il n'attendait pas que le soleil fut dans sa force, car alors ses rayons la mettaient en fusion. Le sixième jour, soit le vendredi, ils recueillirent deux gomors pour chacun, soit que cette double ration eût été ordonnée par Moïse, soit que, par un miracle spécial, elle doubla spontanément. La demande des chefs de l'assemblée à Moïse milite en faveur de cette dernière hypothèse.

Car si Moïse avait ordonné de recueillir deux gomors le sixième jour, il en aurait fait connaître la destination ; quoi qu'il en soit, Moïse, consulté par les chefs de l'assemblée à cette occasion, leur dit : « Préparez par la cuisson, ainsi que vous le pratiquez ordinairement, les deux gomors de manne qui sont en votre possession, consommez-en une partie ce jour et gardez le reste pour le lendemain, car demain, jour de sabbat consacré au Seigneur, vous ne trouveriez pas de la manne dans le champ, comme les autres jours. » La majeure partie du peuple se conforma à cette prescription. Mais il y avait alors parmi ce peuple quelques individus d'une foi douteuse, d'une opposition malveillante et hostile à Moïse, qui ne se conformèrent pas à ses ordres, en

se répandant dans la campagne le septième jour, croyant pouvoir y trouver de la manne comme les autres jours.

Cette désobéissance aux ordres de Moïse irrita la colère de Dieu qui fit dire aux Israélites : « Jusqu'à quand persisterez-vous à transgresser mes commandements et mes préceptes ? considérez que Dieu vous a ordonné par ma voix le repos du jour du sabbat, et que c'est en raison de ce commandement qu'il a doublé vos provisions le sixième jour, en vous prévenant que le jour du sabbat la manne cesserait de tomber, ainsi que vous en avez été témoins. En conséquence, que chacun de vous reste à l'avenir à sa place le septième jour, sans trop s'en écarter ; en solennisant ce jour, vous reconnaitrez la puissance de Dieu qui a tiré le monde du néant et qu'après l'avoir formé pendant six jours, s'est reposé le septième, non par lassitude, mais pour donner aux hommes l'exemple du repos après six jours de travail, repos nécessaire à son organisation matérielle, comme à l'instruction de son âme libre, en ce jour, de toutes préoccupations mondaines, contraires au développement de son intelligence. »

Les Israélites obéirent cette fois à Moïse en se conformant à la recommandation qu'il venait de leur faire et se reposèrent le septième jour.

Il paraît que la consécration du samedi date de cette époque, à moins d'admettre l'opinion de nos docteurs qui disent que ce fut à Mara que Dieu imposa aux Israélites le repos du sabbat et certains règlements civils et judiciaires. Il paraît également

que la manne commença à tomber le premier jour de la semaine correspondant au dimanche et qu'après l'avoir recueillie pendant six jours elle cessait de tomber le samedi. Dieu voulut prouver par là à son peuple que le septième jour devait être un jour de repos et consacré à son service.

Le repos hebdomadaire est nécessaire à l'homme, tant au physique qu'au moral. Il sert à restaurer ses forces et à développer son intelligence, lorsqu'il sait en faire un usage convenable et suivant nos prescriptions religieuses. L'on ignore si les patriarches avaient observé le repos du sabbat, les opinions sont partagées là-dessus, l'Ecriture a gardé le silence à cet égard.

Il est probable qu'ils solemnisaient ce saint jour, comme symbôle de leur croyance à la création du monde. Le don que fit Dieu aux Israélites de la manne et les circonstances qui accompagnaient le prodige de cet aliment céleste, étaient un des miracles les plus remarquables, c'était une preuve évidente de la providence divine en faveur d'Israël. Dieu voulut que le souvenir de ce miracle se perpétuât dans la nation, en ordonnant de placer dans un vase un gomor de manne et qu'on le déposât auprès de l'arche sainte, comme un témoignage de sa sollicitude qui avait pourvu au besoin de son peuple pendant quarante années dans le Désert et jusqu'à l'entrée des Israélites dans la Terre Promise, où ils purent se nourrir du blé du pays dont il commencèrent de faire la conquête.

L'incrédulité a cherché en vain à affaiblir le mi-

racle de la manne, en assimilant cette substance céleste à celle dont on fait usage en médecine, qui n'a de rapport avec elle que le nom dont on l'a affublée.

De savants commentateurs ont réfuté victorieusement cette opinion erronée par des raisons irréfragables.

Du désert de Sin, les Israélites vinrent camper à Raphidim en traversant Douphkak et Aluz où ils ne firent aucun séjour, se bornant à y faire quelque provision d'eau qui leur étaient indispensables dans le Désert. Ils espéraient trouver des sources à Raphidim, mais ils furent déçus dans leur espoir. Privés d'eau et en butte à une soif dévorante, leur humeur chagrine ne put supporter cette épreuve dont Dieu les affligeait pour sonder leur foi. Ils manquèrent de confiance en Dieu et en son prophète. Dans leur exaspération, ils adressèrent des reproches violents à Moïse, l'accusant d'être l'auteur de leur malheur en les retirant de l'Egypte et en les amenant dans un lieu aride, exposés à mourir de soif, eux, leurs enfants et leurs troupeaux. Leurs murmures et leurs plaintes s'adressèrent encore plus haut. Ils tentèrent le Seigneur en disant: qui sait si sa providence est parmi nous ou non? niant par là tous les prodiges dont elle les avait favorisés. Que pouvait Moïse contre une populace inquiète et ameutée? Elle menaçait de le lapider. Dans cette fâcheuse occasion, Moïse comme à l'ordinaire eut recours à la prière et ce ne fut pas en vain. Dieu ayant exaucé la prière de son fidèle serviteur, lui ordonna de s'armer de la verge avec laquelle il avait frappé le Nil, de convoquer

les anciens d'Israël et de passer sans crainte au milieu du peuple dont il redoutait la violence. « Accompagné des anciens d'Israël, lui dit Dieu, tu te rendras avec eux à Horeb, où ma providence te précèdera. Arrivé au rocher de cette montagne, tu le frapperas avec ta verge, l'eau en jaillira avec abondance et fournira aux besoins du peuple. »

Moïse, assisté des anciens d'Israël, exécuta l'ordre de Dieu et après avoir frappé de sa verge la roche du mont Horeb, il en jaillit une source abondante qui permit au peuple d'étancher sa soif.

Ce nouveau prodige qui aurait dû convaincre le peuple de la puissance divine qui veillait constamment à sa conservation et le comblait de ses faveurs, ne le rendit pas encore digne de la haute destinée à laquelle Dieu voulait le préparer, avant de le doter de sa sublime loi. L'erreur avait fait tant de ravages dans l'esprit d'Israël, qu'il fallait de fréquents miracles pour la déraciner de son cœur.

A l'encontre de la conduite répréhensible des Israélites à Raphidim, Moïse changea le nom de cet endroit en celui de מסה ומריבה, *Epreuve* et *Contestation*, faisant allusion aux propos injurieux tenus par le peuple à son égard et à l'égard de Dieu même. Une soudaine punition vint faire expier l'ingratitude de ce peuple dur de nuque. Raphidim devint le théâtre d'une attaque sanglante où plusieurs Israélites périrent de la main d'un ennemi qui vint traîtreusement tomber sur leur arrière-garde composée de trainards harassés de fatigue. Cet ennemi était Amalech, fils d'Eliphas, petit-fils d'Esaü. Il avait succédé

à Gaetham au gouvernement de l'Idumée. Une haine héréditaire régnait entre les descendants de Jacob et d'Esaü. Cette antipathie datait du ventre de la mère de ces deux frères jumeaux, où ils commençaient à s'agiter et causaient par là de vives douleurs à celle qui les portait dans son sein.

Nous avons parlé dans la biographie de Jacob de ses querelles avec son frère, jusqu'au moment de leur réconciliation.

Amalech, comme descendant d'Esaü, n'aimait pas ceux de Jacob, il s'affligeait de leur bien être prochain et redoutait leur prospérité future.

La délivrance des Israélites du joug de l'Egypte, leur sortie victorieuse de ce pays, leur passage de la mer Rouge, la perte de Pharaon et de son armée avaient répandu la crainte sur tous les peuples des environs et la stupéfaction chez les souverains de l'Idumée, au nombre desquels se trouvait Amalech. Les uns et les autres craignirent d'être envahis par une masse nombreuse d'esclaves qui venaient de recouvrer leur liberté et qui cherchaient à s'établir dans un pays, en y chassant ses habitants.

Amalech partageait cette crainte pour ses possessions, et en habile tacticien il ne voulut pas attendre que son prétendu ennemi vint l'attaquer chez lui. Il voulut le prévenir, en tombant sur lui, au moment où il éprouvait de grandes privations, où il était accablé de fatigue par une longue marche dans le Désert, où enfin, faute d'organisation, il ne pouvait opposer une sérieuse résistance contre ses coups. Cette politique d'Amalech aurait été justifiable s'il s'était

agi d'un ennemi déclaré ; mais Israël ne lui avait fourni aucun prétexte pour qu'il pût le considérer comme tel. Il y avait entre l'un et l'autre peuple le lien de la parenté, au point que les Israélites donnèrent le nom de frères aux Iduméens et que leur saint législateur leur avait défendu de leur être hostiles.

Amalech n'avait donc aucun motif légitime pour se porter avec rage contre Israël. Mais la jalousie et la haine sont deux mauvais conseillers ; elles poussèrent Amalech à la plus odieuse des attaques. Ce ne fut pas contre les hommes valides du camp d'Israël qu'elle fut dirigée, mais contre des infirmes qui étaient à la queue de ce camp. Amalech y fit des ravages. Il n'eut pas le courage de se mesurer avec le gros de l'armée, crainte d'être repoussé. Il chercha un succès sans danger quoique sans gloire. Cette lâche et cruelle conduite indigna Israël et attira sur son ennemi la vengeance divine justement méritée. Le châtiment suivit bientôt le crime.

Dieu, protecteur d'Israël, et ennemi de toute injustice, inspira à Moïse la pensée d'ordonner à Josué, son fidèle serviteur, de choisir parmi le peuple un certain nombre d'hommes de mérite par leur vertu et leur courage, et de combattre à leur tête Amalech et son armée, le lendemain. A cette recommandation Moïse ajouta : « Au même moment, je monterai sur la colline de Horeb, armé de la verge divine ; là, en vue du peuple et des combattants, j'étendrai mes mains au ciel pour le prier de nous venir en aide, comme il l'a fait dans toutes les occasions. Assisté du secours de Dieu, vous triompherez de notre en-

nemi qui est aussi le sien, puisqu'il n'a pas craint d'attaquer le peuple qu'il s'est choisi. »

Josué s'étant conformé ponctuellement à l'ordre de Moïse, un combat acharné s'engagea entre lui et Amalech. La victoire fut pendant quelque temps incertaine et dépendait de l'attitude des mains de Moïse. En les élevant au ciel, Israël était vainqueur, et lorsque la pesanteur de ses mains l'obligeait de les abaisser, Amalech prenait alors le dessus. Aaron et Hur qui avaient accompagné Moïse à la colline de Horeb, ayant aperçu la cause de cette alternative de succès, prirent une grosse pierre qui servit de siège à Moïse et chacun de son côté lui soutint les mains qui devinrent solides jusqu'au coucher du soleil. La victoire ne fut plus alors douteuse, Josué la remporta complètement, et un grand nombre d'Amalécites périrent dans cette bataille par l'épée du vainqueur. Cette victoire due au mérite et au courage de Josué, sous la protection divine, fut un premier châtiment que subit Amalech en attendant ceux que Dieu réservait à sa race.

Moïse, dont la prière fut si efficace dans cette occasion, fournit aux Israélites une nouvelle preuve de la sincérité de son divin ministère. Ils durent reconnaître que le succès qu'ils venaient d'obtenir contre leur ennemi était évidemment le résultat d'un miracle, car sans l'intervention de la Providence divine ils n'auraient pas pu résister au choc des Amalécites, commandés par leur souverain et exercés de longue main au métier des armes. Israël, au contraire, était tout à fait étranger à l'art de la guerre ; il n'y avait

encore chez lui ni organisation ni discipline, si nécessaires au succès d'une bataille. Ajoutez à cela sa pénible situation dans un désert aride, privé d'une grande partie des choses nécessaires à la vie, et en outre fatigués par une longue marche depuis sa sortie de l'Egypte. Il n'y avait donc qu'un prodige qui put le sauver de son puissant et cruel ennemi. Ce prodige venait d'avoir lieu à la prière de l'homme de Dieu, du prophète que nul autre n'a égalé et qu'aucun autre n'égalera.

Ce prophète incomparable fut le premier à reconnaître la faveur que Dieu venait de dispenser à son peuple. Dans cette mémorable occasion, il s'empressa de lui en rendre grâce en lui élevant un autel qu'il appela ה נסי (Dieu est mon miracle), proclamant ainsi le Seigneur l'auteur du miracle qui venait de s'opérer en faveur d'Israël.

La défaite d'Amalech et de son armée était digne d'occuper une page marquée dans notre histoire. Dieu le voulut ainsi, et ordonna à Moïse de consigner cet évènement dans le livre de la loi. Il lui ordonna de plus de prévenir Josué, destiné à faire la conquête de la Terre Promise, que son intention était d'effacer le souvenir d'Amalech de dessous les cieux. A cet ordre, Moïse ajouta : « Lorsque le trône de Dieu sera occupé dans Israël, il devra y avoir guerre perpétuelle entre Israël et Amalech. »

Cette guerre qui commença sous le règne de Saül, ne finit qu'à la chute de l'implacable Amon, rejeton impur de cette maudite race.

Raphidim qui fut la dernière station d'Israël avant

d'arriver au désert de Sinaï, est célèbre dans l'histoire sacrée par les événements prodigieux dont il fut le théâtre. Ces événements tantôt favorables, tantôt contraires au repos de nos ancêtres, étaient autant d'épreuves que Dieu leur faisait subir pour les purifier des erreurs qu'ils avaient empruntées à l'Egypte, et pour affermir leur foi trop souvent chancelante. La première de ces épreuves fut un manque absolu d'eau dans un désert brûlant et après une longue marche dans une contrée aride. Ils auraient dû alors avoir recours à Dieu qui ne les avait jamais oublié. Ils préférèrent attribuer leur malaise à leur divin conducteur. Ils l'accablèrent de reproches, de menaces et lui reprochèrent de les avoir fait sortir de l'Egypte pour les faire mourir de soif dans le désert. Moïse toujours l'ami du peuple confié à ses soins, oubliant les injures de ce peuple ingrat, pria le Seigneur pour lui et obtint par sa prière une source abondante, qui suffit à tous ses besoins.

Ce ne fut pas seulement contre Moïse que les murmures d'Israël s'adressèrent alors, ils remontèrent à une source plus élevée. Ce fut contre Dieu lui-même qu'ils arrivèrent, en doutant en même temps de sa providence et méconnaissant toutes les bontés qu'il avait eues pour lui, et que, malgré ses torts et ses erreurs, elles allaient bientôt se manifester contre un ennemi cruel et puissant. Cet ennemi, ainsi que nous venons de le dire, était le coupable Amalech, qui était tombé furtivement sur le derrière du camp d'Israël et y avait fait des ravages et de nombreuses victimes. Ce forfait d'Amalech ne resta pas impuni, le

châtiment du ciel le suivit de près. Tous ces événements providentiels dont Raphidim fut témoin, avaient pour but d'éprouver et d'instruire Israël avant de l'initier aux grandes vérités qui devaient bientôt être proclamées à Sinaï, où Dieu contracterait avec lui une alliance éternelle, à condition qu'il observerait ses commandements, ses préceptes et ses lois. Disons à la louange de nos ancêtres qu'ils n'hésitèrent pas d'accepter cette condition et que du fond de leur cœur partirent ces mots à jamais célèbres : nous observerons et nous obéirons נעשה ונשמע.

Le texte sacré place ici le récit du voyage de Jethro, beau-père de Moïse, au camp d'Israël. Nous allons faire connaître cet important épisode de notre histoire, qui fut aussi un événement providentiel par ses résultats comme par l'influence qu'il dut exercer sur la foi d'Israël, avant l'éclatante manifestation sinaïque qui allait bientôt achever son éducation religieuse, dissiper ses doutes et raffermir ses convictions religieuses, souvent incertaines.

Jethro, avant son arrivée au camp d'Israël, prévint Moïse en lui annonçant que Sephora, sa femme, et ses deux enfants Guerson et Eliezer arrivaient avec lui. Charmé d'apprendre cette bonne nouvelle, Moïse s'empressa d'aller au-devant de son beau-père et de sa famille, qu'il n'avait pas vue depuis qu'il l'avait renvoyée du logis où il avait été gravement malade et où son jeune fils Eliezer avait été circoncis par Sephora, sa mère. Ces deux circonstances avaient déterminé Moïse à engager sa femme à retourner avec ses deux enfants dans la maison de son père, afin

de lui éviter les fatigues du voyage qu'il allait faire pour se rendre en Egypte, d'après l'ordre de Dieu. Au motif tout naturel de mettre sa famille à l'abri du danger d'une assez longue route, Moïse en joignit un autre d'un ordre plus élevé. Absorbé sans cesse dans ses méditations habituelles et pouvant à chaque instant recevoir les inspirations divines, il avait besoin d'être libre de toute préoccupation mondaine et des soins qu'un bon père doit à sa famille.

La conduite de Moïse à l'égard du renvoi de sa femme dans la maison paternelle, n'avait rien que de louable par le motif qui l'avait inspirée. Plus tard Dieu l'approuva en blâmant Aaron et Marie sur les reproches qu'ils se permirent de faire à Moïse au sujet de la femme Cussite qu'il avait prise, qui n'était autre que Sephora, suivant nos anciens docteurs.

Moïse, instruit de la prochaine arrivée de son beau-père, fut au-devant de lui pour le recevoir dignement. Dès qu'il l'aperçut, il s'inclina à terre, en signe de respect, l'embrassa ensuite, et l'un et l'autre s'informèrent réciproquement de l'heureux état de leur santé. Après les compliments d'usage, Moïse amena son beau-père dans sa tente où ne tardèrent pas d'arriver Aaron et les anciens d'Israël, pour présenter leurs hommages à l'illustre étranger.

Dans cette réunion, composée de l'élite de la nation, Moïse rendit compte à son beau-père de tout ce que Dieu avait fait pour Israël en le délivrant du joug accablant de l'Egypte, après avoir puni sévèrement ses cruels oppresseurs. Il fit connaître en même temps à son beau-père tous les évènements qui avaient ac-

compagné la sortie des Israélites de l'Egypte, les fatigues, les privations qu'ils avaient éprouvées, les dangers qu'ils avaient courus par l'attaque autant subite qu'imprévue d'Amalech, mais étant toujours soutenus par le secours de Dieu qui veillait constamment au salut d'Israël.

Le récit de Moïse pénétra de joie le cœur de Jethro, et il rendit grâces à Dieu pour les bontés qu'il avait eues pour Israël en le sauvant de la main de l'Egypte. Jethro, plein dans ce moment d'une sainte ferveur, s'adressa aux anciens d'Israël qui l'entouraient et leur dit :

« Que l'Eternel soit loué qui vous a préservé des rigueurs de la tyrannie de l'Egypte, vous les chefs de la nation qui étiez les plus exposés à ses coups, vous qui étiez durement châtiés en prenant le parti de vos malheureux frères, vous enfin qui étiez plus particulièrement en butte à la persécution du tyran qui voulait vous anéantir comme un obstable à ses criminels desseins. En vous sauvant, Dieu a sauvé le peuple : que son saint nom soit béni à jamais!

« L'Eternel, dans sa souveraine justice, a eu pitié d'Israël et a puni sévèrement ses ennemis par les mêmes supplices qu'ils avaient exercés contre lui et par ceux qu'ils projetaient encore.

« Le Nil avait servi de tombeau à ses jeunes enfants. La mer Rouge devait voir la fin de sa population. Eh bien! c'est cette même mer qui les a engloutis eux-mêmes. N'est-ce pas là une preuve évidente de la protection divine en faveur d'Israël?

« Jusqu'ici je connaissais la puissance de Dieu et

son pouvoir sur toutes ses créatures, mes yeux me la montraient dans ses sublimes ouvrages et ma raison me la confirmait d'une manière indubitable; mais je n'avais que des notions vagues et incertaines sur sa providence dans ce bas monde, que je jugeais indigne de son attention. J'étais dans l'erreur, à cet égard. Les prodiges que l'Eternel vient d'opérer pour vous, me prouvent que ses regards se portent sur toutes ses créatures et sur l'espèce humaine en particulier. L'homme, sa créature de prédilection, formé à son image, est puni ou récompensé suivant ses bonnes ou mauvaises actions. Le châtiment de Pharaon est un exemple frappant de la justice divine qui ne laisse jamais le crime impuni. »

A ces belles paroles dignes d'un sage, Jethro en ajouta d'autres non moins remarquables :

« J'ai sondé, dit-il, toutes les croyances religieuses de mon siècle et les ai trouvées toutes plus ou moins erronées; la vôtre seule m'a paru conforme à la vérité. Elle est basée sur la raison, le bon sens et confirmée par les prodiges inouïs que Dieu a opérés à son appui. C'est à sa sainte et divine croyance que je m'attache aujourd'hui et pour toujours, reconnaissant que le Dieu que vous adorez est le seul véritable. Les idoles auxquelles on donne à tort le nom de dieux ne sont que vanité et néant, fruits de l'erreur et de l'hypocrisie des faux prêtres qui les desservent. Pour preuve de la sincérité de mes convictions, je vais offrir à votre Dieu, qui est aujourd'hui le mien, des holocaustes et des hosties pacifiques qu'il daignera agréer comme l'offrande d'un cœur plein de

zèle et de ferveur pour le triomphe de la vérité. »

Jethro s'empressa d'effectuer l'acte de dévotion qu'il venait de promettre et qui allait sceller sa conversion à la foi d'Israël.

A la suite du sacrifice de Jethro, un grand festin où assistèrent Moïse, Aaron et les anciens du peuple, eut lieu dans la tente où la majesté divine se manifestait d'ordinaire à Moïse.

Le lendemain de cette journée remarquable par tant de sentiments pieux, Jethro voulut connaître la situation du camp des Israélites et son organisation. Il s'y rendit de bon matin pour l'inspecter. En y arrivant, il fut frappé des soins excessifs que donnait Moïse à l'administration de la justice. Depuis le matin jusqu'au soir il était occupé à vider les différends qui survenaient parmi le peuple soumis à sa direction.

— « Pourquoi, dit Jethro à Moïse, restes-tu seul au milieu du peuple pour juger ses contestations et sans te donner un instant de repos pendant toute la journée ? »

Moïse répondit à son beau-père :

— « Le peuple a besoin de recourir à moi pour son instruction morale et religieuse, afin de connaître les règles que Dieu lui a prescrites, et de plus, il a recours à moi pour juger ses contestations. C'est une nécessité de ma position et de la mission divine qui m'a été confiée. »

— « Je sens, lui dit Jethro, toute la grandeur de tes obligations, toute la rigueur de tes devoirs, mais je sens aussi qu'il y a des bornes aux forces hu-

maines. Les tiennes seront insuffisantes à la tâche pénible que tu t'es imposée ; tu ne pourras pas l'accomplir sans danger pour ta santé et sans préjudice pour les intérêts du peuple qui a recours à toi. Si tu persistes dans la même voie, tôt ou tard tu succomberas et le peuple sera entraîné dans ta chute. Si tu suis le conseil que je vais te donner, Dieu te viendra en aide et tu seras applaudi du peuple qui y trouvera son avantage et sa tranquillité. »

Le conseil donné par Jethro à Moïse fut de choisir dans toutes les tribus d'Israël des hommes d'un caractère ferme, d'un esprit éclairé, d'une conduite sage et désintéressée, et doués surtout de la crainte de Dieu, sans laquelle il n'y a pas de vertus solides ; de placer ces hommes d'élite à la tête du peuple et de les diviser en quatre classes, sous la dénomination de chef de mille, de cent, de cinquante et de dix ; de confier à ces chefs la décision des affaires qui ne seraient pas d'une trop grande importance, et que lui Moïse se réserverait la solution des plus difficiles et de celles qui auraient des rapports directs avec son saint ministère.

Ce sage conseil allégeait infiniment la charge qui accablait Moïse et le détournait parfois de ses sublimes méditations. Le peuple trouvait dans cette organisation un avantage réel qui facilitait la prompte expédition de ses affaires au-dessus de la force d'un seul juge, malgré son mérite éminent.

Jethro avait donc raison de dire à Moïse : « Si Dieu te permet de suivre l'avis que je te donne, tu pourras suffire à ta noble tâche et le peuple pourra

rentrer en paix dans sa demeure, exempt des soucis qui assiégent d'ordinaire les plaideurs dans les lenteurs de la justice. »

אם את הדבר הזה תעשה וצוך אלהים ויכלת עמד וגם כל העם הזה על מקומו יבא בשלום

Le sage et prudent conseil de Jethro fut adopté par Moïse qui le mit de suite à exécution.

Il paraît au premier abord que ce fut Moïse qui nomma les chefs indiqués par Jethro ; mais d'un autre côté il semble qu'ils furent le résultat de l'élection populaire. Ce dernier mode était mieux en rapport avec le caractère inquiet et tracassier des Israélites d'alors.

Les avis sont généralement partagés sur le nombre des juges que comportait le conseil de Jethro adopté par Moïse.

Nos anciens docteurs élèvent ce nombre à un chiffre considérable qui ne serait pas moindre de soixante-onze mille six cents, ce qui a paru fort extraordinaire aux commentateurs de l'Ecriture qui sont venus longtemps après eux. Parmi ces derniers, un des plus éminents (Aben-Ezra) réduit le nombre des juges qui furent établis alors dans Israël à un chiffre très-borné. Selon lui, pour arriver à ce poste d'honneur, il fallait avoir mille individus à ses gages, pour faire partie de la première classe, c'est-à-dire chef de mille ; les autres trois classes en proportion. Ces divers chefs étaient pris dans chaque tribu.

On objecte contre cette opinion qu'il eût été impossible de trouver à cette époque dans Israël, sortant de l'esclavage de l'Egypte, des hommes assez

riches et puissants pour avoir mille serviteurs ; tandis que Moïse, chef de la nation, n'en n'avait qu'un seul qui était Josué.

Une seconde opinion est celle de Ralbag. Ce savant commentateur croit que les chefs de mille avaient mille individus sous leurs ordres pour l'exécution de leurs sentences, et les autres classes en proportion.

Abarbanel explique ce règlement d'une manière très large, et en rapport avec les institutions de son temps, dont il avait fait une étude approfondie.

Il pose, en principe, qu'à une population nombreuse, telle qu'était celle des Israélites dans le désert, il fallait un grand nombre de titulaires avec des fonctions et des juridictions différentes liées les unes aux autres et aboutissant en définitive au chef de la nation. Il interprète le conseil de Jethro dans un sens vaste et éminemment social. Selon cet habile et savant interprète, le conseil donné à Moïse par son beau-père ne se bornait pas exclusivement à la création de divers tribunaux judiciaires, il embrassait un plus vaste domaine ; il s'appliquait à l'ensemble de l'administration dans toutes ses branches, tant civile que militaire, décision judiciaire, police et surveillance des camps, ordre des campement et commandement de l'armée en temps de guerre. Telles étaient les fonctions des chefs de mille, de cent, de cinquante et de dix, diversement employées. On ne saurait contester le mérite de ces diverses opinions, quoique peu d'accord entre elles.

La même divergence d'opinion règne à l'égard de

l'époque de la visite de Jethro au camp d'Israël. Les uns la placent avant la promulgation de la loi sinaïque, les autres disent que ce fut un an après. Les deux côtés, pour soutenir leur sentiment, s'appuient sur le texte sacré. Une troisième opinion, pour tout concilier et mettre en harmonie les divers passages de l'Ecriture sur ce point, admet un double voyage de Jethro au camp d'Israël, l'un avant et l'autre après la manifestation sinaïque. Ce double voyage de Jethro est purement conjectural. Tout ce que nous savons, c'est que nous retrouvons ce même personnage à Sinaï un an après la promulgation de la loi, au moment qu'Israël, par l'ordre de Dieu, devait quitter ce désert pour aller faire la conquête de la Terre promise. Moïse espérait, avec raison, que la protection divine favoriserait cette entreprise, en écartant tous les obstacles qui s'y opposeraient. Jethro ayant plusieurs noms, le texte nous le présente dans cette circonstance sous celui de Hobab, beau-père ou allié de Moïse. Moïse, par respect et par affection, engagea son beau-père à le suivre dans la conquête qu'il allait entreprendre. Par déférence, il flatta ses sentiments en lui rappelant les services qu'il avait déjà rendus au peuple par ses sages conseils et par ceux qu'il pourrait lui rendre encore par la suite. Moïse promettait à son beau-père de le faire participer au bien que Dieu destinait à Israël par cette conquête. Moïse pouvait se passer de l'assistance de Jethro dans cette circonstance ; il savait que celle de Dieu ne lui ferait pas défaut; mais il voulut témoigner à son beau-père toute la peine qu'il éprouverait de l'avoir

loin de lui et de ne pas lui faire partager la fortune qui attendait Israël dans un prochain avenir.

Les belles paroles et les promesses de Moïse ne purent vaincre la répugnance de Jethro à abandonner son pays où il jouissait d'une estime générale et d'une haute position sociale. L'amour de la patrie, ce sentiment inné chez la plupart des hommes, exerce une puissante influence sur ceux qui, comme Jethro, tiennent un rang distingué dans le monde. Ils croiraient se ravaler en reniant le pays qui les a vus naître. Cette pensée, qui animait Jethro, lui fit rejeter les offres de Moïse, et il voulut retourner dans sa terre. Moïse respecta la résolution de son beau-père et l'accompagna à son départ pour Madian. Le retour de Jethro à Madian, inspiré par l'amour du pays natal, avait un autre motif non moins honorable : il croyait pouvoir déterminer ses concitoyens, sur lesquels il exerçait une grande influence, à embrasser la foi à laquelle il venait lui-même de se convertir. S'il ne réussit pas dans sa tentative auprès des Madianites, il fut plus heureux à l'égard de sa famille.

Les Cinéens, ses descendants, confinaient aux terres d'Israël et professaient, d'après les apparences, les mêmes principes religieux. Le roi Saül, avant de frapper Amalech, les engagea à se mettre à l'abri de ses coups, se rappelant les services que leur père avait rendus à Israël. Les Réchabites qui avaient la même origine que les Cinéens, issus de Jethro, habitaient Jérusalem lors du siége de cette capitale par Nabuchodonosor. Ils subirent le sort de ses habitants et furent menés captifs avec eux. Avant cette catastro-

phe, plusieurs d'entre-eux étaient employés au service du temple. Ceux qui survécurent retournèrent à Jérusalem après l'édit de Cyrus.

Les Réchabites avaient des mœurs simples et menaient une vie sobre et régulière. Dieu, par la bouche du prophète Jérémie, les offre en exemple à Israël, par leur fidélité à la tradition de leur père Jonadab, fils de Réchab.

Tels étaient les descendants du sage Jethro, que nos docteurs qualifient avec juste raison de גר צדק prosélyte de justice, observant toutes les prescriptions de notre sainte loi.

Le récit de la visite de Jethro au camp d'Israël est placé dans l'Ecriture à la suite de la défaite d'Amalech à Raphidim, ce qui vient à l'appui de ceux qui soutiennent que cette visite fut antérieure à la promulgation de la loi sinaïque. L'opinion contraire fait valoir à ce sujet la maxime de nos docteurs qui disent : אין מוקדם ומאוחר בתורה. Il n'y a rien de devancé ni de retardé dans la loi au sujet des évènements.

Cette opinion donne pour raison de la place anticipée que tient ce récit dans le Pentateuque, que l'écrivain de la loi a voulu mettre en regard l'infâme conduite d'Amalech à côté de celle du sage Jethro pour en faire ressortir la différence. Amalech, héritier de la haine d'Esaü contre Jacob, chercha à perdre Israël en tombant sur lui à l'improviste et en massacrant les faibles et les malades qui étaient à la queue de son camp. Jethro, au contraire, se réjouit des succès d'Israël, de la punition de ses ennemis, vint exprès

à son camp pour le féliciter et remercier Dieu des bontés qu'il avait eues pour son peuple. A ce témoignage d'une vive affection, Jethro y ajouta la sagesse de ses conseils, que l'Ecriture rapporte dans une section de la Bible qui porte son nom en son honneur.

Le résultat du contraste entre ces deux conduites fut un attachement inaltérable des enfants d'Israël pour les descendants de Jethro et une antipathie profonde pour la race maudite d'Amalech.

Les peuples, comme les individus, savent garder la reconnaissance des bienfaits qu'ils reçoivent, comme ils savent conserver rancune aux mauvais procédés qu'on leur fait subir.

Le récit historique de la visite de Jethro au camp d'Israël était digne d'être placé à côté de celui de la manifestation sinaïque : c'était un événement qui avait quelque chose de providentiel et propre à servir d'enseignement au peuple qui allait entrer dans l'alliance du Seigneur.

Quelle plus belle leçon que celle donnée par un prêtre idolâtre qui, suivant nos rabbins, avait servi toutes les idoles ; qui ne craint pas de venir à Sinaï, en présence de l'élite de la nation, confesser et rétracter ses erreurs, et rendre hommage au seul Dieu protecteur d'Israël ! Cette noble conduite ne pouvait que préparer Israël à marcher dans les voies que Dieu allait lui tracer et dissiper tous les doutes qui avaient jusqu'alors assiégé son esprit.

Affranchi de la servitude de l'Égypte, Israël était devenu matériellement libre et indépendant, mais il était encore l'esclave des erreurs qu'il avait contrac-

tées au contact de ses oppresseurs. Ses facultés morales avaient besoin d'être régénérées au souffle vivifiant de Sinaï. Les fausses doctrines égyptiennes s'étaient tellement enracinées dans son âme que la raison seule était incapable de les y arracher. Il fallait que des moyens surnaturels vinssent à son secours ; c'est ce qui arriva bientôt.

Aux avantages que nous venons de signaler de la visite de Jethro au camp d'Israël, ajoutons celui que l'écrivain sacré a eu sans doute en vue de faire servir le récit de cet événement d'introduction à celui de la merveilleuse révélation sinaïque, comme propre à fortifier la foi d'Israël, à la veille de cette grande et sublime manifestation qui allait fixer sa croyance en dissipant tous les doutes qui troublaient son esprit et le rendaient ingrat envers son Dieu et envers son fidèle délégué.

Le salutaire exemple qu'offrait à Israël la présence de Jethro, de ce personnage éminent qui jouissait dans sa patrie d'une haute considération, soit comme prince, soit comme chef de son culte; cet exemple, plein d'enseignement, donné par un homme remarquable par ses lumières, par sa position sociale et son attachement à la vérité, s'absentant de son pays, du sein de l'abondance, pour venir dans un désert, privé de tous les agréments de la vie, ce dévouement de Jethro avait quelque chose de providentiel, digne de faire impression sur un peuple indiscipliné et toujours chancelant dans sa foi.

C'était encore un des moyens que Dieu employait pour éclairer le peuple avec lequel il allait contrac-

ter une alliance éternelle, pour rejaillir un jour sur toute l'humanité.

Un autre avantage de l'apparition du beau-père de Moïse au milieu d'Israël, avait aussi son côté utile : elle lui prouvait que son divin conducteur ne s'était pas mésallié en épousant la fille d'un homme aussi remarquable par ses vertus que par ses lumières, et que d'ailleurs il n'était pas sans rapport d'origine avec lui.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Jethro descendait d'Abraham par Céthura, que ce saint patriarche avait épousée après la mort de Sara, sa femme. Il en eut plusieurs enfants, parmi lesquels était Madian, qui donna son nom aux Madianites, dont Jethro faisait partie.

Notre saint patriarche avait élevé tous ses enfants dans la croyance de l'unité divine qu'il proclamait partout où il se trouvait. Dieu lui avait rendu d'avance ce témoignage, en disant qu'il savait qu'Abraham instruirait ses enfants à marcher dans ses voies, et qu'à raison de ce il le favoriserait de ses bénédictions.

Mais, après la mort d'Abraham, ses arrières-neveux, sauf ceux issus de la lignée de Jacob, oublièrent les doctrines de leur ancêtre, et, entraînés par l'exemple de leur siècle, se plongèrent dans les erreurs de l'idolâtrie qui régnait alors en souveraine dans le monde. Le père de Jethro ne fut pas exempt des erreurs déplorables de son temps et éleva son fils dans sa fausse croyance. Mais la nature avait doué Jethro d'une haute intelligence et d'une raison

supérieure. La réflexion d'abord, ses profondes méditations et ses entretiens avec Moïse, devenu plus tard son gendre, firent luire à ses yeux la vérité et lui prouvèrent que ses contemporains étaient dans l'erreur en adressant des hommages à des idoles forgées de leurs mains.

L'existence d'un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, devint pour lui une vérité évidente et incontestable et telle que l'avaient conçue nos saints patriarches. C'est ainsi que Jethro fut conduit à la reconnaissance du vrai Dieu dont il embrassa le culte avec ferveur.

Tel fut le sage dont nous venons de tracer le portrait. Il méritait par ses vertus et par ses lumières d'être offert en exemple aux hommes de son siècle, comme à ceux de tous les temps qui cherchent la vérité, appuyés sur la raison et sur la véritable croyance, que ce digne personnage avait adoptée et qu'il proclama en face de tout Israël.

Nous touchons maintenant à l'événement le plus solennel de l'histoire d'Israël, comme nous l'avons déjà dit, à cette manifestation éclatante, qui allait dissiper tous ses doutes, affermir sa croyance et consolider sa foi, jusqu'alors chancelante. Les prodiges opérés depuis sa délivrance de l'Egypte, n'étaient que le prélude de la grande et sublime révélation, où la Majesté divine se montra au peuple, pour ainsi dire face à face, l'introduisit dans son alliance et le dota de cette sage et immortelle loi, destinée à faire son bonheur présent et avenir.

Le récit du voyage de Jethro, au camp d'Israël,

a interrompu, un moment, notre narration. Nous allons la reprendre ! Nous avons laissé Israël à Raphidim, éprouvé par des privations et des dangers auxquels le Seigneur remédia par sa puissante protection.

De Raphidim les Israélites, sous la conduite de leur divin chef, se dirigèrent sur le désert de Sinaï, et après une marche rapide y arrivèrent le premier jour du troisième mois de leur sortie de l'Egypte. Ils campèrent au pied de la montagne qui couronne ce désert. L'on croit qu'il y avait dans le campement du peuple une sage organisation, pour que chacun fut à son rang au moment que la gloire divine apparaîtrait sur la montagne. Il est probable que les aînés, qui remplissaient alors les fonctions de prêtre, étaient les plus rapprochés de la montagne, qu'après eux étaient placés les chefs des douze tribus, ensuite les anciens du peuple, puis le peuple lui-même, et enfin les prosélytes qui s'étaient convertis à la loi d'Israël.

La nation ainsi disposée et rangée par classe, autour de la montagne de Sinaï, Moïse y monta pour se préparer à recevoir les inspirations divines. Elles ne tardèrent pas de l'animer et de l'éclairer d'une vive lumière. Pénétré alors de l'Esprit divin qui se communiqua de nouveau à lui, Dieu le chargea de porter à Israël les paroles suivantes, pleines d'affection et de sollicitude en faveur de son peuple de prédilection. Dieu s'exprimait ainsi par l'organe de son prophète :

« Famille de Jacob, enfants d'Israël, vous avez

« été témoins des châtiments que j'ai infligé à l'E-
« gypte pour la punir de ses torts envers vous. Je
« vous ai ensuite affranchi de son joug et vous ai
« rendu à la liberté, chère à toutes mes créatures
« et sans laquelle il n'y a pas de véritable bonheur
« pour l'homme sur la terre.

« Après vous avoir délivrés de vos maîtres cruels,
« je vous ai amené ici avec la rapidité de l'aigle
« pour vous approcher de mon service. Mon inten-
« tion est de contracter aujourd'hui avec vous une
« alliance perpétuelle et de vous donner des lois
« destinées à vous rendre pour toujours heureux, si
« vous les observez et que vous soyez fidèles à mon
« alliance. Vous serez alors à mes yeux comme un
« trésor que l'on cache soigneusement, pour le met-
« tre à l'abri de la convoitise de ceux qui seraient
« tentés de le ravir. Vous serez en outre placés
« dans mon affection au-dessus de tous les peuples
« du monde, bien que tous soient mes créatures,
« toute la terre m'appartenant.

« Par les lumières que vous puiserez dans mes
« ordonnances, vous serez pour moi un royaume
« de prêtres attentifs à mon culte et une nation
« sainte par la sagesse de votre conduite.

« Telles sont les paroles, dit l'Esprit-Saint à Moïse,
« que tu adresseras aux enfants d'Israël. »

Après cette révélation, Moïse descendit de la montagne et s'empressa de communiquer les intentions divines aux anciens d'Israël, qui y reconnurent l'amour de Dieu pour son peuple. Les chefs de l'assemblée donnèrent connaissance à Israël des inten-

tions bienveillantes de Dieu à son égard, et le peuple pénétré de reconnaissance et de dévouement, promit, en disant d'un commun accord כל אשרדבר ה נעשה de se conformer à tout ce que le Seigneur lui prescrirait. Cependant malgré les bonnes dispositions du peuple et sa promesse solennelle, Moïse s'aperçut qu'il n'était pas entièrement guéri de ses injustes soupçons sur l'authenticité de sa mission divine et qu'il désirait l'entendre confirmer par la parole de Dieu même.

Les Israélites semblaient dire à Moïse : Nous voulons voir et entendre notre Roi, confirmer ta mission et ce ne sera qu'alors que nous serons convaincus de ta sincérité.

Il y avait à cette époque, parmi le peuple, des hommes qui, imbus de la fausse croyance égyptienne, soutenaient que Dieu ne pouvait avoir des rapports directs avec l'homme, pendant son union avec la matière, c'est-à-dire dans son vivant. On voulut en conséquence éprouver Moïse en exigeant que Dieu adressât de sa propre bouche ses intentions au peuple et non par celle de son prophète. Moïse, de retour à la montagne, annonça à Dieu la réponse et le désir du peuple.

L'Eternel ayant accueilli favorablement la demande d'Israël, qui désirait voir son Roi, dit alors à Moïse : « Je vais apparaître à tes yeux au milieu d'une nuée ténébreuse, d'où je t'adresserai la parole qui sera entendue du peuple, afin qu'il soit convaincu que tout ce que tu lui ordonnes émane de moi et que pour l'avenir il ait en toi une confiance entière et invariable,

non comme elle a été jusqu'à ce jour inconstante et mobile. Mais avant de montrer ma présence au peuple et lui faire entendre ma voix, il faut qu'il se prépare trois jours d'avance pour se rendre digne de ma faveur. Dis à Israël de laver ses vêtements, pour qu'ils soient propres et sans taches, comme symboles de la pureté de son cœur, que son corps soit exempt de toutes souillures et que ses pensées soient libres de tous désirs matériels et mondains ; qu'enfin son âme porte le cachet de la sanctification. Ce n'est qu'à ces conditions qu'il pourra se rendre digne de la grâce que je vais lui accorder. »

En outre de cette recommandation, que l'Eternel chargea Moïse de transmettre au peuple, il lui ordonna encore de placer des barrières autour de la montagne où la gloire divine devait se manifester à Israël, afin d'éviter qu'une curiosité trop ardente ne portât le peuple à envahir la montagne au moment où la grandeur de la puissance de Dieu se montrerait à lui. C'était une haute mesure d'ordre, de convenance et de respect dans ce moment solennel.

Les peines les plus sévères étaient attachées contre tous ceux qui, franchissant ces barrières, toucheraient à la montagne. Personne n'était exempt de cette défense, pas même les prêtres destinés au culte de Dieu, exercé alors par les aînés d'Israël. « Cet ordre, ajouta l'Eternel à Moïse, durera jusqu'à ce que le son prolongé du cornet se fasse entendre, alors le peuple pourra gravir la Montagne en toute liberté. »

Moïse donna connaissance au peuple de l'ordre de Dieu et resta avec lui dans le camp pendant la grande

manifestation sinaïque, qui allait avoir lieu; sa présence au camp était nécessaire dans ce moment pour surveiller l'exécution des ordres de Dieu, pour expliquer à Israël tout ce qui pourrait le surprendre et égarer son intelligence dans cette mémorable occasion et enfin pour le rassurer sur le danger qu'il pourrait craindre d'avoir contemplé l'éclat de la gloire divine.

Israël, après s'être purifié, allait être témoin du plus majestueux spectacle auquel un mortel pouvait assister. C'était la gloire divine qui allait se montrer à lui dans tout l'éclat de sa puissance, de sa splendeur et dans son immense pouvoir sur la nature. Elle allait en même temps adresser au peuple la parole qu'il avait tant désiré d'entendre.

Le sixième jour de l'arrivée d'Israël au désert de Sinaï, et après s'être préparé pendant trois jours, suivant l'ordre de Dieu, la gloire divine apparut sur la montagne de Sinaï, qui fut soudain couverte d'une épaisse fumée, s'élevant jusqu'aux nues et semblable à celle d'une fournaise ardente. A sa vue le peuple fut saisi d'épouvante. Le tonnerre grondait avec violence, les éclairs sillonnaient les airs et disparaissaient par intervalle, pour faire place aux ténèbres, les vents étaient déchaînés et portaient avec eux la pluie et la grêle au milieu des flammes. La montagne en fut ébranlée et éprouva de fortes secousses. A ces grands phénomènes qui accompagnaient la gloire de l'Eternel, se joignait la voix retentissante de la trompette qui allait en se renforçant. Une terreur panique saisit alors le peuple, il recula d'effroi et crut sa der-

nière heure arrivée. Moïse, calme dans ses divines pensées et livré à ses inspirations habituelles, n'était pas troublé par le son assourdissant de la trompette miraculeuse qui avait ému si profondément le peuple. Il fut dans ce moment favorisé de la voix de l'Eternel qu'Israël entendit distinctement comme il en avait témoigné le désir. Il fut placé à cet effet, par Moïse, au pied de la montagne. La parole de Dieu se fit alors entendre aux oreilles du peuple en lui disant :

« Je suis l'Eternel ton Dieu qui t'ai fait sortir de la terre d'Egypte où tu étais soumis à un service dur et accablant, sous des maîtres impitoyables. Après avoir brisé le joug de tes oppresseurs, je les ai puni sévèrement et les ai mis dans l'impossibilité de te nuire à l'avenir. La mer Rouge a mis fin à leur poursuite ; ton affranchissement est désormais assuré. Tant de bienfaits de ma part t'imposent l'obligation de ne reconnaître que moi pour Dieu. Ce n'est donc qu'à moi que tu dois adresser tes hommages. Les idoles que les peuples, dans leur ignorance, qualifient de dieux, ne sont que vanité et néant. C'est le fruit de leur imagination égarée.

« Tu éloigneras ces faux dieux de mes faces, tu ne leur rendras aucun culte, aucun acte de respect et tu ne plieras pas les genoux devant eux en signe d'adoration, soit en public, soit en secret, car je suis partout et rien ne m'est caché. Tu ne fuiras aucune figure sculptée représentant ces fausses divinités, auxquelles tu ne rendras aucun hommage, car je ne souffrirais pas que tu leur attribuasses un

pouvoir qu'elles n'ont pas et qui n'appartient qu'à moi seul.

« Toutes les créatures, tant célestes que terrestres, étant l'ouvrage de mes mains, je ne leur ai donné aucune influence sur tes destinées. Les plus apparentes de ces créatures, soit dans les cieux, soit sur la terre, soit dans les eaux qui sont au-dessous de la terre, ne doivent être représentées sous aucune forme et être les objets de tes adorations. Elles n'ont aucune puissance par elles-mêmes. J'en ai fait mes agents pour être les exécuteurs de mes volontés, là se borne leur fonction. Leur reconnaître un pouvoir quelconque sur tes destinées et sur les événements qui se passent dans le monde, ce serait méconnaître ma puissance qui est sans partage dans l'univers, ce serait véritablement m'outrager et exciter mon indignation. Malheur à celui qui se rendrait coupable d'une erreur si grave, il en serait puni sévèrement et même sur sa troisième et sa quatrième génération, si celles-ci suivaient ses funestes exemples. Mais par contre, heureux celui qui observera mes commandements, je le compterai au nombre de mes amis et je le bénirai jusque dans ses générations les plus reculées. »

Tel fut le sens des premières paroles que l'Eternel adressa à Israël du sommet de Sinaï.

A ses sublimes vérités, bases de toute religion que l'erreur n'a pas dénaturée, l'Eternel en ajouta d'autres non moins importantes, pour l'instruction, le salut et le bonheur de son peuple : Nous allons en faire l'objet de nos méditations.

Disons d'abord que l'amour et la crainte de Dieu sont le principe de la sagesse et de toutes les saines doctrines. Au-delà de ces conditions, il n'y a qu'erreur et incertitude. Le respect du nom de Dieu est donc le premier devoir de l'homme religieux. Affirmer en son nom, sans nécessité absolue, c'est en faire peu de cas, c'est l'abaisser, c'est en quelque sorte le mépriser. Le mépris engendre l'insubordination, la désobéissance et souvent la rébellion aux ordres du maître.

En agir ainsi envers le souverain maître, serait une faute des plus graves et attirerait sur celui qui la commettrait une juste et sévère punition. Ce n'est donc pas sans motif que dans le décalogue, Dieu a dit à Israël : « Tu ne jureras pas mon nom en vain, car je n'absoudrais pas celui qui s'en rendrait coupable. » Dans le cinquième commandement sinaïque, l'Eternel voulut éclairer Israël sur un point essentiel de la véritable croyance,. celle de la création du monde, lorsqu'il en conçut la pensée et la volonté. Nier cet acte souverain de la part de Dieu, c'est restreindre sa puissance en l'associant à la matière qu'il a tirée du néant, pour la façonner ensuite dans un temps déterminé et suivant le récit de nos saintes écritures. Ce récit nous apprend que Dieu après avoir créé le ciel et la terre instantanément, employa six jours à la formation de tout ce qui existe dans le monde et se reposa le septième, qu'il bénit et sanctifia. Pour perpétuer le merveilleux souvenir de sa puissance créatrice, il est probable que Dieu commanda au premier homme et à ses pieux descen-

dants le repos du septième jour. L'ignorance et la corruption des siècles suivants firent oublier l'observation de ce saint jour.

L'Eternel, dans sa sollicitude pour Israël, le lui rappela à Sinaï, comme un symbole de l'alliance éternelle qui devait désormais exister entre lui et son peuple.

« Six jours tu travailleras, lui dit-il, le septième tu te reposeras en mémoire de ce que j'ai fait moi-même après avoir créé les cieux et la terre. Tu feras jouir de ce repos ton fils, ta fille, ton esclave, ta servante et même ta bête. Je veux que tout ce qui t'appartient participe au repos de ce jour solennel, qui outre la création du monde vous rappellera votre sortie de l'Egypte où vous étiez dans un dur esclavage. Ce dernier souvenir devra vous rendre indulgent envers ceux qui sont aujourd'hui, comme vous l'avez été jadis, dans cette basse et triste condition. En soulageant ces malheureux, vous ferez une action qui me sera agréable, car tous les hommes, quels qu'ils soient, sont mes enfants. »

Le sixième commandement du décalogue a pour objet le devoir de l'homme envers les auteurs de ses jours, envers ceux qui après lui avoir donné l'existence, ont soigné son enfance, compati à tous ses maux, à toutes ses douleurs, compagnes ordinaires du jeune âge. Plus tard ils ont contribué avec sollicitude au développement de ses facultés morales, afin de le rendre utile, heureux et honoré dans la société. L'oubli de tant de bienfaits blesserait la justice divine et attirerait sur l'auteur d'une si énorme

ingratitude la colère du ciel. Dieu ayant créé l'homme sociable, la famille est le premier élément de toute société, cette dernière ne saurait prospérer sans l'union et l'harmonie des membres qui la composent. Le respect paternel est la condition indispensable de cet heureux concert, dont la conséquence est la soumission et l'obéissance à l'autorité chargée du maintien du bon ordre dans la société. Dieu qui voulait rendre son peuple heureux et assurer son existence sur la terre promise à ses pères, lui prescrivit le devoir d'honorer les auteurs de ses jours comme un moyen salutaire de prolonger son existence sociale sur la terre qui lui était destinée. L'on reconnaît dans ce divin commandement une preuve évidente de la sollicitude de l'amour et de la bienveillance de Dieu pour Israël.

Ce dernier commandement, basé sur la reconnaissance et les besoins de l'ordre social, était suivi d'un autre, d'une nécessité encore plus absolue pour la conservation et le maintien de la société. Ce commandement était court, mais significatif. Tu ne commettras aucun meurtre, dit Dieu à Israël. Le meurtre est un crime contre nature, qui est généralement abhorré par tous ceux doués du sens moral et pénétrés de sentiments humains en faveur de leurs semblables. Ils considèrent ce forfait énorme, non-seulement comme un attentat contre la société, mais encore comme un outrage sanglant fait à la divinité qui a créé l'homme à son image et qui veille à sa conservation au moyen de l'intelligence dont il l'a favorisé.

Notre sainte loi punit de mort le meurtre commis avec préméditation. La même peine est appliquée chez la plupart des peuples civilisés. C'est la loi du talion prise dans sa libérale et légitime interprétation. La société a le droit de se défaire de celui qui n'a pas craint d'ôter la vie à l'un de ses membres, et qui, plongé dans le crime, pourrait faire encore d'autres victimes. C'est en vain que de prétendus philantropes contestent à la justice humaine le droit de condamner le meurtrier à mort. C'est, disent-ils, un nouveau meurtre qu'elle commet ; que nul ne peut disposer de la vie d'un homme qui n'appartient qu'à Dieu, qui la lui a donnée, que la prison perpétuelle du meurtrier suffirait à la garantie de la société, par l'impossibilité où il serait de renouveler ses attentats contre elle. A ce raisonnement fondé en apparence, mais captieux au fond, on répond : Qui nous assurera que le meurtrier, échappé de son cachot, ne reviendra pas de nouveau troubler la paix publique et menacer le repos des familles, par la terreur qu'il leur inspirera. C'est dans cette prévision que la loi divine a ordonné la mort du meurtrier, en proclamant cette utile et prudente maxime.

Celui qui verse le sang humain son sang sera versé : שפך דם באדם דמו ישפך. Dans un autre passage, l'Ecriture ajoute : Le meurtre souille la terre, qui ne peut être purifiée que par le sang de celui qui l'a commis. Ce crime était tellement en horreur chez nos ancêtres, qu'une responsabilité morale pesait sur les habitants d'une ville où un meurtre aurait été commis et dont l'auteur serait in-

connu de la justice, les habitants de l'endroit le plus rapproché du cadavre de la victime gisant dans le champ, étaient obligés d'offrir un sacrifice expiatoire, en déclarant que leurs mains étaient pures de ce sang et que leurs yeux ne l'avaient pas vu verser.

Ce n'était qu'après cette cérémonie présidée par les prêtres et les anciens de l'endroit, que la responsabilité morale des habitants cessait, et leur péché, résultant du défaut de surveillance de leur part, leur était pardonné. Le sacrifice d'une vache, que l'on faisait à cette occasion, avait lieu dans une plaine inculte et sauvage, comme pour marquer que le pays deviendrait sauvage, si on y laissait le meurtre impuni.

Avec une législation aussi édifiante, avec des doctrines si conformes à l'intérêt de l'humanité, avec la répugnance invincible pour l'effusion du sang humain, qui a toujours caractérisé les enfants d'Israël, à quoi se réduit donc l'atroce calomnie qui les accuse de faire usage du sang d'un chrétien, pour mêler dans leur pain de Pâque. Cette infâme accusation, inventée et propagée par la malveillance dans des siècles de barbarie, dans un but de spoliation, d'exil et de massacre, n'a été que trop souvent accueillie par l'ignorance des masses abruties et animées par le fanatisme, compagne ordinaire de l'ignorance. Grâce aux lumières de notre siècle, ce fatal préjugé contre Israël a disparu chez les peuples civilisés, et s'il en reste encore quelques vestiges dans certaines contrées barbares, l'éclat de la vérité dissipera les nuages qui la cachent et en interceptent les rayons. Espérons que sa lumière finira par luire en tout et partout.

A la suite de la défense du meurtre, Dieu a placé celle de l'adultère et de toutes les liaisons illégitimes. Si le premier de ces crimes tend au bouleversement de la société, le second à son tour en ébranle les bases et en trouble l'harmonie. Le meurtre est souvent le fruit amer de ce dernier vice, qui occasionne la désunion et le désordre dans la famille. La haine et la vengeance en sont fréquemment le funeste résultat. Pour écarter ce dissolvant déplorable de la société, Dieu, dans son affection pour son peuple, lui a dit : « Tu ne commettras aucun adultère ni aucun acte qui s'en rapproche, contraire à la raison et à la morale. »

L'union sacrée du mariage est le seul lien de rapprochement licite entre les deux sexes. Il satisfait aux besoins de la nature et aux nécessités sociales. C'est dans ce but que Dieu a dit aux premiers hommes : « Croissez, multipliez et remplissez la terre, c'est pour être habitée que je l'ai créée. Mais soyez attentifs à ce que rien ne trouble le bonheur de ses habitants. En créant l'homme, mon intention a été de le rendre heureux, mais il ne peut l'être qu'en remplissant ses devoirs envers moi et envers ses semblables. C'est là le grand objet des commandements que je vous adresse aujourd'hui. »

A la suite de ces deux importantes défenses, arriva celle du vol, soit d'un homme, soit d'une chose qui est la propriété d'un individu quelconque. Le premier de ces vols est un attentat contre l'humanité en ravissant un homme pour en faire un trafic criminel en le vendant pour esclave. En privant un homme de

sa liberté, c'est le tuer moralement, c'est lui enlever le plus beau des dons dont le Créateur l'a favorisé après celui de l'existence. Aussi la loi divine punissait du dernier supplice celui qui se rendait coupable de ce crime, assimilé en quelque sorte au meurtre.

Le vol d'une chose, soit comme crime, soit comme délit, était compris dans la défense générale exprimée par ces mots, *tu ne voleras pas*. Le commandement adressé par Dieu à Israël est reconnu par tous les peuples civilisés.

Le respect de la propriété d'autrui est une des bases essentielles de l'ordre social, sans laquelle aucune société ne pourrait exister. Si un individu pouvait impunément arracher à un autre le fruit de sa sueur et de ses économies, qui oserait cultiver son champ, l'améliorer pour en augmenter le produit? Si on pouvait lui en ravir les fruits? Qui oserait consacrer son temps à l'exercice de son industrie, si on lui enlevait sans crainte les objets de ses travaux; qui s'élancerait enfin dans les dangers et les chances du commerce, si sa marchandise n'était pas à l'abri de la convoitise d'un malfaiteur?

De tels inconvénients amèneraient dans le monde une torpeur universelle, au lieu de l'activité nécessaire à l'intérêt commun de tous les membres de la société. Notre sainte loi punissait diversement le vol suivant sa gravité et les circonstances qui l'accompagnaient. Nous avons vu que l'enlèvement d'un individu pour en faire l'objet d'un trafic, était sévèrement puni. Pour le vol simple des choses, la loi était

indulgente jusqu'à un certain point. La peine de l'emprisonnement n'était pas pratiquée. La justice imposait au voleur une amende du double, du triple et du quatruple de la valeur de l'objet volé et suivant sa spécialité.

Le vol par effraction et de nuit exposait le voleur à être tué par le propriétaire qu'il voulait dépouiller. Ce dernier n'était passible d'aucune peine en tuant le voleur. Dans tout autre cas la personne volée ne pouvait se faire justice à elle-même. La justice condamnait le voleur à être vendu, s'il n'avait pas les moyens de payer la valeur de l'objet volé et de l'amende qui y était attachée.

La loi divine, sévère et indulgente à la fois, était en rapport avec l'état de nos pères dans les premiers moments de leur histoire et suivant les mœurs de l'époque. La répression du vol, comme celle de tous les autres crimes est la sauvegarde de l'ordre public. La société ne pourrait pas exister, si elle ne mettait un frein aux mauvaises passions qui cherchent à la troubler. Punir le crime est moins pour elle une vengeance qu'un moyen de sécurité propre à servir d'exemple à tous ceux qui seraient tentés de suivre leurs coupables inclinations et feraient taire dans leur âme le sentiment des devoirs qu'ils ont à accomplir envers leurs semblables.

La punition du crime doit être égale pour tous les coupables, quel que soit le rang qu'ils occupent dans le monde. L'égalité devant la loi doit marcher de pair avec la justice, dont la balance doit être sans cesse en équilibre.

Un des principes consacrés par notre sainte croyance est que la loi doit être unique pour tous, sans distinction d'étrangers et d'habitants. Le progrès des lumières a naturalisé cette sage maxime dans une grande partie des pays civilisés, auxquels la France a donné l'heureux exemple.

Si certaines contrées sont encore arriérées, en persistant dans la funeste doctrine de l'inégalité des conditions, un jour viendra où la vérité percera et fera disparaître ces doctrines que l'ignorance et la barbarie ont forgées à la honte de la société humaine.

Les leçons de l'expérience jointes aux conseils de la sagesse feront, dans un prochain avenir, disparaître partout ces déplorables anomalies qui blessent à la fois la raison et l'équité.

Il ne suffit pas que dans un Etat les lois soient égales pour tous et qu'elles soient fondées sur la raison et l'équité, il faut encore que les hommes qui sont chargés de les appliquer soient dignes de cette noble et délicate fonction, par leurs lumières, leur bonne conduite et par une sévère impartialité. Telles sont les conditions que l'Ecriture exige du juge. En les remplissant en conscience, il représente alors la justice divine sur la terre et mérite la qualification de Dieu, que lui donne la sainte Ecriture. Le juge ne pouvant tout voir et tout connaître par lui-même, a besoin d'avoir recours à des témoins pour éclairer l'affaire soumise à sa décision. Sonder ces témoins, les questionner, les interroger soigneusement, est un devoir auquel un juge ne saurait

trop se conformer, pour arriver à la connaissance de la vérité. Mais les témoins peuvent ne pas être toujours sincères, ils peuvent être aveuglés par la haine, par la jalousie, par la vengeance et par tout ce que les mauvaises passions inspirent à des hommes dépravés. Eh bien ! la loi mosaïque, juste dans toutes ses dispositions, soumet le faux témoin à la même peine qu'aurait subi celui contre lequel il avait porté un faux témoignage, si la justice n'avait pas découvert la fraude.

Pour prévenir ce crime la loi divine dit à Israël : Tu ne porteras aucun faux témoignage contre ton prochain. La défense du faux témoignage est placée dans le décalogue à la suite de celle du meurtre, de l'adultère et du vol. Un rapport mensonger affirmé sous serment comme vrai par un faux témoin, peut, comme les autres crimes, troubler l'ordre public et apporter la perturbation dans la société. C'est de plus un blasphème contre la Divinité et un tort grave envers la justice, qu'il cherche à égarer. Les dix commandements sinaïques, qui sont la base de notre croyance, sont tous fondés sur la raison et la justice. En les méditant profondément, on y découvre le germe de toutes les institutions mosaïques inspirées par Dieu à notre incomparable législateur. Ces institutions sont le complément et la conséquence logique de la grande et sublime manifestation sinaïque.

La sollicitude de Dieu embrassait le présent et l'avenir d'Israël. Il venait de délivrer son corps des rudes travaux de l'Egypte avec l'éclat de sa toute

puissance, d'améliorer son moral par la sagesse de sa sublime loi, il voulut encore concourir à la perfection de ses mœurs en lui prohibant les désirs immodérés qui sont les avant-courriers du vice. Tu ne désireras pas, dit-il, à Israël, la maison de ton prochain, sa femme, son serviteur, sa servante, son bœuf, son âne et généralement tout ce qui lui appartient.

Dans cette exhortation Dieu n'entend pas anéantir tous les désirs de l'homme pour acquérir les choses nécessaires et indispensables à sa conservation, à son existence et à la reproduction de l'espèce, mais ce sont les abus qu'il en peut faire qu'il condamne. Désirer d'acquérir une chose conformément à la loi, rien de plus licite et de plus nécessaire au mouvement de la société, mais désirer de posséder par des moyens réprouvés par la morale est criminel aux yeux de Dieu, et l'homme probe doit s'en abstenir. Là se terminaient ces célèbres paroles qu'Israël avait désiré d'entendre de la bouche de l'Eternel. Cependant aux premiers mots prononcés par la voix céleste, au milieu du bruit du tonnerre et de la trompette divine retentissante qui allait sans cesse en augmentant, le peuple fut saisi de terreur et d'épouvante. Ne pouvant plus supporter l'éclat de la gloire céleste, pria Moïse de devenir à son égard l'interprète du Seigneur, crainte de succomber, dit-il, aux accents de la voix divine. Moïse obéit à la prière du peuple et lui fit part des commandements dictés par Dieu.

Suivant nos docteurs, le peuple n'entendit de la

bouche de Dieu que le premier commandement, qui était אנכי ה אלהיך לא יהיה לך אלהים אחרים על פני « Je suis le Seigneur ton Dieu, tu n'en n'auras pas d'autres. Dieu soit en public, soit en secret, car rien n'est caché à mes faces. »

La vive impression que le peuple venait d'éprouver avait laissé chez lui de profondes traces, accompagnées de craintes pour sa vie. Moïse eut besoin de le rassurer en lui disant de faire cesser ses craintes, que l'Eternel en se manifestant à lui avec tout l'éclat de sa puissance, n'avait voulu que l'éprouver et l'éloigner du sentiment du mal, comme funeste à son bonheur. « Que chacun, dit-il, de la part de Dieu, retourne en paix à ses tentes, et qu'il se rappelle que l'Eternel s'est manifesté du haut des cieux pour lui faire entendre sa voix, qu'aucune image n'a accompagné, car rien ne peut le représenter dans l'univers. C'est pourquoi il renouvelle à Israël la défense de ne faire aucune idole d'or ou d'argent pour l'associer à son culte, pour lequel il n'exige pas un autel somptueux, à l'exemple des idolâtres, mais seulement en terre, et non en pierres de taille, qui nécessiterait l'emploi du fer, qui sert souvent à ensanglanter la terre par son tranchant, en opposition à l'autel du Seigneur, destiné à la paix entre lui et ses adorateurs. On ne devra pas même monter par des degrés sur cet autel, autant par décence que par respect. Ce sera sur ce modeste autel que seront offerts vos sacrifices que j'agréerai, et partout où mon nom sera rappelé, je viendrai à toi et te bénirai, dit l'Eternel à Israël. »

Avant la célèbre révélation sinaïque, suivant quelques savants rabbins et après suivant d'autres, Moïse érigea un autel au Seigneur, au pled du mont Sinaï, ainsi que douze monuments représentants les douze tribus d'Israël. Les aînés du peuple qui remplissaient alors les fonctions sacerdotales, sacrifièrent sur cet autel des veaux pour holocauste et des hosties pacifiques au Seigneur. Cette cérémonie fut le prélude de l'alliance que Dieu allait contracter avec Israël et consacrer son élection en qualité de peuple de Dieu. Moïse reçut en même temps l'ordre de Dieu d'écrire dans un livre les conditions de cette alliance et d'en donner connaissance au peuple assemblé autour de l'autel. Moïse s'étant conformé à l'ordre qu'il venait de recevoir, prit le sang des victimes que l'on venait d'immoler, le plaça dans des bassins, le versa par moitié sur l'autel et l'autre moitié sur le peuple, du moins sur les anciens ou sur les monuments qui le représentaient.

Cette auguste cérémonie scella l'alliance entre Dieu et Israël, qui, rempli dans ce moment de dévouement et d'enthousiasme, déclara d'une voix unanime d'observer tout ce que Dieu lui prescrirait dans le présent et dans l'avenir, en commandements positifs ou négatifs. Cette pieuse manifestation, sortie de la bouche d'Israël, fut agréable au Seigneur, qui ne l'a jamais effacée de son souvenir. Dieu dit alors à Moïse, qui était encore dans le camp d'Israël, de monter sur le mont Sinaï, accompagné d'Aaron, son frère, de Nadab et Habihu et de soixante-dix vieillards d'Israël, pour s'incliner de loin devant la gloire

divine, où lui seul, Moïse, approcherait en pénétrant dans la nuée ténébreuse placée au sommet de la montagne et remplie de la majesté céleste. Ce fut là où le saint législateur séjourna pendant quarante jours et quarante nuits, privé de nourriture et absorbé dans ses profondes méditations, qui l'assimilaient aux esprits qui entourent le trône de l'Eternel. Ce fut là aussi qu'il reçut de Dieu les deux tables de pierre, d'un travail merveilleux, contenant les dix principaux commandements promulgués à Sinaï, qui sont la base de tous ceux que Dieu y ajouta pour leur servir de complément. Moïse les écrivit et en descendant de la montagne, il en donna connaissance au peuple avec les explications verbales qu'il avait reçues en même temps.

Ce sont ces sages enseignements dont l'ensemble constitue notre divine croyance qui sera un jour reconnue de toute la terre pour le bonheur du genre humain.

אשרי העם שככה לו אשרי העם שה אלקיו

« Heureux le peuple qui jouit de pareilles institutions et qui a pour son Dieu l'Eternel. »

FIN.

Imprimerie ILLY, à Aix.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: June 2005

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 014 244 867 1